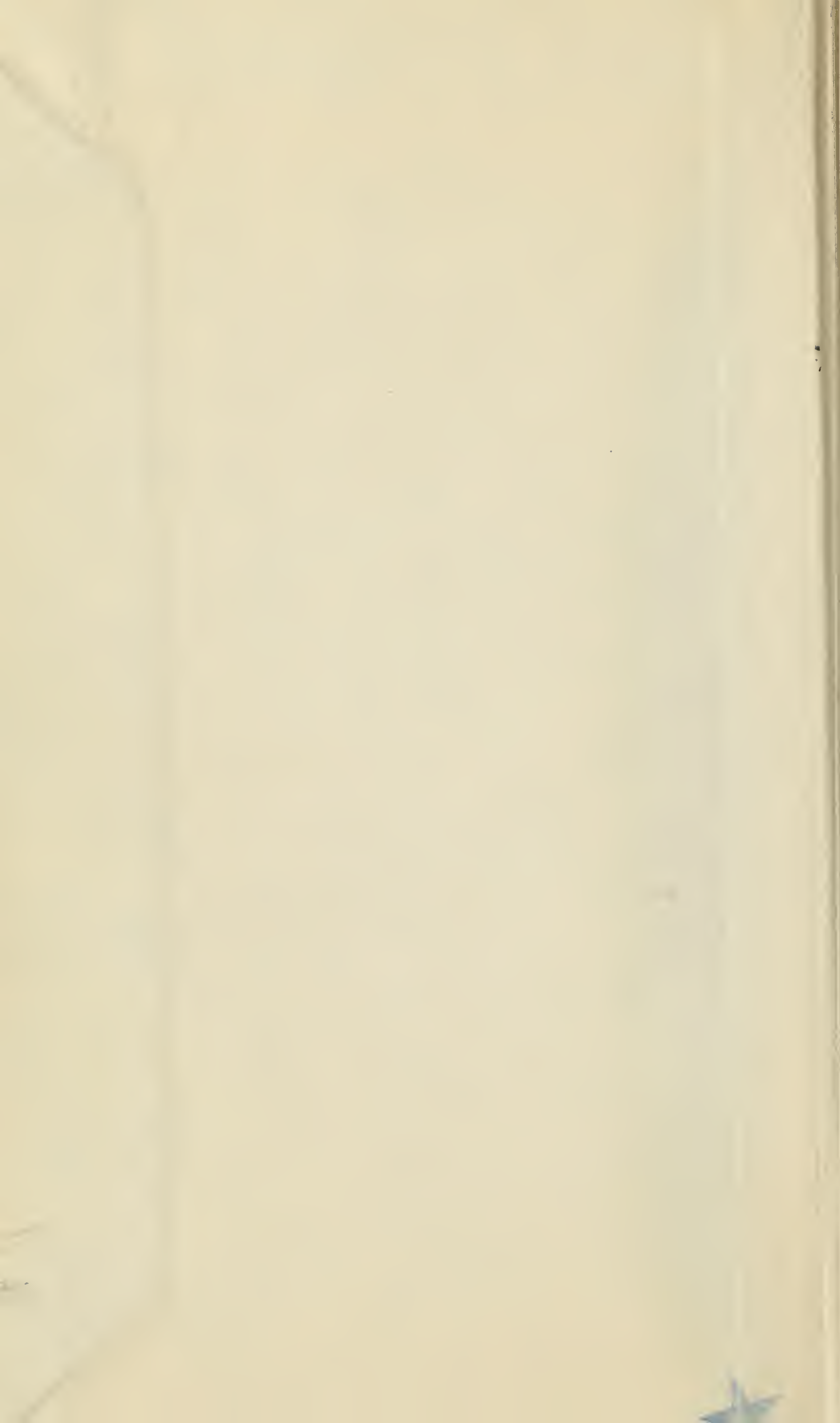




Monseigneur le Prince de Joinville
hommage et souvenir d'un respectueux
fidèle dévouement.

[illegible]

LES FEMMES

ET LA SOCIÉTÉ

AU TEMPS D'AUGUSTE

DU MÊME AUTEUR :

Poésie.

INTERMÈDES ET POËMES. — Nouvelle édition .... 1 vol.

TRADUCTION COMPLÈTE DU FAUST, de Goethe, précédée d'un Essai sur Goethe, et accompagnée de Notes et Commentaires. — Édition illustrée. Grand in-8° .... 1 vol.

Histoire, Critique littéraire. Beaux-Arts.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DU HANOVRE. — Les Koenigsmark .... 1 vol.

LE CHEVALIER DE CHASOT .... 1 vol.

CONTES ET NOUVELLES .... 1 vol.

POËTES MODERNES DE L'ALLEMAGNE. — Nouvelle édition, revue et augmentée .... 1 vol.

LES MAITRESSES DE GOETHE .... 1 vol.

MEYERBEER ET SON TEMPS .... 1 vol.

Sous presse :

LA LÉGENDE DE VERSAILLES. — Troisième édition, augmentée d'un Épilogue .... 1 vol.

Fontainebleau. — Imprimerie de ERNEST BOURGES.

HENRI BLAZE DE BURY

LES FEMMES

ET LA SOCIÉTÉ

AU TEMPS D'AUGUSTE

CLÉOPATRE

LIVIE — LA FILLE D'AUGUSTE



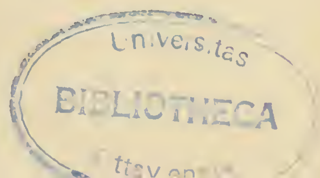
PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1875



AVANT-PROPOS

Bossuet, dans l'Antiquité, ne voit que le peuple juif ; Dante, lui, ne voit que Rome. Auguste est à ses yeux le souverain légitime par excellence ; Auguste est de droit divin, et voici par quelle dialectique procède le grand théoricien de la Monarchie. L'Évangile selon saint Luc porte que le Christ a voulu naître sous l'édit de Rome, ce qui nécessairement implique la légalité de cet édit, et, comme il n'y a qu'un légitime souverain qui soit en état de formuler un édit légal, il s'ensuit que César Auguste est le plus légitime des empereurs. Cette qualité appartiendra également à son successeur, car Jésus-Christ, né sous le règne d'Auguste, est mort sous le règne de Tibère, et pour que l'acte d'éternelle Rédemption, pour que le mystère de la Croix soit une vérité, il faut qu'il y ait eu là, pour prononcer l'arrêt

de condamnation, un juge institué légalement, sans quoi la mort du Juste, au lieu d'avoir été le juste châtiment de nos péchés, ne serait qu'une simple et vulgaire iniquité. Or, ce juge fut Ponce Pilate, lequel tenait ses pouvoirs de Tibère, empereur par la grâce de Dieu! « Une fois seulement, sous le règne d'Auguste, à l'heure choisie par le Sauveur pour descendre sur la terre, une fois seulement, écrit Dante, il fut donné aux hommes de contempler la monarchie dans la plénitude et la magnificence de son épanouissement. L'univers pacifié reconnaît la loi d'un maître unique, l'humanité respire et frémit d'aise, Paul lui-même nous l'atteste, qui proclame cette période une bénédiction. »

Je me figure Dante (le Dante du traité *de Monarchiâ*) une sorte de pèlerin du Moyen Age circulant à travers l'antiquité classique. Chemin faisant, il distribue sur ce monde du paganisme les foudres et les auréoles catholiques dont sa besace est pleine. La société qu'il parcourt ne saurait l'entamer, il reste ce qu'il est, sectaire, mystique. Il ne connaît que les armes et les récompenses de son temps, exorcise ou damne ceux qui ne répondent point à sa conception po-

litique et religieuse, canonise les autres. Il a des nimbes pour tous les amis, transforme Auguste en précurseur de Charlemagne, avec la dalmatique au dos ; il mêle ensemble le paradis et l'élysée, et fait de Virgile un théologal *in utroquè*. Du reste, vue de la sorte, l'Antiquité a bien son charme : c'est le procédé de l'incantation, si l'on veut, de la nécromancie ; mais ce jeu d'ombres et de reflets donne à la vieille histoire je ne sais quel rajeunissement qui l'aide à se populariser parmi les générations du quinzième siècle.

De nos jours, la connaissance de l'Antiquité n'est le privilége exclusif de personne ; tout le monde y peut aller voir. Les musées, les collections de médailles, les bibliothèques, livrent à chacun leurs trésors, et, grâce à la photographie, les documents les plus lointains nous sont transmis. On pourrait presque se mettre en campagne sans aucun bagage de latin ni de grec, tant abondent les excellentes traductions, tant les commentateurs ont aplani la voie : poëtes, orateurs, philosophes, historiens, nous les possédons tous au grand air. Ce qui flottait à l'état d'ombres dans l'obscur nuage du passé a pris corps et réalité, ces anciens siècles disparus ap-

partiennent désormais au public, et l'homme du monde peut les aborder au même titre que le savant de profession ; bien mieux, je ne jurerais pas qu'il n'y ait pour l'homme du monde un certain avantage que lui vaudra la familiarité dont il usera d'emblée vis-à-vis de personnages avec lesquels un vrai savant de bonne roche n'osera jamais se mettre à son aise. J'ai connu nombre d'honnêtes gens qui refusaient de croire que les Grecs de l'époque de Périclès, et les Romains du siècle d'Auguste fussent tout simplement des hommes comme nous, et cependant l'être humain, hélas ! ne varie guère. Personne, que je sache, ne croit aujourd'hui à ces héros dont aucun intérêt mesquin, bourgeois, n'influence les actions ; à ces demi-dieux qui ne se nourrissent que d'enthousiasme, ne vivent que de passion et de gloire. On bâtissait dans la cité de Romulus comme nous bâtissons sur les bords de la Seine, et les matériaux qu'employaient les maçons de Vitruve n'étaient point différents des nôtres. Les éléphants de Pyrrhus et d'Annibal mangeaient et digéraient comme ceux du Jardin des Plantes, et les fameux pavots sur lesquels Tarquin promenait sa baguette d'augure ressemblaient singulièrement à ces

fleurs banales de nos champs que moissonnent les herboristes.

Notre curiosité, qu'elle s'applique à l'avenir ou au passé, n'est point un jeu frivole. Elle prouve d'abord que nous avons le sentiment des choses que nous recherchons, et c'est par le sentiment qu'on arrive à connaître. Serait-ce donc une prétention si téméraire que de vouloir interpréter l'Antique d'après notre impression personnelle? Il s'agit moins de rendre la vérité dans son exactitude absolue que d'animer, de faire vivre ; d'ailleurs cette vérité, qui donc parmi les plus savants se vantera de l'avoir possédée? Écrire l'histoire, c'est donner simplement au public notre manière de voir sur l'histoire. Quand vous seriez le cerveau le mieux doué, le plus profond, le plus sagace de votre temps, vous n'empêcherez pas que d'autres viennent après vous qui liront plus avant dans le cœur de l'humanité, et feront de votre point de vue si respecté jadis quelque chose de suranné, de hors d'usage. Ces événements du passé, sous combien d'influences ne les écrit-on pas, influences de climat, de religion, de patrie, de public et de mode! Exiger d'un travail historique la reproduction photographique des personnages et des

événements, c'est émettre la plus belle des contradictions, attendu que le passé ne se compose pas seulement d'éléments matériels; qu'il est loin de nous, et que par le procédé photographique on ne prend sur le fait, on ne fixe que des corps. Donc, qu'on le veuille ou non, quiconque s'adresse à l'Antique ne saurait donner que des impressions de voyage et d'étude. Et si ces impressions sont vivantes, si l'écrivain a le sentiment et l'amour du monde qu'il observe, s'il trouve un style et des images pour nous le représenter tel que son imagination le lui montre, je ne vois guère ce qu'on pourrait demander davantage. Par exemple, pour ce qui regarde l'histoire romaine telle qu'on l'écrit aujourd'hui, où mieux que jamais elle est comprise, il est certain que les Romains du siècle d'Auguste et de Tibère auraient quelque peine à se reconnaître dans son miroir. Chacun de nous semble voir là ce qu'il veut; c'est affaire de pays, de mœurs, d'opinion politique. N'avons-nous pas eu sous l'Empire un moment où les anciens Césars renaissaient au monde l'un après l'autre, pour endosser l'impopularité du César moderne?

C'est que, par le fait, l'histoire est un art comme la peinture, comme la statuaire, comme

la poésie. Le mensonge absolu n'existe pas, ou, pour mieux dire, au fond de tout mensonge historique se cache un brin de vérité, à ce point qu'en certains moments les procédés même de l'œuvre d'art semblent indiqués. L'écrivain, quoi qu'il fasse, ne saurait s'abstraire de l'événement qu'il raconte ; il croit tenir son sujet, et c'est son sujet qui le tient. Le voilà, malgré lui, composant, arrangeant, forçant la lumière sur tel endroit qu'il s'agit de mettre en relief et plongeant le reste dans l'ombre, — si bien qu'il résulte de cette élaboration quelque chose d'entièrement nouveau, et qui vous rappelle le fait primitif dans sa crudité, à peu près comme une figure idéale placée dans un tableau vous rappelle les traits du modèle qui a posé pour le peintre. L'historien doit connaître les faits, mais il doit aussi connaître la vie, et par sa propre expérience s'être acquis certaines qualités qui lui paraissent bonnes à répandre. Quiconque s'y prend autrement se fourvoie, car ce que nous admirons chez les grands savants, c'est bien moins l'énorme bagage de leur information que ce mystérieux pressentiment qui les dirige à travers leurs études, et dans leur cerveau coordonne les résultats. L'esprit seul a le

don d'évocation, et, s'il est vrai, comme on l'a dit, que sans l'œil humain le soleil serait comme s'il n'était pas, si les plus belles mélodies n'existent que parce que l'oreille humaine est là pour les comprendre, on peut affirmer également que les documents amoncelés dans toutes les bibliothèques du monde ne sont que lettre morte tant que l'esprit n'a pas soufflé dessus. Donc, les figures du passé ne sauraient vivre que de la vie que notre cerveau leur communique.



Notre méthode ne vaut pas la peine d'être exposée. Savoir par cœur Tacite et les poëtes, avoir tout lu, relu, ne suffit pas; il faut encore connaître son sujet, l'aimer. Le nôtre nous intéressait de longue date, cette grande Cléopâtre — l'âme de ce livre — du fond de son Orient mystérieux nous attirait. Nous apportions notre émotion, tout ce que nous avions en nous de facultés vibrantes, Plutarque et Shakespeare ont fait le reste. Plutarque est presque un moderne : parmi les écrivains de

l'Antiquité, il n'y en a pas de plus lu et qui soit plus en crédit dans les temps nouveaux. La peinture et la poésie le préoccupent, comme Polybe, il leur emprunte ses images : « Celui-là, dit-il, est le meilleur historien, dont le récit met devant vos yeux les personnes et vous initie aux secrets mouvements de leurs âmes » et il ajoute, en citant des exemples tirés de son auteur, que Thucydide n'a jamais fait autre chose que chercher à remuer chez le lecteur les émotions et les passions ressenties par les acteurs et les témoins des événements. C'est avec l'aide d'un tel maître, et fort de cette autorité que Plutarque revendique pour l'Histoire le droit à la poésie. De là tant de traits si profondément caractéristiques qui, dans ses biographies tendent à nous montrer toujours l'homme plutôt que le héros chef ou simple membre d'un groupe social quelconque. Cette manière particulière au grand psychologue, semble n'avoir qu'un objectif: le vrai humain. Elle prend l'individu en soi ; cette vie individuelle, influencée, modifiée par les rapports extérieurs, les relations, ne désarme jamais; elle a sa part dans les grandes actions et dans leurs conséquences, une part souvent latente, indécouverte, ce qui fait dire à Plutarque

dans son Introduction à la *Vie d'Alexandre*, que parfois une chose assez insignifiante en apparence, telle conversation, telle plaisanterie nous en apprennent plus sur un caractère que bien des grands combats et bien des siéges meurtriers. Chez Thucydide, néanmoins, nous ne voyons pas encore la Muse de l'Histoire condescendre à ces détails intimes ; elle garde son autorité, soit qu'il lui convienne en effet de placer dans le milieu social le centre de gravité des événements, soit que ces traits de mœurs et d'analyse échappent à sa pénétration. Plutarque rompt avec cet art sévère, attiré qu'il est par ce que j'appellerais le côté semi-poétique de l'Histoire. C'est moins peut-être à son génie d'observation, à son talent de peintre des caractères, qu'aux moyens qu'il emploie, que Plutarque doit son impérissable succès.

La critique aura beau s'évertuer, jamais elle ne prévaudra contre ces anecdotes frappantes, et ce style de nouvelliste ému qui répond si admirablement au besoin dont nous sommes tous possédés de connaître les grands hommes et de les voir de près. Expliquer l'homme dans son développement, dans sa lutte avec l'esprit de son temps est une noble étude, mais combien pleine de fatigue et

d'ennui? l'observer dans un individu est un art moins austère assurément; n'en médisons pas cependant car cet art, auquel nous devons de si bonnes récréations, a sa place marquée comme intermédiaire entre les sévères travaux de l'esprit et les aimables jeux de l'imagination.

L'histoire et la poésie ne marchent pas l'une sans l'autre ; Niébuhr compare Tite-Live aux maîtres de l'École vénitienne. Il en a l'éclat, en effet, la riche abondance ; il a de plus la note sombre, douloureuse. C'est un Véronèse, mais c'est aussi un Corrège ; mettons tout simplement : c'est un poëte, et la poésie dont son œuvre est imprégnée fait si bien corps avec l'histoire, que lorsque la critique cherche à l'en dégager, elle n'y parvient pas. Chez Tacite, la *subjectivité* prédomine ; les colères et les compassions qui ne cessent de l'émouvoir donnent à son style une expression, un sentimental dont l'Antiquité ne nous offre aucun exemple. Et cette alliance continue de l'élément pathétique et dramatique avec la simplicité, l'énergie, la raideur du langage agira toujours irrésistiblement sur le penseur. Tacite est poëte, mais à sa manière ; fut-il apprécié de sa génération comme nous l'apprécions aujour-

d'hui ? J'en douterais. Les horreurs et les défaillances de son temps éveillent dans l'âme du grand écrivain l'idée, toute moderne, d'expiation et de châtiment. L'historien grandit jusqu'au justicier; il cite les coupables à son tribunal, et c'est au nom de l'Avenir, de la Postérité, qu'il prononce l'arrêt implacable et définitif.

J'ai dit que de mes deux sources, l'une était Plutarque, l'autre Shakespeare.

Aux esthéticiens qui voudraient interdire à la poésie de s'occuper d'histoire, la poésie aura toujours à répondre par cet argument : et Shakespeare? Ses drames historiques, empruntés à l'Antiquité : *Coriolan*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*, auront pour point de départ la tradition, la légende, et procèderont des mêmes lois créatrices qui nous ont valu : le *Roi Lear*, le *More de Venise*, *Hamlet*, *Cymbeline* et les autres pièces romantiques. Shakespeare nous fait, de parti pris, le tableau d'une époque; il a sous la main une action, des caractères et des passions, et c'est de ces éléments que va se dégager le monde qu'il nous peint; la nature qu'il observe sur le vif, et dans ce qui l'entoure fournit ample matière à sa glose. Il prétend que ses personnages soient compris de l'homme

de son temps, plus près de la nature que n'est le nôtre, et celui-là qui aura fait marcher de front le vrai poétique et le vrai humain ne courra jamais grand risque de mentir à la vérité de l'Histoire.

Certains drames de Shakespeare sont pleins d'histoire sans que la poésie y perde rien ; de même que l'Histoire telle que la comprenaient les plus grands esprits de l'Antiquité, à pu déborder de sève poétique sans jamais cesser pour cela d'être de l'Histoire. « C'est à se demander, s'écrie Niebuhr, ce qui là dedans n'est pas histoire et ce qui n'est pas poésie » et il poursuit admirablement : « Telle est la double puissance d'impression que ces personnages et ces événements produisent sur nous que lorsque — du moins en ce qui concerne l'histoire d'Angleterre — les investigations de la critique semblent donner tort au poëte, sa tradition continue toujours à faire loi. » Shakespeare n'est si grand que parce qu'il est vrai, et son secret pour être vrai, c'est d'être impartial. Il n'a ni préjugé, ni parti pris, se met à la place de chacun ; le mal, lui-même, ne le trouve ni amer, ni passionné. Il laisse agir le fait, se contente de l'exposer avec sa prodigieuse éloquence, et nous le

laisse ensuite librement juger par ses fruits. Combien d'historiens, à la seule manière dont ils dispensent, dès le début, la lumière et l'ombre, vous donnent à pressentir leurs sympathies et leurs antipathies. Shakespeare étudie l'acte, moyen historique s'il en fut ; l'acte se développe, amène ses conséquences fatales, et par ces conséquences, vous jugez. Il se gardera bien par exemple, dans *Jules César*[1], de mettre en relief, dès l'abord, les qualités souveraines du dictateur, en vous parlant de son génie, de sa grandeur d'âme, il craindrait de projeter un désavantage sur ses ennemis. De tout ce que Rome pourrait se promettre dans l'avenir d'un pareil homme, à peine s'il en est dit un mot en passant. Ses antagonistes, au contraire, ont le champ libre, vous les voyez agir, discourir en plein tumulte, et vous apprenez ainsi, d'avance, que cette entreprise irréfléchie échouera par la faute de ses propres auteurs : à la conception manque la réflexion, à la réflexion la conception manque. Avons-nous besoin de remarquer ici que dans les autres drames romains, se retrouve une égale empreinte du génie de

1. Voir à l'Appendice l'étude sur *Jules César*.

l'Histoire. Nous avons cité Niebuhr, nous citerions aussi bien tel maître de la science historique en France qui, lorsque nous publiâmes dans la *Revue des deux Mondes* la *Cléopâtre* qu'on va lire, nous écrivait : « J'aime beaucoup cette manière que vous avez d'en user avec Shakespeare. Vous en faites une source et vous y recourez dans la détresse. Quand vous avez tout lu, tout compulsé, quand les documents ayant cours sont épuisés, *essendo carestia*, vous vous posez cette question : que dit Shakespeare ? et vous allez chez lui aux découvertes. »

Shakespeare agissant comme il fait, procède selon son art, nous le savons, et sa méthode est celle d'un poëte, il n'en reste pas moins intéressant d'observer le travail de ce puissant esprit habile à concentrer, à débrouiller toute une longue suite d'événements, dont il dégage l'unité dans un tableau sommaire. Ceux qui cherchent à se rendre un compte défini des rapports existants entre la poésie et l'histoire, n'ont qu'à se livrer à pareille étude, il ne perdront ni leur temps ni leur peine, et verront comment le poëte sait rester poëte en plongeant au cœur même de l'histoire et s'y maintenant d'arrache-pied, quelles que soient

ces concentrations symboliques de temps et de lieu que les lois du théâtre lui imposent. Aujourd'hui, nous avons imaginé de traiter l'histoire en pur roman, et cette invention-là, comme tant d'autres bonnes et mauvaises, à sa raison d'être. N'en déplaise aux détracteurs chagrins, jamais le talent littéraire ne brilla d'un plus vif éclat qu'à notre époque ; la forme n'a de secret pour personne, et c'est pour se mettre au niveau de l'heure présente que la grave histoire s'est transformée, sentant qu'elle aurait tort à nous venir raconter des choses tant de fois narrées, sans chercher à les relever par la couleur et par le style. A nous de ne pas confondre ces écrits trop nombreux d'où l'âme humaine est absente, avec les rares œuvres inspirées, méditées ; où l'imagination ne vient en aide à l'érudition que pour éclairer, interpréter la vérité. Nul, mieux que l'auteur de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, n'a tiré parti de cette alliance de la poésie et de l'histoire, il la cultivait chez lui et ne cessait de s'en préoccuper chez les autres ; jusque dans les romans, son admirable sens critique allait en ressaisir la trace. Le génie de Walter Scott ne fut jamais mieux apprécié que par notre illustre his-

torien : « Mon admiration pour ce grand écrivain était profonde, écrivait-il en 1819. Elle croissait à mesure que je confrontais, dans mes études, sa prodigieuse intelligence du passé avec la mesquine et terne érudition des historiens les plus célèbres. Ce fut avec un transport d'enthousiasme que je saluai l'apparition du chef-d'œuvre d'*Ivanhoe*. Walter Scott venait de jeter un de ses regards d'aigle sur la période historique vers laquelle, depuis trois ans, se dirigeaient tous les efforts de ma pensée. Avec cette hardiesse d'exécution qui le caractérise, il avait posé sur le sol de l'Angleterre, des Normands et des Saxons, des vainqueurs et des vaincus encore frémissants, l'un devant l'autre, 20 ans après la conquête ; il avait coloré en poëte une scène du long drame que je travaillais à construire avec la patience de l'historien. Ce qu'il y avait de réel au fond de son œuvre, les caractères généraux de l'époque où se trouvait placée l'action fictive, et où figuraient les personnages du roman ; l'aspect politique du pays, les mœurs diverses et les relations mutuelles des classes d'hommes, tout était d'accord avec les lignes du plan qui s'ébauchait alors dans mon esprit. Je l'avoue, au milieu des doutes qui ac-

compagnent tout travail consciencieux, mon ardeur et ma confiance furent doublées par l'espèce de sanction indirecte qu'un de mes aperçus favoris recevait ainsi de l'homme que je regarde comme le plus grand maître qu'il y ait jamais eu en fait de divination historique. » Dans l'Antiquité grecque poëte avait signifié faiseur, créateur; dans notre Moyen Age, il se traduisait par le mot de trouveur, dans le réveil littéraire de la Restauration, il semble se rapprocher de l'idée et du mot de chercheur.



Assis parmi les ruines du Capitole, l'historien anglais Gibbon méditait un jour sur la grandeur et la décadence de l'antique Rome, lorsqu'il fut arraché de sa rêverie par un concert de voix nasillardes. C'était une troupe de capucins qui psalmodiaient leurs vèpres dans le temple de Jupiter. Essayez de relire son *Histoire romaine*, en vous rappelant cette anecdote, et vous y saisirez l'écho de l'horrible dissonnance dont l'écrivain fut frappé au moment de sa conception : à cette harmonie.

à cette lumière, objets de son idolâtrie, à cet équilibre parfait du physique et du moral, vont succéder (il l'entrevoit) la grossièreté, la barbarie, la superstition; de là une amertume profonde, un immense regret élégiaque de ce passé tristement évanoui, vers lequel il se reporte et dont la religion rétrospective le rend injuste pour les forces constituantes de la société moderne. C'est qu'il y a de ces influences auxquelles on ne se soustrait point; il faudrait, pour ne les pas subir, n'avoir en soi rien de cette sensibilité vibrante, qui caractérise l'artiste, et l'Histoire, nous l'avons dit plus haut, est un art comme la statuaire, la peinture et la musique. Nos lectures, nos impressions nous acheminent vers des travaux auxquels nous n'eussions peut-être jamais pensé. Nos œuvres ainsi ressemblent à nos songes, faits la plupart du temps, de reflets d'images inconsciemment perçues pendant la veille. On s'amuse à scander une ode d'Horace, et voilà tout de suite de longues perspectives qui s'ouvrent sur l'ancien monde, voilà que vous voyez revivre la cité d'Alexandre et de Cléopâtre.

« Le plus grand homme de l'Antiquité tout entière, écrit un allemand, M. Johannes Scherr, fut

peut-être le macédonien Alexandre. On conçoit qu'à la vue de cet idéal jeune homme, les peuples aient raconté que sa mère Olympie s'était oubliée aux bras de Zeus, et que de cette union avec le maître des dieux était issu l'enfant divin. » Les mythes triomphants inventés à la gloire du fils de Sémélé, cet autre rejeton de Jupiter, le Macédonien entreprit de les réaliser ; il y a du Bacchus dans sa course victorieuse à travers l'Asie ; vous entendez comme un vacarme de ménades échevelées, de corybantes hurleurs, les thyrses s'agitent et frémissent, les buccins font rage et le tout se termine, hélas ! dans le délire de la domination universelle et de l'orgie. On dirait une sorte d'intermède romantique en pleine Antiquité, un héros d'Homère, un paladin de l'Arioste. Alexandre est bien en effet l'un et l'autre ; il y a plus en lui cependant, beaucoup plus, il y a le grand civilisateur, l'homme de culture. Ce buveur déterminé ne se contentera pas de goûter au nectar de la civilisation grecque ; après avoir bu jusqu'à l'ivresse, il répandra la coupe sur le monde, et des bords du Nil aux rives de l'Indus, la précieuse rosée fécondera le sol. Au bout des lances macédoniennes voya-

geaient par l'Afrique et l'Asie les principes de la culture hellénique, ce génie de la guerre et de la conquête fut également l'imperturbable missionnaire du progrès humain, et son plus beau titre de gloire fut peut-être la fondation de cette ville qui devait s'appeler de son nom et conserver ses restes.

Sur cette langue de terre, qui s'étend entre le lac Maréotis et la Méditerranée, s'éleva la cité d'Alexandre, centre cosmopolite des arts et de la science helléniques, *emporium* du commerce des trois parties du monde, et cela pour des siècles de durée. La dynastie des Ptolémées se voua d'enthousiasme à l'embellissement d'Alexandrie, qu'elle emplit de merveilles architecturales et dont elle fit, pour la splendeur et la variété des monuments, l'accumulation des trésors et l'immensité des voies de circulation une vraie rivale de Rome. Les Ptolémées s'étaient trop avancés en faveur de l'hellénisme pour ne pas avoir maille à partir avec le vieil esprit égyptien, et le meilleur de leur activité se dépensait à maintenir, à raffermir dans leur capitale ce caractère de cosmopolitisme qui servait à leur politique de point d'appui contre l'opposition des conservateurs in-

traitables. Conserver! cri suprême : *ultima ratio* de tout ce qui s'en va; conserver quoi? ce qui est mort! « Ces gens-là, s'écriait de son temps Paul-Louis Courier, au jour de la Création, quel bruit n'eussent-ils pas fait? ils eussent dit : Mon Dieu! conservons le Chaos! » Ce passé qu'on divinise ne fut lui-même, à son heure, qu'un progrès sur la période antérieure. Nous voulons bien admettre le cours des choses, mais seulement dans le passé; dès qu'il s'agit du présent, les aspects changent; le présent, c'est la révolution, c'est le mal; on décrète l'immobilité, on se déclare du grand parti conservateur, on est pour les Pharaons contre les Lagides, et pour Jupiter contre Jésus-Christ.

Alexandrie était comme la personnification brillante de la politique nouvelle, comme une ironique et remuante protestation contre l'esprit fermé de l'antique pharaonisme sacerdotal. Dans les deux ports, sur l'immense jetée reliant l'île du Phare avec la terre ferme, sur le canal, les quais, les places, dans les rues, partout s'agitait, fourmillait et grouillait le plus bizarre amalgame de populations. Les trois parties du monde dépêchaient là leur contingent humain, du Cau-

case, de la Malaisie et de l'Éthiopie, chaque race accourait au rendez-vous universel. Il y en avait de toutes les couleurs et de tous les costumes ; l'Asie, l'Afrique et l'Europe se croisaient, se coudoyaient, confondaient leurs langues et leurs dialectes. Tandis que les barques du Nil amenaient par escadrilles les récoltes de la haute Égypte, de longues caravanes de chameaux arrivaient des bords de la mer Rouge avec leurs cargaisons d'étoffes chinoises et de produits indiens ; d'autres venaient de Syrie par l'isthme de Péluse, d'autres enfin apportaient les fruits exquis des oasis du désert lybien ; recueillis, emmagasinés en de vastes docks, ces tributs, ces trésors de l'Asie et de l'Afrique étaient ensuite embarqués sur des navires stationnant dans le port, pour faire voile vers toutes les côtes de l'Europe. A ces fabuleux avantages, dont elle jouissait comme entrepôt du commerce du monde, Alexandrie, il faut bien aussi le remarquer, voyait se joindre certains inconvénients. C'était par excellence la ville des charlatans, des industriels tarés, des voleurs et des assassins. La canaille universelle y foisonnait, et je laisse à penser ce que devait être, les jours d'émeute, une pareille population

capable de tout derrière ses barricades, même de tenir en échec un Jules César. Il n'importe, cette Alexandrie, capitale du commerce et de l'émeute, était aussi la grande cité de l'intelligence, et la dynastie des Ptolémées se faisait gloire de continuer la mission du héros que son fondateur avait servi comme général. A la place de l'hellénisme, épuisé désormais dans ses hautes sources de poésie et de philosophie, allait apparaître, pour la première fois dans l'ancien monde, une tendance systématique vers les sciences exactes; on entrait dans une voie d'études variées, d'application polytechnique; cette ville devint aussi la bibliothèque de l'Antiquité, et nous verrons Marc-Antoine essayer de réparer l'irréparable perte de tant de trésors dévorés par l'incendie, en offrant à son illustre et savante bien-aimée les deux cent mille volumes ou rouleaux de la bibliothèque d'Eumène, roi de Pergame. Ces archives de la pensée humaine étaient précieusement conservées dans une des ailes du Sérapéum, monument unique où se symbolisait par l'élégance et le style de l'ornementation, la splendeur des statues et des peintures, en même temps que par les proportions colossales de l'architecture — cette alliance, cette

fusion du génie grec et du génie égyptien, qui fut l'idéal poétique, politique et religieux des Ptolémées. Le Paganisme, qui va s'écroulant, appelle à soi la tolérance et même le secours des dieux étrangers, avec lesquels il se combine. Quel lieu plus favorable à ce genre de transaction qu'une ville comme Alexandrie, entrepôt du commerce du monde et de la science universelle? Ces penseurs, ces marchands, ces mystagogues qui se donnent là rendez-vous, toutes ces multitudes ont leurs dieux, et de cette importation, force est au Paganisme de tenir compte. Il vivra donc de bonne intelligence avec toutes les mythologies, toutes les idées, tous les cultes, fusionnant de son mieux, tant qu'il pourra, et quand il ne pourra plus, se résignera. Déjà les enfants d'Israël, qui vont et viennent par milliers, l'ont contraint à subir la présence de leur Jéhovah. Bientôt il lui faudra prendre le Christianisme en patience, jusqu'au jour où les chrétiens envahiront ses temples et fouleront aux pieds ses idoles. L'heure serait pourtant belle à peindre, où, sous l'empereur Théodose, le Sénat romain eut à se prononcer officiellement entre Jupiter et le Christ. Le père des dieux et des hommes continuerait-il à

régner au milieu de l'anarchie, ou serait-il déposé comme le représentant d'une idée qui a fait son temps ? Le Sénat vota la déchéance, mais à la simple majorité et non pas d'un consentement unanime, comme l'empereur l'eût voulu. Les morts enterrèrent leur mort sans enthousiasme. Mais ces jours-là sont encore loin, le Paganisme a des forces en réserve pour livrer la suprême bataille ; nous allons le voir dans Alexandrie recruter les dieux de la Grèce et de Rome et triompher une dernière fois sous les auspices de la Circé orientale, attrayante et démoniaque personnification d'un âge irrévocablement condamné, où le serpent des vieilles traditions de l'Asie va reparaître. L'aspic qui tua et délivra Cléopâtre ferme la longue domination du vieux dragon oriental. « Le monde sensuel, ce monde de la chair, meurt pour ressusciter plus pur dans le Christianisme, dans le Mahométisme, qui se partageront l'Europe et l'Asie. »

CLÉOPATRE

1

LIVRE PREMIER

LES TRIOMPHES

La vérité de l'histoire est souvent dans le cri d'un poëte. Les gros livres ont leur parti pris, leurs systèmes ; les Mémoires mentent ; l'inspiration il la faut subir. Écrivant, nous sommes de sang-froid : celui qui chante ne se possède plus ; on n'est un lyrique qu'à ce prix. Les vrais inspirés perdent terre, et presque toujours en disent plus qu'ils ne voudraient. Qui ne connaît, ne sait par cœur l'ode d'Horace : *Nunc est bibendum, nunc pede libero!..* Il y a plus que la joie de la victoire dans ces fameuses strophes, il y a le cri de libération ; l'âme de tout un peuple. Un immense danger a menacé Rome : ce danger, les dieux l'ont conjuré ; enfin, on va donc revivre. Lisons ces vers comme on les doit lire, en nous reportant au centre

des événements : les triomphes inespérés provoquent seuls de tels élans; cette exaltation capiteuse ne saurait être que le contre-coup d'une grande épouvante; « être furieux, c'est n'avoir plus peur à force d'avoir eu peur, et dans ces cas-là la colombe frapperait l'épervier du bec[1]. » Vous vous dites : faut-il que ces Romains aient tremblé pour triompher si bruyamment ! et quelle ennemie était donc cette Cléopâtre dont la disparition les soulageait d'un poids si lourd? L'ode d'Horace est un document que revendique l'histoire; la supériorité de Cléopâtre y éclate de partout. A travers les jubilations de cet hymne entonné à la gloire du vainqueur, vous surprenez chez le poëte un mouvement de sympathie, d'admiration involontaires pour la grande Égyptienne[2].

D'autres, plus tard, l'insulteront; un Properce imaginera que, si les dieux n'ont pas permis qu'elle tombât vivante aux mains d'Octave, c'est qu'ils la jugeaient indigne d'orner son triomphe, et ne voulaient point qu'une femme pareille fût conduite par ces mêmes rues de Rome où jadis passaient les Jugurtha; mais Properce est un plat courtisan, un de ces diffamateurs à la suite, dont le sauveur du

1. Shakspeare.
2. Voir la Note I à la fin du volume.

monde (*servator mundi*) aime à patronner les bons offices. D'ailleurs Properce avait dix ans lors de la mort de Cléopâtre ; ses impressions ne sont que de seconde main. Horace et Virgile ont assisté aux derniers moments de la République, Horace a même combattu pour elle. Properce n'a rien vu de ces glorieux temps; il est sans modération comme sans élévation d'esprit, et tombe sur les vaincus, parce que c'est une manière de faire sa cour au vainqueur. La onzième élégie du livre III n'a qu'une intention : chauffer, pousser au fanatisme cette haine nationale des Romains contre Cléopâtre[1]. Le poëte y chante le funeste pouvoir des grandes dominations féminines, et passe en revue tous les mythes, tous les fameux exemples, dont le plus effroyable est naturellement celui qu'on vient d'avoir sous les yeux.

La flatterie gagne à la main, la belle littérature s'en va. Il ne s'agit plus que de plaire au maître, qui sait ce que vaut l'enthousiasme des honnêtes gens et ne marchande pas. On n'est un parfait panégyriste de décadence qu'à deux conditions, s'aplatir devant César et jeter de la boue à ses ennemis. Properce remplit ce double emploi; ceux qui viennent après lui, historiographes et rapsodes,

2. Voir la Note II à la fin du volume.

également ne s'y ménagent pas, car c'est à remarquer qu'à mesure qu'on s'éloigne de la génération contemporaine de Cléopâtre, et que le despotisme s'affermit, l'invective, moyen d'adulation, se corse et s'envenime, — tandis qu'Horace, à l'autorité du galant homme, joint ici la garantie du témoin. Il a vu de ses yeux, entendu de ses oreilles. Cette crise terrible, il l'a traversée, vécue. Horace touchait à ses trente ans quand éclata la guerre entre Octave et Marc-Antoine, ou plutôt entre Rome et Cléopâtre, ainsi que les protocoles de l'époque affectent de s'exprimer. Pendant toute la durée de la campagne, il ne quitta point Rome ; on peut donc s'en fier à son émotion, qui fut, à tout prendre, celle du Forum, mais qu'il manifeste en des termes dont assurément le Forum ne se servirait pas, — car la peur est d'ordinaire pour la multitude une effroyable conseillère de mauvaises paroles, et respecter dans sa défaite un ennemi qui nous a rudement secoué les entrailles n'appartient qu'aux âmes élevées. Horace donne la vraie note ; il s'emporte au nom de son patriotisme contre l'être fatal, mauvais démon de César et d'Antoine, et dont l'ambition téméraire osa prétendre conquérir le Capitole et l'Empire ; *funus at imperio parabat;* mais son indignation ne l'aveugle pas, il est des ascendants prestigieux auxquels l'âme d'un

poëte ne se peut soustraire. Horace a beau s'évertuer, même à l'instant qu'il la maudit, Cléopâtre le domine; il se débat sous son regard, avoue sa puissance, et cette créature néfaste (il accouche du mot), ce *fatale monstrum* reste à ses yeux une femme de génie.

Sur sa beauté, Horace, pas plus que Virgile, n'insiste; mais quand on vous parle toujours de la grâce et du charme d'une femme, quand vous la voyez enguirlander, asservir à son gré tous les maîtres du monde, il en faut cependant bien conclure que cette femme était belle, disons mieux, qu'elle était pire. « Hélène du Nil, » Plutarque l'appelle de ce nom, ce qui prouve beaucoup et ne prouve rien; car, si les conditions d'origine et de climat, si les facultés de l'âme et de l'intelligence sont un indice, il est certain que la fille de Léda, nature impersonnelle, passive, et la fille des Lagides, activité, lumière, flamme, orage, ne devaient pas plus se ressembler au physique qu'elles ne se ressemblent au moral. Sous quels traits se la figurer? Pas un document vraisemblable; les gigantesques dessins hiératiques de Denderah, d'horribles médailles, où le connu permet de juger l'inconnu, et qui trahissent leur mensonge par ce qu'elles nous montrent au revers de la belle tête d'Antoine grossièrement caricaturée. M. de Pro-

kesch-Osten, parlant du colossal profil du temple égyptien, croit y voir, à travers le système conventionnel, des signes attestant une grande beauté.

« Cléopâtre est représentée en Isis, superbe, séduisante au plus haut degré ; pour l'harmonie, l'abondance de l'ensemble, la beauté physique c'est elle. » Et l'ingénieux amateur, captivé davantage encore par les divers portraits placés au-dessus de l'image énorme, ajoute, non sans une pointe de madrigal : « Il me suffit de contempler cette Cléopâtre pour comprendre la faiblesse d'un César[1] ! La coiffure a beaucoup d'élégance et de distinction, les cheveux nattés en filet sur la tête pendent sur la nuque et les épaules en tresses nubiennes ; le visage est noble, fin, altier, une aile se déploie à chaque tempe, et sur le front se dresse un petit serpent ; le sein, les bras sont nus, richement ornés de joyaux ; une ceinture presse la taille au-dessous de la gorge et maintient la tunique étroite qui descend jusque la cheville. Pour le dessin de

1. Nous voyons quelque part que La Fontaine, en homme de goût et en poëte qu'il était, allait même au-delà de ce sentiment. « Quant à l'amour de Cléopâtre, j'estime autant la » conquête de cette reine que celle de l'Égypte entière, du tem- » pérament dont César était, il en devait devenir amoureux ; je » le loue d'avoir été *formarum spectator elegans*. » (Comparaison d'Alexandre, de César et de M. le Prince.)

l'étoffe, on dirait des écailles d'argent ; aux pieds brillent aussi des bijoux comme en porte encore aujourd'hui la femme arabe. »

Les belles dames de la Fronde ne sont pas les seules qui aient su inspirer des passions d'outre-tombe. J'ai connu jadis à Vienne le baron de Prokesch, c'était un amoureux de Cléopâtre. Mon premier mouvement serait donc de me défier de son impression et d'y voir plutôt le rêve d'un idéaliste qui se monte la tête devant une informe ébauche ; mais la science pure et simple ne tient pas un autre langage. M. Rosellini, dans son ouvrage sur les monuments d'Égypte et de Nubie, admet la possibilité d'une certaine notion conjecturale du type d'après l'examen de cette imagerie.

« Ces traits, écrit-il, sont loin de mentir à l'histoire, et dénoncent assez bien la femme dont l'influence s'exerça si puissamment sur César et sur Marc-Antoine. Quiconque a l'habitude de la physionomie humaine reconnaîtra une âme instinctivement adonnée à l'amour et aux plaisirs des sens, tandis que cette médaille fabriquée sous son règne, et reproduite dans l'*Iconographie* de Visconti, ne nous offrira qu'une grotesque charge où l'œil s'émousse vainement à vouloir ressaisir quoi que ce soit d'analogue à l'être qu'on se représente comme une des merveilles du sexe féminin. »

Attiré naturellement par l'intérêt qui s'attache à ces grandes figures du temple de Denderah, l'archéologue italien poursuit ainsi sa description.

« La reine marche précédée de Césarion, qui porte la coiffure des dieux, le casque orné du *pschent;* sur sa *gonna*, très-courte, on voit l'image d'un roi couvrant de son glaive un groupe de vaincus qui demandent grâce, — sujet reproduit dans presque tous les portraits des Pharaons illustres. Césarion offre à la déesse du temple un sacrifice d'encens; sa main gauche tient la cassolette sacrée, tandis que de la droite il répand les grains de parfum. Au-dessus de sa tête voltige l'épervier de Hat, serrant entre ses griffes l'emblème de la victoire. La reine porte sur son front les insignes d'Athyr, divinité locale ; elle est vêtue d'une robe très-juste au corps, et présente en offrande un collier. Les inscriptions la désignent sous ce vocable : « Cléopâtre, maîtresse du monde, » et Césarion est appelé Ptolémée, César, Philopator et Philométor, selon les titres qu'Antoine lui donna en l'élevant près de sa mère à la régence. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est l'exacte ressemblance du jeune homme avec ce que nous connaissons du visage de Jules César : d'où il suit que les Alexandrins, loin d'incriminer la naissance du fils de leur

reine, en tiraient gloire, comme faisait la reine elle-même. »

Tout cela ne m'empêchera pas de penser que, si Cléopâtre revenait au monde, la noble dame rougirait et s'indignerait de voir sur quels indices nous la jugeons, et que la postérité en soit réduite à ne pouvoir, au sujet d'une beauté comme elle, interroger que le ciseau d'un art provincial de la haute Égypte au temps de la décadence. Octave, au moment de quitter Alexandrie, fit emballer pour Rome, tous les objets précieux. Les statues d'Antoine, descendues de leur piédestal, durent se préparer à prendre le chemin du Capitole ; celles de Cléopâtre allaient avoir le même sort, lorsque l'intervention d'un puissant personnage les sauva de l'affront auquel la reine s'était dérobée par la mort. Cet Alexandrin, courtisan du malheur, comprit qu'il valait mieux s'adresser à la cupidité d'Octave qu'à sa pitié ; comme il avait autant d'or que de dévouement, il proposa la somme de 2,000 talents, et les statues de Cléopâtre, ainsi que ses portraits, restèrent en Égypte. C'est à cet acte pieux que se rattache peut-être l'absolue disparition de tant de monuments si regrettables. A Rome probablement, tout n'aurait pas péri ; en même temps que bien d'autres chefs-d'œuvre, quelques restes auraient surnagé de ces marbres, de ces

peintures, où le génie grec devait tant de fois s'être appliqué à reproduire cet idéal de formes et de physionomie.

Un linéament symbolique en plein désert, un griffonnage sur le mur d'un temple croulant, voilà donc l'unique répertoire! Béatrice Cenci, dona Lucrezia, Monna Lisa, où sont-ils vos Léonard, vos Raphaël, vos Titien? « Savez-vous que vous finiriez par me rendre jalouse de ce fantôme, disait une femme d'esprit à son amant? Passionnez-vous tant qu'il vous plaira pour des vivantes : si belles qu'elles soient, je ne les crains guère, car je sais que pas une d'elles ne vous aimera comme moi; mais ces figures de marbre que vous animez de toutes les flammes de votre cœur et de votre imagination, je les redoute, et, si vous voulez que je dorme tranquille, ne me parlez plus de votre Cléopâtre! » L'imagination, c'est en effet l'unique ressource; dans l'absence de toute information pittoresque, *essendo carestia*, l'esprit travaille, cherche à reconstruire, des anciens descend aux modernes, pour remonter ensuite par Shakespeare à Plutarque; ne pouvant copier, on recompose, on s'abandonne à cette idée secrète qui vous vient à l'âme. Essayons du système, cherchons l'idole sous les bandelettes sacrées, fouillons comme des sarco-

phages tous les livres récemment publiés, Drumond, Merivale, Adolphe Stahr; interrogeons-les, utilisons-les. « Je vais à elle malgré moi, comme l'oiseau va au serpent! » Ainsi de certains sujets : ils vous attirent, vous fascinent, vous absorbent. Pourquoi parler de rajeunir? Est-ce que l'idée vieillit jamais? Les types sont immortels; on ne les rajeunit pas, on les évoque. C'est affaire d'imagination, d'analyse psychologique et de pur sentiment. « La Muse seule peut prêter de la vie à la mort, » dit l'Euphrosyne de Gœthe, et je complète la pensée, en ajoutant : que de taches peut aussi effacer la Muse!

I

C'était au lendemain de Philippes, Antoine touchait au point culminant de sa fortune. Le petit-fils de Jupiter et de Sémélé, — on sait qu'Antoine, comme César, était de la maison des dieux, — pouvait alors avoir quarante ans, l'âge sous lequel on se représente aisément un descendant d'Hercule; et sa constitution, que ni les fatigues de la guerre, ni les épreuves du plaisir n'avaient entamée, prouvait aux yeux de tous que depuis le

grand ancêtre, la race n'avait pas dégénéré. Comme chef militaire, et aussi comme grand seigneur, la nature l'avait pourvu de ses plus rares avantages, de ses dons les plus aimables et les plus séduisants. Elle lui avait octroyé tout, excepté tout, c'est-à-dire qu'en lui prodiguant tant de choses, la nature lui en avait refusé deux : un bon jugement et cet art de se gouverner soi-même par lesquels seulement tous ces biens portent leurs profits. *Magnum virum ingenii nobilis,* ainsi l'appelle Sénèque, qui d'ailleurs lui reproche son ivrognerie et son libertinage. Faible parfois, méchant jamais, le premier au combat, au danger, patient, solide, imperturbable, en campagne un modèle de soumission à la discipline, le camarade du légionnaire et son idole, de tous les généraux formés à l'école de César, il n'y en avait pas de plus populaire. Il fallait le voir enlever sa cavalerie et se précipiter à la tête de quatre cents hommes sur un carré d'ennemis, qu'il enfonçait et taillait en pièces : c'était un Murat.

Cicéron, dans ses pages de haine, nous le peint comme un composé de tous les vices et de tous les crimes de la terre. Rien n'est plus faux que ce portrait, si peu en rapport d'ailleurs avec les autres témoignages : pourtant, ce sont aussi des ennemis d'Antoine qui parlent; mais de cette his-

toire, écrite par des flatteurs d'Octave, la figure d'un héros se dégage. Son simple commerce avec Jules César nous montre une âme capable des plus généreux mouvements. Quelle excellente note, et pour le caractère d'un homme, et pour sa valeur intellectuelle, que cette subordination constante et sans envie à la grandeur! Tant que vivra César, Antoine estimera que sa place est au second rang; pour que l'idée lui vienne de jouer le premier rôle, il faut que l'*autre* ne soit plus là.

Ce qui manquait à cette nature, c'était la volonté. Deux pôles irrésistiblement l'attiraient : le pôle ambition et le pôle volupté, qui, somme toute, fut le plus fort et l'entraîna dans le gouffre. Jouir était l'unique but; le reste, influence, autorité, renom, ne comptait que pour moyens, tant il est vrai que les abstinences, les privations, ne retrempent que les natures foncièrement morales, en ce sens qu'elles imposent à l'être physique des habitudes de soumission, et font prévaloir le principe supérieur; mais ceci n'est que l'exception. Chez la plupart des hommes et des demi-dieux, la nature reprend ses droits dès qu'elle en trouve l'occasion, et rebondit alors avec d'autant plus d'entraînement et de frénésie qu'elle a été plus violemment et plus longtemps comprimée et mise à l'épreuve. Les âpres souvenirs de la faim dont on fut con-

sumé aiguisent les appétits présents, et ces servitudes de la vie, rudement supportées, endurcissent moins le tempérament qu'elles ne le prédisposent à la mollesse[1]. Antoine, devant l'ennemi, pouvait, dans son héroïque retraite de Mutine, s'abreuver d'eau croupie et se nourrir de racines sauvages; mais ce serait mal comprendre une organisation comme la sienne que de s'étonner de voir cet Héraclide oublier dans les excès de la jouissance les strapaces de la guerre, et perdre de vue, dans l'orgie de la victoire, les millions d'hommes dont les circonstances viennent de mettre les destinées entre ses mains. Faites que dans une pareille nature ainsi placée au sommet du pouvoir, l'action prédomine, et vous avez un Alexandre : l'organisation politique, l'initiative, la régénération dans toutes les branches de la vie sociale, la conception hardie de toutes les théories, l'appel à toutes les idées pratiques; — que la même nature incline au relâchement, à la mollesse, et vous avez le virtuose par excellence en fait de jouissances. Car cette pluralité de dons, de facultés, n'aura qu'un art où s'exercer, celui de varier, d'aviver le plaisir par des inventions toujours nouvelles. .

1. Voir la Note III à la fin du volume.

Antoine et Cléopâtre, faiblesse contre faiblesse, lierre contre lierre ! Ce héros de Philippes, cet Hercule, il lui faut toujours s'appuyer sur quelqu'un : d'abord, c'est Jules César qui lui sert de support ; puis, c'est Fulvie, un caractère, un grand esprit par lequel il se laisse volontairement dominer ; dans mainte occasion, Fulvie est l'homme du ménage, lui la femme. Témoin cette guerre qu'elle entreprend à Rome contre Octave, — héroïque moyen, moyen désespéré, — pour arracher son infidèle aux enlacements de la Sirène ! Plus tard, il s'étaiera sur Octavie ; il épousera la sœur de son antagoniste pour avoir la paix, pour gagner un temps qu'il emploiera à ses plaisirs. Hercule, Bacchus, autres soutiens sans cesse invoqués, mis en avant et qui dans Plutarque, comme dans Shakespeare, s'éloignent à l'heure de l'écroulement.

Chose étrange que l'hyménée de cette nature toujours ployante avec Cléopâtre, la faiblesse féminine incarnée. Il la connaît et sait qu'il ne doit attendre d'elle aucun appui. Mais la plante parasite l'étreint, l'enveloppe, l'étouffe. Ses sens, ses instincts, ses penchants, elle accapare tout, si bien que lui, cette troisième colonne du monde, incapable de se maintenir debout, perd jusqu'à la volonté de chercher ailleurs où s'étayer. Cette passion a l'embrasement et la constance des

dernières amours. « Là où les âmes couchent sur des fleurs, nous irons la main dans la main, et nous éblouirons les Esprits de notre auguste apparition. Didon et son Énée perdront leur cortége et la foule des Ombres nous suivra. »

II

Énorgueilli par la victoire, ivre de sa fortune, le cerveau travaillé d'ambition et les sens plus encore enfiévrés, tel était Marc-Antoine lorsqu'il mit le pied sur le sol d'Asie, où régnait dans sa pompe, sa gloire, son implacable puissance de fascination, celle dont les amours de César avaient fait la dame de beauté du monde antique. Dame de beauté n'est point assez ; le terme applicable aux agréments de la personne n'exprime pas ce que ces agréments pouvaient avoir de charme fantastique. Si Cléopâtre n'avait eu que de la beauté, Antoine, ce coureur d'aventures galantes, ce don Juan romain las de conquêtes, ne l'eût pas instinctivement recherchée pour ne plus la quitter ensuite qu'à la mort. Ce qu'il faut voir en elle, c'est la *charmeuse*, un de ces êtres adorables et malfaisants dont la faiblesse tue les forts, et qui

doivent avoir servi de type aux Sirènes, aux Walkyries, car, bien que les poëtes prétendent le contraire, c'est dans l'humanité que se recrutent les mythologies. Chez Cléopâtre, comme dans lady Macbeth, une force démoniaque travaille; nommez-la ambition, délire des sens : toujours est-il que chez la Walkyrie du Nord comme chez la Sirène d'Orient, une richesse, une puissance surnaturelle d'organisme sauve, au point de vue poétique du moins, ce que le personnage a d'anormal. La beauté, la grâce ennoblit tout. A ce compte, et s'il n'existait en ce monde d'autre morale que l'esthétique, Cléopâtre serait sans reproche.

Comme chez Cléopâtre la suprême beauté, la forme suprême sauve le côté esthétique, de même chez Antoine, on sent jusque dans la dégradation, les superbes restes du héros, les restes d'une force géniale et du naturel le plus noble et le mieux doué. Généreux et magnifique, il semait l'argent sans chercher à se le procurer par des moyens ignobles; il détestait la concussion, vice du moment, et Cicéron, son ennemi mortel, ne peut s'empêcher de lui rendre cette justice : « Il est certain qu'on ne saurait t'accuser de malversations pécuniaires, de vues intéressées, ni d'aucune autre vilenie de cette espèce. »

Dès longtemps, le sortilége avait agi sur le

triumvir. Moins perverse et moins femme, elle n'eût pas si prodigieusement troublé, affolé ce grand libertin, marié à Fulvie, qui n'avait de féminin que le corps, *nihil muliebre præter corpus gerens*, Fulvie, l'énergie et l'action en personne, l'ambition aussi, — virile, soldatesque, souvent féroce, détestant le neveu de César, qu'elle appelait « ce gamin d'Octave. » Nous autres modernes, c'est du côté de l'esprit que nous avons poussé notre débauche; nous voulons tout savoir. Ces demi-dieux du paganisme romain en train de s'écrouler, voulaient, eux, tout sentir. Terrible curiosité que celle des sens, et quel théâtre pour la satisfaire, l'Égypte avec ses enchantements, ses débauches déifiées, son libertinage primitif où la culture hellénique avait importé tous les raffinements de l'intelligence!

III

Pour le luxe, les arts, la science, les plaisirs, pour cette agglomération, ce tohu-bohu d'éléments dissemblables qu'on appelle du nom de civilisation, Alexandrie tenait la tête. C'était le Paris de l'ancien monde, le *vertex omnium civitatum*. Le

fier romain lui-même s'inclinait religieusement devant ce pays, cette ville dont la grande ombre des Pharaons séculaires protégeait le passé, et qu'inondait de ses rayons le soleil nouveau d'Alexandre. Là se trouvaient rassemblés, dans des bibliothèques, des musées, tous les trésors de la littérature et de la poésie; là, sous le regard de la plus belle et de la plus élégante des femmes, d'une reine qui mettait son émulation et sa coquetterie à maintenir l'équilibre entre les séductions de l'esprit et les grâces physiques, — là, splendidement soldés, entretenus sur la cassette de Cléopâtre, philosophes, astronomes, mathématiciens, médecins et naturalistes expérimentaient, dogmatisaient et professaient. Et nous, modernes, ce qu'après deux mille ans nous possédons aujourd'hui des lettres grecques, c'est à ces institutions des Lagides que nous le devons. Cette gloire du savant et du bel esprit tenta la plupart des Ptolémées; il y eut chez eux jusqu'à des virtuoses, témoin le père de Cléopâtre qui jouait de la flûte comme le grand Frédéric, —et ces goûts n'étaient point simplement un privilége de la dynastie et des hautes classes, toute la population y participait. Race ardente, mobile, ingénieuse, sarcastique, aimant fort le changement, les nouvelles, les mots, et qui, de l'atmosphère intellectuelle qui

l'entourait, la chauffait, absorbait tout : bon et mauvais; courant à l'émeute, à la mort avec autant de bravoure et souvent aussi peu de raison que notre Paris actuel[1]. L'élément grec, quoique mêlé, dominait et formait encore le meilleur de cette cohue alexandrine, où le vieil élément égyptien continuait à se montrer réfractaire aux mœurs nouvelles, et qu'infectaient de leur contagion ces hordes mercenaires composant l'armée nationale, rendues encore plus insupportables — par la brutalité des garnisaires romains, — depuis la restauration du dernier roi. Aux uns comme aux autres, une chose était pourtant commune, l'élancement vers toutes les ivresses de la vie, le plaisir sous toutes ses formes, les festins, la danse, les courses, le théâtre, l'orgie du vin et de l'amour. Aux environs de la grande cité, les *maisons de fleurs* remplissaient la campagne. Tavernes, villas et palais, il y en avait pour la plèbe et les gens de *high-life*. Kanope, Éleusis, étaient des lieux renommés dans l'univers pour leurs débau-

1. Il y a entre les Français et les Anglais d'aujourd'hui bien des rapports qui, dans le monde antique, existaient entre les Grecs et les Égyptiens. L'Angleterre tient de l'Égypte cet art de s'avancer lentement, posément. Il est absurde, comme on l'a trop souvent avancé, de croire que l'Égypte fut stationnaire ; nous autres, par contre, nous avons la mobilité grecque.

ches, et dont les grands viveurs hantaient les mystères avec le fanatisme de la chair. Sur le canal qui reliait Kanope à la ville montaient et descendaient nuit et jour de folles bandes, et de leurs barques, de leurs gondoles s'exhalaient, au bruit des flûtes et du cistre, des baisers et des chansons qui n'étaient que le prélude ou l'épilogue de la fête. De plus en plus illustre et prépondérante, la capitale des bords du Nil exerçait au loin sur l'Occident, un mystérieux prestige; on se racontait ses mœurs, ses divinités et ses monuments. L'Italie se peuplait d'Égyptiens : devins, charmeurs de serpents, nécromanciens, prêtres d'Isis et de Sérapis, habiles à s'emparer de l'imagination des grands, par toute sorte d'évocations surnaturelles pratiquées dans leurs maisons de campagne aux nuits de pleine lune. Des récits merveilleux se répandaient sur ce pays. Quiconque entendait chanter la statue de Memnon en avait pour cent ans d'existence, et celui-là posséderait toute puissance sur les choses visibles et invisibles, toute domination sur les esprits des quatre éléments, qui découvrirait la fameuse bague opâline du Pharaon Sésostris.

Antoine avait jadis entrevu la reine, lorsqu'il commandait un corps de cavalerie dans l'armée de Gabinius en Cilicie. Il l'avait ensuite retrouvée à Rome pendant sa liaison avec Jules César. Si le

rêve de ces amours, qui devait remplir le monde, fut alors ébauché, les circonstances ne permettaient guère d'espérer qu'il se réalisât. Les choses avaient désormais changé de face; César était mort, la victoire de Philippes, les événements avaient fait d'Antoine un triumvir, et de ce triumvir le maître de tout l'Orient. Quoi d'étonnant que dans ce cerveau de satrape l'ancien rêve reparût, et cette fois avec l'intensité du désir qui n'a plus à s'occuper de l'impossible? De son côté, Cléopâtre le voulait; il convenait à cette main d'enfant de ployer sous le joug ce dompteur. Ce que la coquetterie d'une femme peut en certaines occasions faire d'un homme et d'un grand homme, César le lui avait appris. N'était-ce pas le moment de recommencer l'épreuve et de rejouer avec un autre la partie si fatalement perdue aux ides de mars? Ainsi, dans le silence de son cœur, parlait déjà l'ambition, et la Célimène du Nil n'en avait dans ses mouvements que plus de liberté pour viser, atteindre et saisir sa proie, qui d'ailleurs ne demandait qu'à se laisser prendre.

IV

Depuis Rome, ils ne s'étaient donc pas revus.

Elle avait de ses nouvelles pourtant, et d'Alexandrie suivait la marche du héros, qui, après avoir parcouru en triomphateur Athènes et les villes de la Grèce; après s'être vu dans Éphèse décerner les honneurs divins sous le nom de *Dionysos*, venait de s'installer sur les bords enchantés du Cydnus pour y tenir cour plénière et recevoir l'hommage des princes de l'Asie.

Tous en foule arrivaient à l'obéissance; elle seule, la plus ardemment attendue, ne paraissait point, et ne daignait pas même s'excuser par ambassadeur : attitude d'autant plus arrogante que la conduite de cette reine pendant la dernière guerre prêtait à l'inculpation; mais Cléopâtre connaissait son Marc-Antoine, et se disait qu'avec une nature aussi pressée que celle-là, le plus infaillible des stimulants devait être la temporisation. Son calcul ne la trompait pas. Cette abstention prolongée, si fort qu'elle affectât l'orgueil d'Antoine, le blessait moins en somme qu'elle n'irritait son désir de voir la reine. Rien ne l'empêchait d'exercer sur elle son autorité discrétionnaire; il pouvait la mander par ordre; il la fit très-humblement inviter à venir, et ce fut le Quintus Dellius des odes d'Horace, — un de ces beaux esprits sans mœurs ni caractère, vivant dans les honneurs et la fortune en trahissant tous les partis, — Quintus

Dellius mort plus tard, l'intime ami de l'empereur Auguste, qu'Antoine, alors son maître, chargea de cette commission délicate. Cléopâtre l'attendait, et si roué que fût l'entremetteur, il ne lui dit que ce qu'elle savait d'avance, en lui parlant et de sa beauté et de la suprême domination qu'elle allait exercer sur Antoine aussitôt qu'elle apparaîtrait. Pressée de tous côtés, et par les lettres du triumvir et par ses ambassadeurs, elle promit, mais sans consentir à préciser l'instant de son arrivée. Cléopâtre se réservait d'offrir à l'Alcibiade romain un de ces spectacles imprévus comme ses yeux n'en avaient pas encore rencontré, même en Asie.

Assis à son tribunal au milieu de la place publique de Tarse, Antoine, environné de dynastes et de mages, rendait la justice, distribuant les peines et les grâces, lorsque soudain une nouvelle se répand, et voilà toute la multitude qui se précipite électrisée vers le fleuve, dont la ville entière couvrait déjà les bords. Le triumvir, resté seul ou à peu près, envoie savoir ce qui se passe, et son messager lui rapporte ce bruit : Aphrodite s'approche en grande pompe, et vient, pour le salut de l'Asie, rendre visite au divin Bacchus.

C'était elle, en effet, l'Aphrodite du Nil, la reine des rois, qui venait à la conquête du triomphateur.

Elle remontait le Cydnus dans sa galère étincelante d'or ; les voiles qu'enflait la brise étaient de pourpre, les rames à poignée d'argent s'agitaient en cadence, battant les flots harmonieux. Quant à elle, couchée sous les tissus d'or de son pavillon, dans la molle posture que les peintres donnent à Vénus, on l'eût prise pour Vénus même. Qui ne connaît le merveilleux récit de Shakespeare, auquel la palette de Plutarque semble avoir prêté ses couleurs ?

« Ses femmes, pareilles à des Néréides, épient des yeux ses désirs ; au gouvernail, une d'elles, une sirène, dirige l'embarcation. La voilure de soie se gonfle sous la manœuvre de ses mains douces comme des fleurs, qui lestement font leur office. De l'embarcation émanent invisibles des parfums délicieux qui viennent sur les quais voisins enivrer les sens. La ville envoie son peuple entier à sa rencontre, et Antoine demeure seul assis sur son trône, dans la place du marché, sifflant à l'air, qui, s'il avait pu se faire remplacer, serait allé, lui aussi, contempler Cléopâtre et aurait créé un vide dans la nature ! »

A peine débarquée, Antoine l'envoie complimenter et la prie à souper. La reine s'excuse en ajoutant qu'elle sera charmée de recevoir d'abord chez elle le triumvir. Antoine était galant et savait

Dellius mort plus tard, l'intime ami de l'empereur Auguste, qu'Antoine, alors son maître, chargea de cette commission délicate. Cléopâtre l'attendait, et si roué que fût l'entremetteur, il ne lui dit que ce qu'elle savait d'avance, en lui parlant et de sa beauté et de la suprême domination qu'elle allait exercer sur Antoine aussitôt qu'elle apparaîtrait. Pressée de tous côtés, et par les lettres du triumvir et par ses ambassadeurs, elle promit, mais sans consentir à préciser l'instant de son arrivée. Cléopâtre se réservait d'offrir à l'Alcibiade romain un de ces spectacles imprévus comme ses yeux n'en avaient pas encore rencontré, même en Asie.

Assis à son tribunal au milieu de la place publique de Tarse, Antoine, environné de dynastes et de mages, rendait la justice, distribuant les peines et les grâces, lorsque soudain une nouvelle se répand, et voilà toute la multitude qui se précipite électrisée vers le fleuve, dont la ville entière couvrait déjà les bords. Le triumvir, resté seul ou à peu près, envoie savoir ce qui se passe, et son messager lui rapporte ce bruit : Aphrodite s'approche en grande pompe, et vient, pour le salut de l'Asie, rendre visite au divin Bacchus.

C'était elle, en effet, l'Aphrodite du Nil, la reine des rois, qui venait à la conquête du triomphateur.

Elle remontait le Cydnus dans sa galère étincelante d'or; les voiles qu'enflait la brise étaient de pourpre, les rames à poignée d'argent s'agitaient en cadence, battant les flots harmonieux. Quant à elle, couchée sous les tissus d'or de son pavillon, dans la molle posture que les peintres donnent à Vénus, on l'eût prise pour Vénus même. Qui ne connaît le merveilleux récit de Shakespeare, auquel la palette de Plutarque semble avoir prêté ses couleurs?

« Ses femmes, pareilles à des Néréides, épient des yeux ses désirs; au gouvernail, une d'elles, une sirène, dirige l'embarcation. La voilure de soie se gonfle sous la manœuvre de ses mains douces comme des fleurs, qui lestement font leur office. De l'embarcation émanent invisibles des parfums délicieux qui viennent sur les quais voisins enivrer les sens. La ville envoie son peuple entier à sa rencontre, et Antoine demeure seul assis sur son trône, dans la place du marché, sifflant à l'air,qui, s'il avait pu se faire remplacer, serait allé, lui aussi, contempler Cléopâtre et aurait créé un vide dans la nature! »

A peine débarquée, Antoine l'envoie complimenter et la prie à souper. La reine s'excuse en ajoutant qu'elle sera charmée de recevoir d'abord chez elle le triumvir. Antoine était galant et savait

vivre; il accepte. Je me tais sur les splendeurs de ce festin improvisé; je laisse les anciens et les modernes décrire ces magnificences, ces prodigalités invraisemblables. L'émerveillement de l'histoire, il n'est ni dans ce luxe de vaisselles, de tapis et de pierreries, ni dans ce train d'un service près duquel tout le faste romain semblait de la rusticité; il est dans la puissance de cette femme, dont l'ascendant s'exerce à volonté, et qui, d'un regard, d'un sourire, va disposer à merci d'un soldat, d'un vainqueur. Antoine l'avait citée à comparaître comme accusée, et, sans l'avoir, pour ainsi dire encore vue, il tombe à ses pieds.

Elle avait d'avance décidé que sa beauté, sa grâce, ne seraient cette fois que de simples forces de réserve ; c'était par les charmes de l'esprit, les séductions de l'intelligence, qu'elle voulait combattre et vaincre. Elle en avait assez du renom d'enchanteresse que l'univers lui prodiguait; il lui plaisait, pour le moment d'apparaître,à ce romain, sous les traits d'une grande reine, ayant les traditions du trône et sachant en parler la langue. Se défendre des torts qu'on lui reprochait, elle n'eût daigné; au lieu de s'excuser, elle récrimina, citant les nombreuses tribulations qu'elle avait encourues de la part de Cassius en lui refusant à trois reprises les secours qu'il réclamait d'elle, parlant

de sa flotte de la Mer ionienne, qu'elle s'apprêtait à commander lorsqu'une maladie, survenue à la suite de tant de fatigues et d'ennuis, l'avait arrêtée au milieu de ses projets, et finissant par dire qu'après la conduite qu'elle avait tenue, c'étaient des remercîments et des actions de grâce, non pas des reproches et des accusations, qu'elle se croyait en droit d'attendre de Marc-Antoine et de ses collègues. L'effet sur Antoine fut surprenant. En l'abordant, il n'avait vu que sa beauté, et maintenant, en l'écoutant, il oubliait de la contempler. Par la tête, les sens et le cœur, la déesse l'envahissait si bien, qu'à dater de cette heure il l'adora, comme un homme de quarante ans, au faîte des passions et du pouvoir, adore une femme.

Œil qui fascine et griffe qui tue, Cléopâtre avait de la race féline la souplesse, l'élégance et cette férocité inconsciente qui, chez le jeune tigre jouant avec sa proie, a tant de grâce. Se sentant la maîtresse, elle voulut aussitôt des gages, et dans le premier sourire de cette bouche aimable, avant même de l'avoir effleurée, Antoine surprit des caprices de vengeance que le triumvir s'empressa de satisfaire. Arsinoë, sœur de la reine, s'était jadis déclarée sa rivale au trône ; Mégabyse, grand-prêtre de Diane à Éphèse, avait traité en majesté cette rivale d'un moment : l'amiral Sérapion avait

d'une ingénue, les événements, le séjour à Rome, l'usage du trône, lui avaient enseigné certaines bienséances pratiques. Ses mœurs n'en étaient pas beaucoup meilleures, seulement elle avait rayé de son programme, du moins avec les puissants de ce monde, ces avant-propos qui ne mènent à rien. Son ambition, son orgueil, lui suggéraient que, jusque dans les désordres d'une grande reine, la politique doit avoir sa part d'intérêt, et l'occasion se subordonner à la volonté. Tout porte à croire qu'il n'y eut alors que des préliminaires de posés, et que Cléopâtre ne devint la maîtresse d'Antoine que l'hiver suivant, dans Alexandrie, où l'on se donna rendez-vous en se quittant.

V

L'antiquité a beau parler de sortiléges, de philtres, de démons ; il n'y eut, dans cette romanesque aventure, d'autre démon que le tempérament d'Antoine, d'autre philtre que son amour, le plus dévorant, le plus profond, le plus implacable dont l'ancien monde nous ait transmis la chronique. Alexandrie paya la dette de Tarse, et avec quel luxe et quel art ! Antoine n'avait encore connu que

le plaisir, on l'initiait aux mystères de la volupté. De ce concert de toutes les ivresses réunies, dont la *maestra* souveraine dirigeait les modulations, quelques sons à peine articulés ont tout au plus traversé les âges, et c'en est assez pour que l'imagination s'enflamme. Comment décrire tout ce que notre romantisme moderne emprunte là de ces tableaux où les sens et l'esprit font échange de délices? Qu'est-ce que Renaud, Armide? Promenez-vous avec Arioste et Gluck dans leurs jardins enchantés; leurs fontaines jaillissantes, les échos vous jetteront les noms d'Antoine et de Cléopâtre, les arbres vous montreront les chiffres entrelacés des deux amants, et vous songerez moins à la magicienne du poëme qu'à celle de l'histoire, dont Shakespeare a dit : « L'âge ne peut la vieillir, ni l'habitude de la voir émousser pour vos yeux l'attrait de la séduction toujours nouvelle. Les autres femmes rassasient les appétits auxquels elles donnent pâture ; mais elle, plus elle satisfait la faim, plus elle l'aiguise, et les choses les moins nobles prennent en elle un tel air de dignité, que les prêtres saints la consacrent jusque dans ses désordres! » Il faut lire la première scène de ce drame d'où j'extrais ces lignes. Pour peindre cette Cour d'Égypte, les mœurs de son temps permettent à Shakespeare l'expression âpre et triviale-

ment pittoresque dont s'indignerait le public si respectable des ballets d'aujourd'hui.

Coleridge place *Antoine et Cléopâtre* au rang des plus beaux chefs-d'œuvre de Shakespeare. Il fait de cet ouvrage un pendant à *Roméo et Juliette;* l'amour physique, sensuel, opposé à l'amour instinct et passion. De toutes les pièces historiques, il l'appelle « de beaucoup la plus merveilleuse, » et, sous plus d'un rapport, j'accepterais cette opinion. Dès l'exposition, les grandes perspectives s'ouvrent sur ce contact de Rome avec l'Orient; de la frugale Europe avec l'Asie luxurieuse, qui devait entraîner la ruine du monde romain : tout cela rapide, tumultueux, *enlevé*. Le mouvement des choses provoque en nous un mouvement d'idées; en quelques phrases, souvent en quelques mots, de grands faits sont résumés, et quelle variété d'incidents, de personnages! la politique et la guerre interviennent dans les affaires domestiques, se lient aux plus grands intérêts de cœur. Votre émotion reste concentrée sur deux personnages, et le lieu de la scène s'étend depuis le pays des Parthes jusqu'au cap Misène. Au point de vue esthétique, Shakespeare a produit des œuvres plus complètes, et dans lesquelles les types qu'il étudie, avec son art ordinaire, ont sur le héros et l'héroïne qu'il aborde ici, l'avantage (comme dans

Jules César) d'offrir autre chose qu'un idéal de décadence. Mais, pour la pure et simple intelligence de l'histoire, je pense, avec Coleridge, que Shakespeare n'a jamais été si loin et c'est à de telles sources qu'il faut venir apprendre comment on extrait l'esprit de la chronique.

C'est Plutarque mis en action ; vous vivez à la Cour d'Egypte au moment de cette fantastique lune de miel ; vous respirez l'atmosphère de la grande cité gréco-orientale, paradis d'un monde qui, revenu de son idéal de jeunesse, a fait de la jouissance physique le suprême objet de son culte et se dit que la toute sagesse consiste à savoir fêter l'heure présente. « Il gaspillait, écrit Plutarque en parlant d'Antoine, il galvaudait le bien le plus précieux donné aux hommes : le temps. » Toute l'exposition de Shakespeare roule sur ce mot. La parole est aux courtisanes, aux eunuques, aux devins; frivolité, superstition, montrent leur vieux compagnonnage; l'immoralité s'affiche avec la belle humeur d'une conscience honnête. On a franchi la période transitoire de l'hypocrisie, fort vilaine période, à laquelle succède un nouvel état de nature qui s'appelle la naïveté dans le vice.

VI

Cléopâtre employait sur Antoine tous les moyens de captation. Elle se mêlait à ses jeux, à ses exercices, l'accompagnait au gymnase, à la chasse et jusque dans son camp au milieu de ses officiers, joyeuse de vider une coupe à la santé de son héros, de son vainqueur.

Incapable d'aimer, pourquoi l'eût-elle été ? Quand il serait vrai que le seul intérêt et la seule ambition l'eussent jetée dans les bras de César, quelle raison peut-on voir là pour décréter que le cœur d'une pareille femme fut de ceux qui ne s'émeuvent point ? Entre cette adolescente spoliée, chassée par ses frères, qui venait, sans réfléchir à la disproportion d'âge, ressaisir par un coup d'audace sa couronne sur le lit d'un grand homme usé, vieilli dans le plaisir, accoutumé déjà depuis longtemps à prendre tout ce qui s'offrait à lui, et la personne de vingt-six ans, consciente, accomplie, qui pose devant nous, les conditions sont loin d'être les mêmes.

Pour la gloire et la puissance, Antoine sans doute à ses yeux vaudra César, car on conçoit qu'une imagination qui ne demande qu'à s'exalter

confonde aisément les lauriers de Philippes avec ceux de Pharsale; mais eût-il été moins illustre cent fois, Antoine, fils d'Hercule, avait en son pouvoir pour s'emparer d'une Cléopâtre et la passionner, des avantages et des facultés dont toute la gloire du monde ne saurait tenir lieu, et que le fils de Vénus, si tant est qu'il les eût jamais eus, ne possédait, hélas! déjà plus à l'époque où l'étoile des Lagides projeta sur lui son éblouissement. Non, dans cet hymen qui riva l'une à l'autre leurs destinées, il y eut chez Cléopâtre plus que l'ivresse des sens et que l'ambition : son cœur aussi fut engagé. Antoine n'était pas un dameret, et probablement ne mit point au jeu tant de malice : l'adorer éperdument n'eût point suffi ; mais il sut la rendre amoureuse, et par là se fit aimer d'elle.

Que cet amour, qu'il devait, devant l'univers, payer d'un si terrible prix, lui ait également coûté bien cher dans le train journalier de la vie, un pareil fait n'a rien qui puisse étonner. Les Célimènes de l'histoire l'emportent sur les grandes coquettes de la vie ordinaire par le merveilleux de la catastrophe; leur écroulement entraîne un monde, et pendant trois mille ans on en parle. Les autres meurent bourgeoisement d'une fluxion de poitrine, et personne, hors du quartier, n'y prend garde; mais pour ce qui touche aux petites misè-

res de l'existence qu'elles vous font mener, cela doit au demeurant se ressembler beaucoup. Scènes de jalousie et de colère, évanouissements, menaces de rupture, larmes et pâmoisons, c'est toujours à peu près le même air, et qui n'en vaut pas mieux, je suppose, parce que la virtuose qui l'exécute porte un bandeau royal à son front et des perles de six millions à ses oreilles. D'ailleurs, de ce qu'une femme joue la comédie, on aurait tort de conclure que cette femme n'aime pas. « Vois où il est, qui est avec lui, ce qu'il fait. Tu sais que je ne t'ai pas envoyé. Si tu le trouves triste, dis-lui que je danse; si tu le trouves gai, raconte-lui que je suis subitement tombée malade. » Je cite Shakspeare, et j'y retournerai : c'est la vraie source; bien rarement son point de vue à lui prête à la controverse, lorsque dans le doute il devine ; mais pour la vivante peinture des caractères, le mouvement scénique, il semble qu'on y doive recourir comme à des documents certains. Dire que c'est Plutarque mis en action n'est point assez dire, c'est Plutarque mis en poésie ! Je laisse de côté tout ce va et vient pittoresque, toute cette variété, cette pompe et ne songe qu'à la douceur, à l'harmonie de ce langage si harmonieusement approprié à la bouche qui le parle.

« Le charme de son discours pénétrait les âmes ;

dans la conversation, sa beauté empruntait à sa voix un nouvel attrait, et sans qu'il soit question de l'agrément de son entretien ni de sa facilité à manier toutes les langues, tous les dialectes, on l'eût écoutée causer pour la seule magie de son organe. »

Shakespeare s'est accordé si bien là-dessus avec l'histoire, qu'il a fait de tout son rôle de Cléopâtre un chant d'oiseau, une musique. Cléopâtre joue la comédie en ce sens que la plupart du temps ses mouvements, ses gestes, ses discours, sont en parfaite contradiction avec le sentiment qui l'affecte. Elle pleure quand elle aurait envie de rire, et rit quand ses larmes l'étouffent; mais presque toutes les femmes qui aiment en sont là. Bien qu'elle s'efforce de ne livrer que ce qu'il lui convient de laisser voir, on sent à travers les mille feintes de son jeu percer toujours une émotion, ce quelque chose du cœur qui parle au cœur. Il y a de la vérité dans son mensonge, comme du mensonge dans sa vérité. Ainsi, lorsqu'en proie au dévorant souvenir d'Antoine et faisant sur elle-même une sorte de mélancolique retour, elle dit à Charmion : « Regarde-moi, regarde-moi comme je suis, bronzée par les amoureuses morsures de Phébus, ridée par le temps; ah! César au large front, lorsqu'il t'arriva d'aborder sur ce rivage, alors j'étais digne

d'un roi! » qui la prendrait au mot serait malavisé, car la belle dame s'amuse et sait d'avance que ses femmes et son miroir vont lui répondre qu'elle ment.

Ces crises incessamment renouvelées, loin d'user la passion du triumvir, l'attisent au contraire, l'irritent et sont le véritable philtre répandu dans la coupe qu'il boit avec ivresse. Inquiéter, harceler, enfiévrer l'heure présente en ayant soin de tenir hors de page l'immuable sécurité du sentiment où l'avenir commun est enchaîné : double jeu de fieffée coquette et de femme qui aime. Plutarque observe spirituellement qu'avant de tomber aux mains de sa royale maîtresse, Antoine avait appris à vivre à l'école de Fulvie, qui lui avait formé, assoupli le caractère de façon à mériter toute la reconnaissance de ses maîtresses. Je doute cependant qu'Antoine eût jamais supporté de sa turbulente moitié tout ce qu'il supporta de Cléopâtre. Il n'y a que les amours criminelles pour se payer de semblable monnaie et tourner à délices et ravissements ce qui empoisonnerait même la lune de miel d'une existence légitime. Gentillesses féroces, à plaisir réitérées, coups de griffe sanglants auxquels un sourire agréable doit répondre! Cette Fulvie sacrifiée, et dont le dévouement incommode parfois, mais sans bornes, n'a pu sor-

tir de sa mémoire, il lui faut l'entendre narguer à tout propos. « Que dit la femme mariée? Elle est peut-être en colère. Plût au ciel qu'elle ne vous eût jamais donné la permission de venir ! Qu'elle ne dise pas que c'est moi qui vous retiens ici : je n'ai pas de pouvoir sur vous ; vous êtes à elle ! » Et quand le malheureux, apprenant que Fulvie est morte, cède au premier accablement de sa douleur, de son remords, quelle suite, quel croisement de reproches déraisonnables[1] ! Ce mari pleurant sa femme n'est qu'un traître envers sa maîtresse, et, s'il ne la pleure pas, on lui jettera au visage ce compliment : « maintenant je vois, je vois par la mort de Fulvie, comment la mienne sera reçue ! »

Cléopâtre tient à la possession de son amant avec l'indomptable furie d'une nature habituée à ne reconnaître au-dessus d'elle ni morale ni Dieux. Elle veut d'Antoine, non pas seulement sa puissance politique, ses trésors, elle veut aussi son intelligence et son cœur, son génie et sa fortune. Elle a tout épousé, et Shakespeare, avec cette profonde perception psychologique qui fait de lui un

(1) Les larmes données par Antoine à Fulvie n'apparaissent que dans Appien et ne sont point dans Plutarque. Encore une divination de Shakespeare, qui, on le sait, n'a connu que Plutarque.

guide si parfait dans ces labyrinthes de l'histoire, Shakespeare donnant à deviner, accusant chaque nuance, vous montre une Cléopâtre d'ensemble, vous met devant les yeux la figure dans son plein, sans même indiquer par quels côtés chez elle l'intérêt personnel se mêle à la passion, et dans quelle mesure cet amant et ce héros agissent sur son esprit, ses sens et son cœur, qu'ils occupent et captivent à la fois. C'est dans la fusion, l'assimilation organique de ces divers genres de mobiles que réside l'attrait merveilleux du personnage. A ces petits manéges de boudoirs, à ces artifices de *gipsy* couronnée, succèdent çà et là de fulgurantes explosions, et la femme passionnée excuse alors, relève, ennoblit presque la courtisane.

Comment douter encore de l'amour de cette femme après la scène du messager? Depuis de longs mois, les deux amants sont séparés. Antoine, rappelé en Italie à la mort de Fulvie, est allé se réconcilier avec Octave, qui, pour sceller la paix du monde et comme un suprême gage de nouvelle amitié, vient de lui donner sa sœur Octavie en mariage. Cléopâtre ignore tout; on annonce l'arrivée d'un messager apportant des nouvelles de Rome. Ici la transformation est complète; plus de minauderies, rien que le simple élan du cœur, la vraie nature. Quelle frémissante agitation, quelle

angoisse dans cette attente! Dès les premières paroles, sa curiosité s'élance follement au-devant de la certitude, mais la crainte la force à reculer. Enfin l'horrible lumière éclate à ses yeux; elle apprend la trahison d'Antoine, son mariage. Sur qui se vengera-t-elle d'un tel désastre, là, dans le moment même, sinon sur le pauvre diable chargé de l'en instruire? Il en coûtera cher au malheureux d'être ainsi venu se jeter au travers des rêves de cette imagination. Elle l'accable d'invectives, de menaces, de coups, c'est comme la manifestation plastique de cette nature incontinente et désordonnée à l'excès; s'il parvient à sauver sa vie, ce colporteur de mauvaises nouvelles aura du bonheur. Elle-même ne fait que tomber d'un paroxysme dans un autre; puis, au sortir de l'attaque de nerfs obligée, la voilà soudain qui veut qu'on lui décrive les traits, la beauté d'Octavie, les moindres particularités de sa personne.

« Quel âge a-t-elle? quelles sont ses inclinations? et n'oublie pas surtout la couleur de ses cheveux. »

Sir James Melvil, envoyé l'an 1564 par Marie Stuart, reine d'Écosse, à sa bonne sœur Élisabeth d'Angleterre, donne l'historique suivant de la manière dont il fut reçu.

« Sa Majesté commença par me demander com-

ment s'habillait ma souveraine, *quelle était la couleur de ses cheveux*, et laquelle des deux avait, à mon sens, la taille la mieux faite? Ensuite elle voulut savoir à quoi la reine Marie occupait son temps. Je répondis que la reine, au moment où je l'avais quittée, revenait de chasser dans les *highlands*, mais que, lorsque les affaires lui en laissaient le loisir, elle aimait beaucoup à se distraire en jouant soit du luth, soit du virginal. — Et joue-t-elle bien? — me demanda Élisabeth. Je répliquai : — Oui, très-bien pour une reine. — Le même jour, après dîner, lord Hunsden me conduisit dans une galerie dérobée pour entendre jouer Sa Majesté, assurant qu'il agissait ainsi de son propre mouvement et sans y être autorisé. Après avoir écouté quelques instants, je soulevai la tapisserie qui servait de portière, et, voyant que la reine me tournait le dos, je pénétrai dans la chambre, et continuai à prêter l'oreille. Élisabeth jouait remarquablement bien. Sitôt en m'apercevant elle s'arrêta, parut un peu surprise, se leva et vint à moi en me menaçant gracieusement de la main comme pour me donner une tape. — J'ai pour habitude de ne jamais jouer devant les hommes, me dit-elle; je ne joue que lorsque je suis seule et pour dissiper la mélancolie. — Je tâchai de m'excuser de mon mieux,

je parlai de la Cour de France, où j'avais longtemps séjourné et où de pareilles licences ne sont point mal vues. et j'ajoutai que j'étais prêt à me soumettre humblement à telle peine qu'il plairait à Sa Majesté de m'infliger. Elle s'assit alors sur un coussin, et, comme je m'agenouillais par terre à ses pieds; elle insista pour me faire aussi m'asseoir. Ce n'était point toût. Elle voulait avoir mon opinion sur son talent, et que je lui dise si je trouvais que c'était elle ou ma souveraine qui jouait le mieux. La position devenait délicate; je m'en tirai en lui donnant le prix. »

J'ai cité ce trait, parce qu'il prouve une chose, que dans toute reine il y a une femme, et qu'en dépit des siècles et des climats, des royaumes et des mœurs, chez les Ptolémées-Lagides comme chez les Tudors, toutes les rivalités de femmes se ressemblent à l'endroit de la curiosité.

Les scènes de colère et de jalousie, l'impatiente Égyptienne dut les renouveler souvent dans ce long abandon. Désespéra-t-elle jamais? Entre cette Ariane et son Thésée s'étendaient les mers, se dressait, belle et sympathique, imposante par son droit, dangereuse par le prestige des contrastes, la plus chaste et la plus simplement aimable des épouses: mais le serpent du

Nil savait le pouvoir de ses morsures. Cléopâtre, jusqu'en ses plus démonstratives défaillances, comptait sur les indélébiles souvenirs de volupté dont elle avait enflammé l'imagination d'Antoine, et qui tôt ou tard le lui ramèneraient, souvenirs d'ailleurs fort habilement entretenus par de secrets agents, courtisans, affranchis, serviteurs chargés d'évoquer partout le nom de l'absente et de multiplier les favorables allusions. Comme il s'agissait de l'éloigner tout d'abord de Rome, les marchands d'oracles ne se gênaient pas pour faire parler les astres. « L'éclat de ta fortune brille au plus haut, disait son devin, mais l'étoile de César (Octave) cherche à l'obscurcir; c'est pourquoi je te conseille de te tenir aussi à distance que possible de ce jeune homme, car ton démon à toi redoute celui de César, et plus il a de puissance et de domination lorsqu'il règne seul, plus il sent sa force et son courage s'amoindrir dès que l'autre s'approche de lui. » Lire Plutarque en ce chapitre, c'est lire un roman.

Antoine et Octavie passèrent en Grèce les deux premiers hivers qui suivirent leur mariage. A ce soldat épicurien, le doux laisser-aller des mœurs athéniennes convenait. Il visitait les philosophes, les rhéteurs, portait le costume du pays, vivait en simple particulier. Sa maison était ouverte à

tous, plus de licteurs autour de lui quand il sortait : quelques intimes seulement et deux ou trois domestiques. Il présidait en gymnasiarque les fêtes et les jeux publics, goûtait fort les flatteries des Athéniens et s'en amusait avec sa jeune femme, dont il s'occupait très-tendrement. Ces descendants des héros de Marathon l'ayant par flagornerie affublé du titre d'époux de Minerve, leur déesse, Antoine, toujours libéral et grand seigneur, paya le compliment d'un million de drachmes, à quoi un membre du conseil municipal répondit spirituellement : « O maître! Jupiter prit sans dot ta mère Sémélé. »

C'était sa fantaisie en Grèce de jouer au dieu Bacchus, au fils d'Hercule; mais cette manie ne tenait que l'hiver; dès le printemps, tout de suite il reprenait la vie des camps. Mimes et chanteurs disparaissaient pour céder la place aux licteurs, aux généraux; les audiences, les négociations étaient reprises. On construisait des vaisseaux, on armait; Dyonisos redevenait l'imperator et poussait ses aigles contre les Parthes.

VII

Longtemps avait dormi cette malheureuse pas-

sion de Marc-Antoine, et il paraissait presque que les bons avis triompheraient du sortilége, lorsqu'au retour en Syrie le feu se ralluma. Les rapports de confiance rétablis, du moins par les semblants, avec son perfide collègue, le triumvirat renouvelé pour cinq ans, Antoine revenait prendre le gouvernement de l'Asie romaine, qui était sa part d'empire, et poursuivre ses projets de guerre contre les Parthes. Observons que la passion d'Antoine trouva dans cette circonstance un bien puissant réactif; mais il faut ajouter, pour être juste, que cette circonstance, il ne la créa point à plaisir. Son amour n'eût pas existé que les événements ne lui eussent point dicté d'autre conduite. C'était donc bien sa destinée qui pour la seconde fois le poussait vers Cléopâtre.

Ce qui devait arriver arriva. Ils se revirent; dans cette rencontre, éperdue, Cléopâtre oublia tout, et son amant ne se souvint que de ce qu'il avait à réparer. Antoine avait cette sensibilité d'âme particulière aux grands libertins. Il était bon, humain, magnifique; les soldats l'adoraient, et si jamais mœurs plus scandaleuses que les siennes ne furent données en spectacle, encore doit-on lui tenir compte d'une qualité fort rare chez les anciens : il n'était pas étranger au remords, sa conscience lui reprochait les vices de

son tempérament, ce qui ne le corrigeait point sans doute, mais ce qui montre un naturel exempt de cruauté. Octave, au contraire, sobre, doucereux, réservé près des femmes, *nam pulchritudo intra pudicitiam principis fuit,* Octave avait le goût des proscriptions, aimait le sang, comme plus tard Saint-Just et Robespierre, deux grands modèles aussi de chasteté, de tempérance, et deux grands scélérats pour tout le reste. Antoine était ce que j'appellerais un viveur lucide; il pouvait faire la débauche sans perdre absolument connaissance. Au plus profond de cette âme enténébrée de paganisme, on perçoit je ne sais quel clignotement du sens moral; rien ne dit que cent ans plus tard, la foi chrétienne aidant, ce pourceau d'Épicure n'eût pas fini comme un saint Jérôme dans quelque Thébaïde. Malmené par Fulvie, il pleura sa mort; c'était le tour d'Octavie d'émouvoir maintenant ses scrupules de conscience. La noble dame, après avoir accompagné son mari jusqu'à Corcyre, était rentrée à Rome dans la maison du grand Pompée, devenue, depuis Pharsale, propriété d'Antoine, et ne s'occupait plus que du soin de ses enfants, qu'elle élevait avec ceux de Fulvie. Toutes les vertus, tous les agréments faits pour rendre un homme heureux, elle les possédait; seulement il

eût fallu que cet homme ne fût pas l'excentrique descendant de Jupiter et de Sémélé. A cette nature surabondante, géniale, accoutumée au bel esprit, au sans-façon des mœurs athéniennes, tant de pudeur, de rigorisme, ne pouvait longtemps convenir. Cette atmosphère de préjugés l'opprimait, l'étouffait, lui qui partageait toutes les idées d'indépendance du grand Jules.

Combien ne se sentait-il pas plus à l'aise près de l'*autre!* Là du moins il échappait aux obséquieuses protestations d'un entourage hostile, là son imagination trouvait à qui parler. Puis cette reine d'Égypte, que Rome appelait sa concubine et qui lui avait donné deux enfants, était-elle en somme moins sa femme que la veuve de Marcellus, qu'il avait épousée étant grosse et par dispenses du Sénat? Cléopâtre était pour lui plus qu'une amante, qu'une épouse, elle était son œuvre, sa création; s'il relevait de son amour, elle relevait, elle, de sa puissance. Il l'avait assise sur le trône, grandie à la hauteur où le monde la voyait, et de la même main qu'il l'avait faite, il pouvait la défaire. D'ailleurs, entre tant d'avantages, elle avait surtout celui de n'être pas la sœur d'Octave, car ses nouveaux rapports de famille, loin d'atténuer l'antipathie d'Antoine, n'avaient servi qu'à l'accroître; c'était la secrète

animosité du pressentiment qui désormais l'échauffait contre ce pâle et imberbe jeune homme de vingt-quatre ans auquel tout réussissait, et qui, sans aucun mérite civil, sans ombre de valeur militaire, marchait déjà son égal, pour ne pas dire plus, et le battait en politique comme au jeu.

VIII

L'enchanteuse ressaisissait à pleine main les rênes d'or de son char de victoire. Antoine, à son côté, plus affolé que jamais, s'intitulait le premier de ses esclaves, et, costumé à l'orientale, le sabre recourbé des Mèdes à la ceinture, trônait au prétoire et dans les cérémonies en satrape asiatique. Sa gloire était d'abdiquer la toute-puissance aux pieds de cette femme et de n'être que le mari de la reine, le *roi consort*, lui triumvir, lui que Rome et les dieux du Capitole avaient investi de leur majesté souveraine! César, insultant au sentiment public, avait jadis poussé l'audace jusqu'à installer en plein temple de Vénus l'image de cette étrangère maudite, de ce monstre, *monstrum illud*, comme l'appelle Horace. Le scandale était dépassé. Les soldats romains, confondus avec des

Nubiens, des eunuques, portant sur leurs boucliers le chiffre de l'Égyptienne, lui servaient de gardes d'honneur dans les revues qu'elle passait à cheval en compagnie de Marc-Antoine. Ici l'extravagance prend les proportions du mythe. Évidemment, cette fameuse perle dévorée en un festin n'est qu'un symbole. Ils eussent à ce train absorbé le monde. Et quelle chose merveilleuse il faut cependant que soit l'amour pour faire que deux êtres si coupables, si chargés de responsabilités terribles, trouvent la postérité moins sévère que miséricordieuse, et vivent à travers les âges, amnistiés, plaints et célébrés dans la cause même de leurs fautes. « Nul tombeau sur la terre n'enfermera un couple aussi fameux, et la pitié qu'inspire leur histoire égale la gloire de celui qui les a réduits à être plaints ! » Quand César-Octave s'exprime ainsi au dénoûment, c'est Shakespeare qui parle par sa bouche au nom de la conscience humaine.

A la distance où, grâce à Dieu, nous sommes d'une société qui pouvait supporter de telles aberrations, le spectacle a bien sa grandeur. Jamais, depuis que le monde existe, cet éternel drame de l'amour ne fut représenté d'une façon plus héroïque : ces acteurs, qui dépassent la Fable de cent coudées, ont une authenticité chronologique;

aussi belle qu'Hélène, Cléopâtre a toute la mobilité d'esprit, toute l'éducation de la femme moderne, et la puissance de l'homme qui l'adore est, comme son amour, sans mesure. Pour satisfaire les infinis caprices de sa déesse, Antoine n'a pas besoin d'être un demi-dieu; tel que Pharsale et Philippes l'ont fait, les Olympiens sont ses vassaux. Il peut tout ce qu'il veut, tout ce que veut Cléopâtre, et tailler en Asie autant de royaumes nouveaux qu'en demande sa reine est aussi facile à sa munificence que d'étoiler cette tête vipérine d'une escarboucle de cent millions.

Ce fut ainsi qu'il lui donna la Phénicie, Cypre, une partie de la Cilicie et toute une province de Judée renommée pour la culture des essences, rendant la terre des parfums tributaire de sa dame de beauté, et répondant à qui osait se plaindre que savoir conférer était plus encore que savoir prendre l'attribut de Rome et de sa grandeur universelle; — politique du reste assez habile, puisqu'en même temps qu'il enrichissait sa maîtresse, il fortifiait la puissance d'une alliée. Rien n'est plus erroné que de se représenter Cléopâtre sous les traits d'une bayadère adonnée aux seules jouissances du moment et ne connaissant d'autres occupations que la galanterie et le plaisir. Cette voluptueuse avait son ambition, et, pour

remplir ses vues, sa *faiblesse* s'appuyait sur la force d'Antoine, comme elle se serait appuyée sur le bras de César, qui, n'en doutons pas, s'il eût vécu, eût épousé non seulement la cause, mais la femme.

Étendre jusqu'aux anciennes limites l'empire de ses aïeux, rétablir à tout jamais son indépendance, était la pensée avouée; mais combien d'autres desseins plus vastes, plus hardis ne caressait-elle pas! Quels rêves de domination ne s'agitaient dans cette jolie tête nonchalamment inclinée sous le peigne d'or de la coiffeuse Iras? « Aussi vrai qu'il m'arrivera un jour de régner au Capitole! » on ne parlait à Rome que de cette nouvelle forme de serment usitée par l'insolente courtisane du Nil.

Tout n'était peut-être pas calomnie dans ces bruits qui, fomentés, propagés par les soins d'Octave, soulevaient d'indignation la grande ville. En effet, depuis les jours heureux de jeunesse et de fortune où, maîtresse déclarée du dictateur, elle s'était vue adulée par la noblesse et le Sénat, Cléopâtre n'avait jamais oublié Rome.

César, un an après avoir quitté Alexandrie, l'aimait toujours. Il veut qu'elle assiste à ses quatre triomphes, la fait venir à Rome, et il est entendu que ce voyage aura pour motif avoué

une alliance à conclure avec le Sénat et le peuple romain. Elle y apparut donc en souveraine d'un pays indépendant, environnée d'une Cour nombreuse et magnifique, et le jeune roi d'Égypte, son époux, l'accompagnait. C'était le bruit public que César, à défaut d'héritier légitime, adopterait Césarion auquel il avait d'ailleurs déjà permis de porter son nom. Rome, à la vérité, s'indignait à la seule idée de certains projets de mariage avec l'Égyptienne, avec cette fille d'un pays et d'un peuple abhorrés, méprisés entre tous pour leur religion bestiale, leurs mystères orgiaques, leurs eunuques. Mais César se mettait au-dessus de l'opinion. Cependant Cléopâtre se voyait sur un terrain hostile; tant d'honneurs et de marques de déférence dont l'entourait César, tant d'hommages que la société romaine affectait de lui prodiguer ne l'aveuglaient pas; elle se sentait haïe et méprisée par le peuple, qui sourdement grondait, par cette aristocratie qui ne la caressait que pour la mieux trahir et ne lui pardonnait pas ses plans ambitieux. Il résultait donc des circonstances que la politique de Cléopâtre devait être de pousser le génie de César du côté de l'Orient. Elle y travaillait de tout l'effort de son influence, estimant qu'à moins de le tenir là, elle ne serait jamais sûre de rien. Et tous les

rivaux de César, tous ceux qui pour un motif ou pour un autre avaient intérêt à l'éloigner de Rome et d'Italie, sans être de connivence avec la reine, poussaient, comme on dit, à la roue. La guerre contre les Parthes était résolue. On avait fixé pour l'embarquement le quatrième jour après les ides de mars; Cléopâtre triomphait et déjà se voyait, dans ses rêves, associée à la destinée, au pouvoir du maître de la terre, lorsque, quelques jours avant le départ projeté, le 15 mars de l'année 44 av. J.-C., vœux, calculs, espérances, un orage dispersa tout. Sur la villa royale des bords du Tibre, la nouvelle du meurtre de César vint tomber comme un coup de tonnerre.

Cléopâtre fit tête à l'événement; le courage ni le sang-froid ne l'abandonnèrent. Son premier soin devait être de quitter Rome, où sa personne ne se trouvait plus en sûreté. Elle le fit, mais sans trop de hâte. Dépossédée du côté de son ambition, elle voulait au moins assurer sa part d'héritage au fils qu'elle avait donné à César.

Un mois seulement après la catastrophe, Cicéron, alors dans sa terre de Sinuessa, sur la voie Appienne, apprend, par une lettre d'Atticus, que Cléopâtre a quitté Rome, et il répond à son ami par un : « Cela m'est bien égal » tout ironique. *Reginæ fuga mihi non molesta est.* Ce qui semble

l'intéresser davantage, c'est un bruit d'après lequel la reine aurait essayé de faire déclarer son fils co-héritier de César. Cicéron n'a point l'air d'y croire beaucoup, à ce bruit, et cependant il aimerait le savoir vrai, espérant sans doute que le désaccord n'en serait que plus grand entre Octave et Antoine. Le fait est que Marc-Antoine, pour évincer Octave, avait déclaré au Sénat, comme une chose certifiée par tous les amis du dictateur, que César avait reconnu Césarion comme son fils, s'appuyant, lui Antoine, dans cette déclaration, du témoignage de Caïus-Oppius, confident intime de César et son homme d'affaires. Il est vrai que, plus tard, ce même Caïus-Oppius, devenu le partisan d'Octave, trouva juste et salutaire de se dédire et d'énoncer une assertion tout opposée, dans un écrit contre lequel protestait d'ailleurs la ressemblance de l'enfant. Elle habitait alors, de l'autre côté du Tibre, dans ces jardins de César qui s'étendaient au pied de la colline, à la place même que ceux de la villa Pamphili occupent à présent, et tenait une Cour des plus brillantes. Encombrer les antichambres de la reine d'Égypte était un honneur fort à la mode et fort goûté de ces fiers consulaires, qui savaient par là se concilier les bonnes grâces du nouveau maître. Cicéron se faisait présenter, et, quitte à

l'accabler plus tard d'allusions acerbes, commençait par dépenser en menue monnaie de flatteries son éloquence et sa littérature [1].

IX

Tous ces souvenirs ramenaient Cléopâtre vers un passé qui d'un jour à l'autre pouvait cesser d'être un mirage. Rien ne l'empêchait de revenir sur ses pas au bras d'Antoine, et de compléter avec lui l'œuvre de domination souveraine ébauchée avec Jules César. Elle voulait y rentrer, dans cette

1. « Je déteste la reine, elle le sait et sait pourquoi, » écrit-il plus tard à Atticus. Quelles étaient ses raisons ? Un manque de mémoire, une distraction de Cléopâtre, hélas ! peut-être un simple bâillement saisi pendant qu'il discourait. Il en faut si peu pour blesser certaines vanités toujours sur le qui-vive. Ce qu'il raconte, c'est que la reine lui avait promis divers manuscrits pour sa bibliothèque, et que jamais ces manuscrits ne lui furent envoyés. D'autre chef, la *maison* de la reine s'était, sans le vouloir, rendue coupable de *lèse-famosité*. Un chambellan ayant fait mine de l'aborder, Cicéron lui demanda ce qu'il voulait, et ce personnage commit l'impertinence de passer en répondant « rien, j'avais à parler à Atticus. » N'y avait-il point là de quoi justifier d'implacables rancunes ? Tant que César vécut, Cicéron, le plus prudent des hommes, tint sous clé le trésor de ses animosités; mais sitôt après les ides il y fouilla, et alors à pleines mains.

Rome, mais pour abattre sa puissance, pour y promener son char de triomphe sur les ruines de cette aristocratie vénale dont son père avait subi les extorsions, et pour transporter ensuite dans sa chère Alexandrie le siége du gouvernement du monde. A défaut de César, elle avait l'épée d'Antoine et son génie; à elle seule, à Cléopâtre, appartenait désormais le triumvir. Ses conquêtes, sa gloire, ne le regardaient plus; il ne devait agir et vaincre qu'au profit exclusif de l'idole, et c'était en s'aidant de ces avantages qu'elle comptait, à côté du héros, et forte de tous les droits d'une épouse légitime, gravir chaque degré du trône entrevu sur les hauteurs du Capitole.

Projets superbes, auxquels manqua l'esprit de conséquence et de ferme propos! Cléopâtre eut bientôt fait de subjuguer Antoine, mais là s'arrêta son action; elle ne réalisa donc que la moitié de son programme, qui était de régner sans partage sur le triumvir. Une fois en possession du moyen, elle oublia le but. On perdit terre dans les ivresses du moment, et les grandes perspectives disparurent, effacées par les vapeurs de l'éternelle fête. Plus égoïste qu'Antoine et sachant mieux calculer ses intérêts, elle se montra également sans volonté contre le plaisir. Le même démon les possédait l'un et l'autre, ils se ressemblaient

trop. « L'homme que la servitude entreprend, dit Homère, perd la moitié de sa virilité. » Antoine lui appartenait corps et âme, en esclave, et Cléopâtre, débordée elle-même par cette folie des sens, paraissait n'avoir plus qu'une ambition : être la maîtresse de son esclave !

Jamais amant ne fut plus magnifique. La reine avait le goût des belles-lettres, il enrichissait le musée d'Alexandrie de 200,000 papyrus enlevés à la bibliothèque des rois de Pergame; elle aimait les arts, et il dépossédait le sanctuaire de Samos pour lui donner un groupe de Miron. Rome criait au sacrilége ; il laissait dire, et, sentant de loin gronder ses colères, leur préparait de bien autres motifs d'explosion. Au retour d'une campagne victorieuse en Arménie, n'eut-il pas l'incroyable idée d'offrir à cette magicienne le spectacle d'un triomphe? Un général romain triompher hors de Rome, cela ne s'était jamais vu. Pour Rome seule on devait vaincre ; elle seule avait le privilége de conférer au vainqueur la suprême récompense. Aller à l'encontre de ce principe, autant valait proclamer l'indépendance des provinces et ne plus voir de différence entre le peuple romain et les barbares! Antoine, qui sait? ne voulait peut-être pas autre chose. Depuis longtemps, il méditait de rompre avec le Capitole, de

forger un rival au vieux Jupiter, et, pour atteindre son but, il lui fallait grandir le prestige d'Alexandrie aux yeux des populations orientales et les convaincre que le Nil et l'Oronte ne méritaient pas moins que le Tibre, placé à l'extrémité de l'empire. Déjà redoutable sous les derniers Lagides, l'Égypte était devenue une menace, un danger pour Rome et l'Occident. Par des sorties militaires presque toujours brillantes et que suivaient des traités avantageux, Antoine avait mis sa reine à la tête d'une confédération de rois; leur marine était sans égale, et c'étaient des légions romaines qu'il commandait, lui soldat romain, *imperator*, le premier homme de guerre de son temps! Cléopâtre voyait chaque jour s'accroître ses États : des îles, des provinces, cadeau sur cadeau! Antoine semblait ne prendre que pour lui donner, et certes la spéculation avait son bon côté, car il se disait que ce qui appartenait à la reine appartenait à Marc-Antoine, et qu'il se retrouverait encore fort à son aise dans le cas où rien ne lui resterait que ce qu'il aurait donné, — ce qui prouve que c'est une assez vieille histoire que de rentrer dans son bien en épousant la femme avec laquelle on s'est ruiné.

A ce triomphe dans Alexandrie, rien ne manque; on y trouve la solennité romaine, la pompe orien-

tale, le goût des Grecs. Artavas, le roi d'Arménie, y paraît enchaîné, mais avec des chaînes d'or : *catenis, sed ne quid honori deesset, aureis vinxit.* Et c'est aux pieds de la reine d'Orient que toute cette gloire est déposée par son chevalier, par le Renaud de cette Armide. Il reconnaît solennellement devant tous, à cette occasion, Cléopâtre reine des reines, et pour son successeur légitime, Césarion-Ptolémée (il avait alors quatorze ans), issu d'un mariage avec le dictateur, ce qui, dans l'avenir, détruisait les droits d'Octave.

X

Octave, pendant ce temps, créait à Rome ce qu'on appelle un mouvement d'opinion. Ses écrivains, ses poëtes, recevaient le mot d'ordre : il s'agissait d'exploiter les faits au point de vue des préjugés romains, et, la matière étant déjà si belle, il est vraiment curieux que tant d'imaginations aient pris à tâche de l'illustrer ; mais pour se rendre agréable à César, rien ne coûte ; Au fond, ce qu'on voulait des deux côtés, c'était la succession du grand Jules, la souveraineté universelle sans partage. Au Capitole, comme sur les bords du Nil,

on comprenait qu'un pareil antagonisme ne pouvait désormais se prolonger ; la question de vie ou de mort était posée. Il fallait une *journée.* Octave s'y préparait en levant des troupes, Antoine armait à force. Ni l'un ni l'autre n'avait cependant jeté le masque. Le vrai motif restait encore sous-entendu ; mais les griefs personnels, les prétextes activement disséminés, commençaient à charger l'atmosphère d'une électricité *louable.* Quelle chance, en effet, pour ce roué tacticien d'Octave d'avoir à jouer la partie qui s'engageait là ! Cette lutte toute d'égoïsme et d'ambition, les circonstances lui permettaient de la présenter à l'opinion comme une simple affaire de patriotisme ; s'il entreprenait de combattre Antoine, cette guerre n'avait qu'un seul objet, l'existence même de l'empire. Indifférent aux querelles d'intérêt, peu soucieux de sa propre fortune, il ne livrait bataille que pour Rome, son honneur et sa suprématie dans le monde. Venger les mœurs et les institutions nationales, défendre la religion des ancêtres contre d'ignobles Égyptiens voués au culte des animaux, humilier leur odieuse reine, implacable ennemie du nom romain, il n'a, quant à lui, jamais connu d'autre programme. L'Italie et Rome doivent se le tenir pour dit, — ce qu'elles firent. C'est bien là le thème qui circule dans la littéra-

ture du temps, littérature qui naturellement donna le ton à la prose comme à la poésie des âges suivants; d'où l'on peut conclure que, sans être de grands modèles d'honnêteté, Antoine et Cléopâtre n'ont peut-être point mérité tout le mal qu'on a répandu sur leur compte, puisque leur histoire n'a été écrite et qu'ils ne furent racontés et chantés que sur la recommandation très-particulière de l'homme qui les a vaincus.

La sorcière d'Égypte, le *monstre,* sert de point de mire à toutes les colères; Antoine est moins vilipendé; sa qualité de Romain, son titre d'ami, de vengeur de César, ses lauriers de Philippes le protégent. Le malheureux n'est plus qu'à plaindre; la conscience de lui-même l'a désormais abandonné, il a bu sa folie dans un philtre. Représentons-nous le sentiment d'horreur qu'à la Cour de Philippe II eût inspiré le mariage d'un grand seigneur espagnol avec une Juive. La conduite d'Antoine soulevait aux yeux des Romains une égale réprobation, et le sournois Octave n'avait garde de négliger un seul des avantages de son jeu. Chaque affront infligé à sa sœur était pour lui un capital qu'il faisait valoir à gros intérêts. Cette grande dame, cette épouse délaissée, formait avec les enfants d'Antoine un groupe à la fois sympathique et pittoresque. Les Romains se

sentaient émus, attendris à la vue de cette auguste femme chargée de toutes les afflictions qui contristaient la République, et dont on ne pouvait prononcer le nom sans éclater aussitôt en récriminations contre son mari coupable et contre l'Égyptienne, sa rivale détestée. Il est certain que tout ce beau puritanisme prête quelque peu à l'étonnement dans une ville qui voyait chaque jour passer les divorces d'un œil assez indifférent, et que ni l'exemple de César, ni celui d'Octave n'avaient scandalisée; mais on peut répondre qu'ici l'aversion excitée par la personne même de Cléopâtre dominait tout : il n'était plus question pour les Romains de divorce, mais de *ce* divorce qui, mettant à l'écart une patricienne de sang illustre et de mœurs irréprochables, allait lui substituer une courtisane dont l'avénement menaçait la liberté de Rome.

Antoine, à qui tous ces bruits revenaient, ne faisait qu'y puiser un aliment de plus à sa flamme, et répondait aux reproches d'Octave avec une certaine affectation de cynisme soldatesque.

« Qu'est-ce donc finalement qui t'indigne contre moi? Tu m'en veux de mes rapports avec la reine; mais elle est ma femme (*uxor*), et ce n'est pas d'hier, puisque voilà neuf ans que cela dure. Et toi-même n'as-tu donc de relations qu'avec

Drusille? Je gage ta vie et ta santé qu'avant de lire cette lettre, tu n'étais pas sans avoir connu Tertulla, ou la Terentilla, ou la Rufilla, ou la Salvia Titissennia, ou toutes les quatre ensemble. »

Cette lettre, empruntée par Suétone aux archives de la maison de Jules, et datée de l'an 39, prouve qu'à cette époque Antoine avait formellement répudié Octavie [1]. La querelle s'accentuait, et chaque jour marquait un pas vers la rupture. Comme jadis, au temps de César et de Pompée, l'esprit de parti remuait la ville. Les signes précurseurs, oracles, prodiges, commençaient à parler. Antoine perdait du terrain. Un seul moyen lui restait de rétablir sa popularité : éloigner Cléopâtre. Ses amis voyaient le tour que prenaient les choses. Les uns l'en informaient par lettres, d'autres arrivaient en per-

1. Les mariages se faisaient et aussi se défaisaient par politique. Ce n'est donc point avec nos idées modernes qu'il convient d'envisager la situation. Julie, fille de César, épouse Pompée; Octavie, sœur d'Octave, épouse Antoine étant grosse et venant de perdre Marcellus, son premier mari, depuis quelques mois seulement. Parler de la sainteté du mariage à propos de telles unions serait donc se méprendre. Qu'on invoque l'idée morale, je le veux bien, et encore ! Quant à l'idée sacramentelle, toute chrétienne, elle y manque absolument.

sonne. Antoine conservait encore assez de bon sens, mais la reine, même de lui, ne voulut rien entendre. Vainement il représenta que cette séparation serait courte, que nulle puissance au monde ne le forcerait jamais à la quitter; que peuvent de telles assurances contre les prières et les larmes d'une femme si éperdûment adorée? Cléopâtre n'avait oublié ni les charmes d'Octavie, ni la fragilité du cœur d'Antoine. Ce qui s'était vu déjà pouvait se reproduire; l'altière Égyptienne était résolue à tout entreprendre plutôt que de servir une seconde fois de gage à la réconciliation des triumvirs et d'être sacrifiée à la paix du monde. Son amour, plus encore que le soin de son ambition et de sa propre sûreté, lui dictait cette conduite. Antoine était un homme qu'il lui fallait en quelque sorte garder à vue, et qu'elle ne tenait que par la continuelle incantation de sa présence. Elle avait résolu de le suivre partout, quoi qu'il advînt, sans vouloir réfléchir à ce que la présence d'une femme comme elle devait nécessairement causer d'embarras dans l'exécution d'un plan stratégique. Elle maintint sa volonté contre tous les avis. A Éphèse, où Marc-Antoine rassemblait la flotte, Domitius Énobarbus, la voyant apparaître, s'emporte comme un lansquenet; mais Antoine, au lieu de la ren-

voyer en Égypte attendre la fin de la guerre, s'élance au-devant d'elle et rabroue son général.

XI

Jamais le monde romain n'avait assisté à de pareils armements. Octave commandait à l'Occident tout entier; derrière lui se levaient l'Italie, la Gaule, l'Espagne, l'Illyrie, la Sicile, la Sardaigne et ses îles; du côté d'Antoine étaient la Thrace, la Grèce, la Macédoine, l'Égypte, toutes les provinces romaines de l'Asie et la plupart des dynastes orientaux restés indépendants. Cent mille hommes de légionnaires aguerris, douze mille cavaliers formaient le noyau de son armée, autour duquel venaient se masser d'innombrables auxiliaires. Cinq cents vaisseaux de guerre, y compris les fameuses galères égyptiennes, composaient sa flotte, bien montée et bien pourvue d'engins de toute sorte.

Les forces d'Octave, beaucoup moindres, — elles ne dépassaient pas 250 voiles, — avaient l'avantage d'être manœuvrées par d'incomparables marins. Parmi ces hommes rompus à la navigation, habitués au succès, se trouvaient presque tous les anciens pirates de Sextus Pompée, et

l'on peut aisément se rendre compte des empêchements et des périls dont ces hardis équipages menaceraient les énormes bâtiments égyptiens, si, par un coup de maître, on les amenait à rompre leur ligne, ce qui fut le trait décisif de la victoire d'Actium. Ajoutez à cela que ces forces, si admirablement appareillées, étaient dans la main d'un amiral de premier mérite, qui s'appelait Agrippa, et commandait *sous les ordres* de César-Octave, lequel, à défaut de talents et de vertus militaires, avait du moins cette qualité de savoir s'effacer, de laisser faire. Comment un général tel que Marc-Antoine, disposant d'une si belle armée, en vint-il à opter pour le combat naval quand tout lui semblait conseiller de livrer bataille sur terre? Cléopâtre ne voulait se séparer de son amant; il lui fallait être là près de lui, sinon à son côté. On se battit sur mer, parce qu'elle y trouvait une occasion d'assurer mieux son poste de combat. Qu'on ose donc parler encore de la destinée d'Antoine, comme s'il y avait une destinée pour l'homme alors qu'une femme est dans son jeu! D'ailleurs, sur mer, la fuite n'était-elle pas plus facile en cas de désastre?

« O mon *imperator*, pourquoi veux-tu confier ta fortune à ces misérables planches? Laisse tes Égyptiens et tes Phéniciens combattre sur la mer,

et donne-nous le champ de bataille en terre ferme, où nous autres nous savons vaincre ou mourir. »

Ainsi parlait à la dernière heure un vieux centurion de Pharsale et de Philippes tout criblé de blessures. Antoine soucieux l'encouragea d'un geste amical, et, sans lui répondre, passa.

Pendant ce temps, Octave accostait un ânier :

« Comment te nommes-tu?

— Je m'appelle Bonaventure, et ma bête s'appelle Victoire! »

LIVRE DEUXIÈME

ACTIUM

I

C'était le 1er septembre de l'an 38 avant Jésus-Christ. Le combat, vigoureusement engagé, faisait rage de part et d'autre, et se prolongeait depuis plusieurs heures, implacable, mais encore indécis. Cléopâtre, avec ses soixante galères, avait pris position à distance, dans l'intérieur du golfe dont la flotte d'Antoine défendait l'entrée. Intrépides à l'attaque, prompts à la retraite, les vaisseaux octaviens multipliaient leurs évolutions, qui ressemblaient à des charges de cavalerie poussées à fond de train contre des masses inexpugnables. Des deux côtés, les forces se balançaient, ou, pour mieux dire, se neutralisaient; car, si les flottantes citadelles d'Antoine avaient

le mérite de ne point se laisser entamer, elles avaient aussi cet inconvénient que leur masse même les condamnait à ne poursuivre aucun avantage sur un ennemi qu'il fallait se contenter de repousser toujours, sans jamais pouvoir l'anéantir.

La Reine courait un danger, celui d'être enveloppée dans la mêlée. Ce danger à chaque instant semblait la menacer de plus près. Le rempart interposé par les vaisseaux antoniens avait peu à peu fléchi : le combat n'en avait pas fait un pas de plus, mais elle se sentait moins protégée, et déjà se voyait tombée aux mains de son redoutable ennemi. Cléopâtre était femme; l'attente, le doute, l'inaction, la peur, tout la troublait, l'effarait. Soudain une brise favorable se lève, sa tête n'y tient plus : elle donne le signal du départ. L'*Antonia*, sa galère amirale, file au travers d'une trouée ouverte entre les combattants, et, ses voiles dehors, sa banderolle de pourpre au vent, suivie de la flotte égyptienne, s'envole « comme un oiseau affolé » dans la direction du Péloponèse. L'ennemi s'étonne, les amis se regardent consternés; est-ce une fuite? Personne n'y veut croire.

Et Antoine?

Ici se dresse une de ces énigmes psychologiques dont la solution défie l'entendement hu-

main. Écoutons les témoins : Plutarque d'abord, ce grand devineur des secrets de la conscience.

« A ce moment, dit-il, Antoine montra qu'il avait absolument perdu possession de lui-même. Le général avait disparu aussi bien que l'homme. On a prétendu que l'âme d'un amoureux habite dans un corps étranger[1] ; Antoine s'élança sur la trace de cette femme, comme s'il n'eût fait qu'un avec elle, et comme si de ses mouvements à elle ses mouvements à lui eussent dépendu. A peine vit-il cingler le navire, il oublia tout ce qui se passait, et, plantant là combattants et blessés, il se jeta dans une trirème rapide, emmenant Alexas et Skellius à la poursuite de celle qui, perdue, allait l'entraîner dans sa perte. »

Velleïus est plus laconique :

« Cléopâtre, la première, prit la fuite ; Antoine, plutôt que de continuer à se battre au milieu de ses soldats, préféra accompagner la reine. L'*imperator*, dont c'eût été le devoir de châtier les déserteurs, déserta lui-même sa propre armée. »

Et la bataille n'était pas perdue ! Dion Cassius donne une autre version qui pourrait bien être la vraie :

1. « Reine d'Égypte, tu savais trop bien que mon cœur était lié par ses fibres à ton gouvernail. »

« Lorsque la flotte égyptienne s'éloigna, l'idée ne lui vint pas que ce fût sur un ordre de la reine; il crut à une panique générale, et s'élança pour rallier l'escadre et la ramener au combat. »

Peut-être espérait-il, avec cet appoint, décider la victoire. C'était trop tard. Cléopâtre refusa de rentrer dans l'action, ses officiers déclarèrent qu'ils n'obéiraient à d'autre volonté que la sienne, et le malheureux Antoine n'eut qu'à se laisser emporter à la dérive. On a parlé de trahison. Quel intérêt Cléopâtre avait-elle à trahir Antoine à ce moment ? Antoine qu'elle aimait, son époux, le père de ses enfants, l'homme à qui elle devait tout, et sur le génie et la puissance duquel reposait encore son avenir? Et cette ignoble trahison, que pouvait-elle en somme lui valoir? Quoi ? Le pardon, les bonnes grâces d'Octave, dont elle avait offensé la sœur, traversé les plans, et qui, dépositaire de tous les préjugés, de toutes les rancunes du peuple romain et de l'armée, la haïssait encore plus peut-être qu'il ne haïssait Marc-Antoine. Non, dans ce désastre d'Actium, le crime ne fut pour rien; de trahison, il n'y en eut pas, il n'y eut que la faute d'une femme, et cette faute datait du jour où Cléopâtre, s'obstinant à ne pas vouloir laisser Antoine agir seul, entrava, compromit et perdit tout par sa présence.

Le mouvement d'opinion qui souleva Rome et l'Italie, la défection de tant de partisans, le sourd mécontentement de l'armée, la lenteur des opérations, les défaillances d'Antoine, combien de funestes conséquences l'éloignement de la reine n'eût-il pas évitées ! Ce n'était point assez d'avoir exigé qu'on se battît sur mer, elle voulut être à la fête, à la peine, et sa présence, disons le mot, ensorcela la bataille ; mais de trahison, il n'y en eut point cette fois. Est-ce à prétendre qu'il n'y en ait jamais eu ?

« Les femmes ne sont pas fortes dans la meilleure fortune ; mais la nécessité déciderait au parjure la vertu même d'une vestale. » C'est l'idée de César-Octave, virtuose passé maître dans l'art de spéculer sur les faiblesses et les vices de ses adversaires. Attendre et voir venir, à ce métier-là on gagne peu de gloire ; mais en revanche comme le temps travaille pour vous ! Ainsi lui sont tombés entre les mains Sextus Pompée, Lépide. Le visage humain ne ment pas : j'examine, j'étudie les bustes du Vatican, de la villa Borghèse, les statues du cabinet des bronzes à Naples, de la galerie des Offices à Florence. J'observe cette figure dans les trois périodes de la vie : l'adolescent du musée Chiaramonte répond à l'homme mûr de la villa de Borghèse, au vieux potentat de la ga-

lerie des Offices. Les traits, ordinaires au début, prennent avec l'âge l'expression bourgeoise et madrée d'un vilain compère : nulle trace d'héroïsme, de dignité vraie, pas l'ombre d'idéal; égoïsme, finasserie, *acquisivité*, mauvaise foi, histrionisme, un Médicis avant la lettre! Si la noblesse de l'âme entre pour quelque chose dans la beauté de l'homme, Auguste est laid. Ce visage embarrassé, sans cesse à l'affût, écœure les honnêtes gens, et c'est pour le coup que Marie Stuart s'écrierait : « O Dieu! quel méchant renard me promet ce museau! » Le voilà toujours avec sa feinte bonhomie, qui s'approche maintenant pour saisir sa double proie. Il compte que la frayeur, la vanité, une insatiable ambition, lui livreront la femme, et commence par disjoindre à l'instant les deux causes. Suivez à travers leur obscurité les négociations entamées après la catastrophe, et qui se prolongent aussi longtemps que l'agonie des deux victimes. Octave met sa diplomatie à ne traiter qu'avec la reine; vainement le héros vaincu envoie des propositions d'arrangement, vainement il charge son fils Antyllas et d'une mission et d'une énorme somme : on prend l'argent, et le jeune homme est congédié sans réponse.

Que faire en pareille impuissance? Provoquer son ennemi en combat singulier, le défier en

champ-clos? Suprême incartade des paladins désarçonnés, que César-Octave repoussera avec le même sourire dont, environ quinze cents ans plus tard, les tenans d'armes de l'empereur Charles-Quint retrouveront l'expression narquoise sur les lèvres du roi François Ier. « Ah! que ne peuvent-ils, lui et César décider cette grande guerre en combat singulier! Alors, Antoine; mais... maintenant! Venez, sortons! » Je confonds à plaisir dans mes citations Shakespeare et Plutarque, parce que rien n'est dans Plutarque qui ne soit dans Shakespeare. Je dirai plus, ce grand souffle de chevalerie qui parcourt l'épopée dramatique du poëte anglais lui vient de Plutarque. Ce romantisme n'est pas de Shakespeare, il ne l'a point inventé; ce romantisme est l'histoire elle-même, qui, cette fois, au lieu de se copier, anticipe. Ce Marc-Antoine, hier maître de la moitié du monde, roi de tous les rois de l'Asie, ne comptant ni ses flottes, ni ses armées, et maintenant vaincu, proscrit, ne possédant plus rien que ce qu'il a donné, *hoc habeo quodcunque dedi;* cet Antoine du soir d'Actium, assis, courbé la tête dans ses mains au coucher du soleil, ressemble au roi don Rodrigue après sa défaite.

Et ce duel, en diverses circonstances deux fois proposé par l'un et par l'autre des deux antago-

nistes, et deux fois également repoussé tour à tour, parce qu'on ne peut se donner « l'assurance du champ, » comme disait au vainqueur de Pavie le vainqueur de Marignan ! On sourit en lisant dans Corneille : « Curiace, gentilhomme d'Albe. » Antoine n'est pas un chevalier de la Croisade, mais c'est un romain chevaleresque : tête noble et cœur chaud, tout amour, flamme et dévouement pour sa dame ; Renaud triomphant et mourant pour Armide et par Armide : « O toi, lumière du monde, enlace de tes bras mon cou recouvert de l'armure, saute jusqu'à mon cœur en traversant cuirasse et tout, et là triomphe en t'asseyant sur ce cœur palpitant de joie. » Armide, Mélusine ! Cléopâtre est tout cela et quelque chose de plus encore dont l'antiquité ne s'était point doutée, et que, seule entre les nations modernes, la France, par un mot plein de charme, d'élégance et de mysticité, a su définir en s'écriant : « C'est une dame ! »

II

Là-bas est la mer Rouge, plus loin Gidda, quelle distance faudrait-il parcourir avant de trouver le Gange ? Cette fuite romanesque un moment séduisit Cléopâtre. Elle voulait faire passer sa flotte

par delà l'isthme de Suez, s'embarquer avec tous ses trésors, elle et son amant, sur la mer Rouge, et chercher aux Indes un refuge contre la guerre et la servitude. Bravant les trois cents stades qui séparent la Méditerranée du golfe Arabique, elle se jette à corps perdu dans l'entreprise. Les choses semblaient réussir, le transport des vaisseaux s'opérait avec succès, quand le traître Didius, à la tête de hordes arabes, vint mettre partout le pillage et le feu. Vainement on eut recours aux princes confédérés. C'était parmi ces Mages et Satrapes du Sud à qui tournerait à l'ennemi. Hérode l'Iduméen, roi de Juda, pouvait encore tenir la campagne, et cet homme gorgé de biens et de faveurs par Antoine, sa créature, lorsque celui-ci fait un appel suprême à son dévouement, refuse de marcher, comptant sur cette défection pour rentrer en grâce près d'Octave. Il y eut mieux, Alexas, le propre confident, l'envoyé d'Antoine, au lieu de ramener ce traître, l'imita, mais de cette lâcheté du moins il ne tarda guère à porter la peine; ayant cru sur la foi des promesses d'Hérode et de sa perfidie envers Antoine et Cléopâtre, pouvoir reparaître devant le neveu de César, Octave, dont il avait offensé la sœur et qui savait se souvenir des injures, lui fit trancher la tête.

La fuite aux Indes mise de côté, on imagina de

nouveaux plans. Se diriger vers l'occident, gagner l'Espagne, la Gaule, où Marc-Antoine comptait de nombreux partisans, et là recommencer la guerre en prenant l'ennemi à revers. L'idée était cette fois moins aventureuse, Octave la jugea même assez sérieuse pour s'en préoccuper. Mais il s'agissait surtout pour les deux vaincus d'Actium de traîner les choses en longueur, d'égarer, de tromper l'adversaire sur leurs véritables projets. Or, quel meilleur expédient dans la situation que d'ouvrir des négociations en vue de la paix.

Antoine et Cléopâtre étaient prêts aux plus grands sacrifices. Octave écarte de la discussion l'ancien triumvir, son beau-frère, et ne consent à parlementer qu'avec la reine. Qu'elle dépose les armes, qu'elle abdique, et, dans sa justice, il avisera. A la vérité, ce langage impitoyable était pour le public; en secret, on insinuait certains moyens de conciliation : « défaites-vous, délivrez-moi d'Antoine, et vous aurez la vie sauve, et vous serez maintenue sur le trône. » César avait toute raison d'agir ainsi. Antoine vivant lui était une gêne, un danger : *Sollicitudo martis actiaci* (Pline). Ce grand vaincu l'importunait; il ne savait qu'en faire ; on n'enchaîne pas un général romain à son char de triomphe. D'ailleurs, le général humilié conservait un reste d'armée: il pouvait sou-

tenir des siéges, disputer le sol pied à pied, et s'en aller ensuite porter la guerre en Espagne ou dans les Gaules. Quant à la reine, il fallait sur toute chose éviter de la pousser aux extrémités. Ses immenses trésors, si convoités, elle les avait enfouis dans les cryptes funèbres du palais, et menaçait, à la première alerte, de les anéantir avec elle-même par le feu.

Cléopâtre ouvrit-elle l'oreille aux insinuations de César! Tant de maux soufferts, de lassitude, l'épouvante de ce qui l'attendait à Rome, lui conseillaient une perfidie; *regina ad pedes Cæsaris provoluta tentavit oculos ducis frustrà.* Qu'elle y ait songé, je ne dis pas : il y eut certainement là ce qu'on appelle un moment psychologique ; mais l'idée du crime fut surmontée, point assez tôt pourtant pour qu'Antoine n'en ait rien su. Elle et lui ne se voyaient plus. Abandonné, trahi de partout, le malheureux s'était choisi près du temple de Neptune, sur le môle, une demeure écartée, et vivait là sombre, farouche, amer. Méditations tardives de l'accablement, vains retours vers l'irréparable! Il s'accusait, déplorait les fautes commises, se reprochait d'avoir eu trop de confiance dans sa propre fortune et trop déprécié la force de son adversaire; et ce combat follement livré sur mer, cette fuite honteuse, restée inexplicable même

pour lui ! A ces remords, à ces déchirements, se mêlait la pensée de Cléopâtre, qu'il envisageait désormais comme la cause de tous ses malheurs, sans pouvoir la haïr; de cette femme qu'il maudissait en lui pardonnant et qu'il aimait toujours.

Actium lui a coûté l'honneur et la puissance; à peine a-t-il remis le pied en Égypte, sa résignation l'abandonne. Il sent que c'en est fait pour lui de Cléopâtre; l'ombre même de ce bonheur va disparaître. Inquiétude au sein de la félicité, en plein amour, défiance et soupçon; en plein calme, effort et labeur : éternel dommage des affections où la dignité manque!

J'ai dit qu'il la connaissait; elle aussi le connaissait bien. L'un et l'autre, ils savaient à quel point était fragile leur nature. C'est dans les jours heureux que Cléopâtre se défie; Antoine, au contraire, ne commence à douter qu'avec l'adversité. Il se croit trahi, vendu par Cléopâtre à son atroce ennemi, songe à se venger d'elle ; s'il la tuait? la jalousie le mine, le dévore, comme Hercule, le grand ancêtre, il porte la chemise de Nessus. Elle aussi, perd la tête, oublie toute prudence, tout calcul en faisant répandre la nouvelle de sa mort! et lorsqu'elle prévoit ce qui va résulter de ce bruit, il est trop tard pour en conjurer les consé-

quences, car, à l'idée d'être séparé d'elle, l'infortuné ne saurait survivre.

Il souffrait de la voir si calme, si parfaitement libre d'esprit, tandis qu'un pareil désespoir le consumait. Cette froideur, cette souplesse de complexion l'irritaient. Ne pouvait-elle donc, elle aussi, regarder en arrière, se reprendre au passé, le regretter? Non, ses yeux semblaient n'en vouloir encore qu'à l'avenir; loin de se retourner, elle allait de l'avant, et négociait pour son salut, pour sa couronne, avec le mortel ennemi d'Antoine. De là ces colères sourdes et ces féroces jalousies qui grondaient au cœur du vaincu d'Actium. Vivre ainsi plus longtemps dans le voisinage de l'infidèle eût dépassé le courage d'Antoine. Il rompit le jeûne, reparut au palais, tendit la main et fut le bienvenu. A dater de ce moment, les nuages cessèrent, et la salle de festin s'anima de nouveau. L'un et l'autre s'étaient compris et savaient à quelle divinité leurs libations allaient être désormais consacrées. Leurs amis le savaient aussi, et ces banquets suprêmes, auxquels l'idée d'une commune mort présidait, égalèrent en raffinements les plus splendides fêtes d'autrefois. La reine avait vu clair dans le jeu de César-Octave. Ces différentes missions d'agents publics ou secrets, parmi lesquels ils s'en trouvait qui devaient.

comme Thyréus, transmettre les déclarations d'amour du vainqueur, toutes ces allées et venues n'étaient point de nature à tromper longtemps une grecque aussi intelligente, aussi avisée que Cléopâtre. Elle se connaissait trop bien aux choses de galanterie pour croire à la passion de cet homme aux yeux ternes, à la face de marbre, qui adorait sa femme et qui était le frère d'Octavie. Que le neveu de Jules César cherchât une maîtresse dans Cléopâtre, on ne peut qu'en douter; ce qu'il y a de certain, c'est que dans cette égyptienne il trouva son maître, et que ce fut la comédie du trompeur trompé.

De cette femme, de cette reine, dont il se disait amoureux, ce qu'il voulait, c'était non pas en triompher, mais la faire servir à son triomphe. Il comptait que de cette présence un impérissable éclat rejaillirait sur son char de victoire. Promener dans Rome cette égyptienne chargée de chaînes d'or, *ne quid deesset honori*, cette altière et fameuse ennemie des dieux du Capitole, c'était évidemment le comble de l'habileté politique, puisqu'on écartait par là tout mécontentement rétroactif, toute rumeur défavorable, et que, la haine et la vindicte se concentrant sur une seule tête, la multitude oublierait que la guerre qu'on venait de faire était une

guerre civile, et que le véritable vaincu de la journée était le plus illustre et le plus populaire des généraux romains et l'ancien collègue de César-Octave au triumvirat. « Il ne m'aura pas pour son triomphe[1]! » pensait-elle en voyant à l'œuvre l'enjôleur. Ses trésors, autre objet d'empressements hypocrites; elle voulait aussi les lui dérober.

Dans le temple d'Isis, attenant à la citadelle royale, était un vaste mausolée fortifié; là s'entassèrent jour et nuit des richesses fabuleuses : lingots et monnaies d'or et d'argent, monceaux de perles et de pierreries, vases murrhins, parfums et tissus précieux; tous les sanctuaires, tous les palais, toutes les banques, tous les magasins d'Alexandrie avaient accru de leurs envois particuliers ce colossal dépôt de merveilles. Cet imprenable monument, où l'on n'entrait que par le haut, et dont les portes de fer une fois barrées ne s'ouvraient plus, devait servir de suprême refuge à la reine au cas où des conditions humiliantes lui seraient définitivement imposées. Du

1. C'est le mot qu'elle se plaisait à murmurer au moment où César redoublait d'industrie autour d'elle, affectant de ne lui témoigner que douceur et petits soins ; *Nam et T. Livius refert illam, cum de industria ab Augusto indulgentius tractaretur, identidem dicere solitam :* Οὐ θριαμβεύσομαι. (Porphyre.)

fond de ces catacombes, qu'emplissaient des montagnes de souches résineuses, de bûchers arrosés d'asphalte et de poix, la volonté d'une femme défiait le maître du monde et pouvait lui ravir son butin. Également résolus tous les deux à sortir de la vie, Cléopâtre seule hésitait sur le genre de mort. Antoine avait le recours du soldat, et, s'il tardait à trouver sur le champ de bataille ce qu'il y cherchait, son propre glaive ne lui faillirait pas; mais Cléopâtre, l'athénienne Cléopâtre, quelle mort inventera-t-elle qui réponde à ses goûts de volupté, d'esthétique? La souffrance lui fait horreur, elle ne veut rien qui la défigure. Éteindre l'âme sans que la divine harmonie de ce corps charmant en soit troublée, à quel souffle mystérieux demander ce prodige? Elle y rêva longtemps, en artiste, en reine qui, jusque dans la mort, se souvient qu'elle est femme et prétend ne perdre devant l'Histoire aucun avantage de sa beauté. Sur la question des poisons, c'était une savante, et là je ressaisis encore l'affinité avec nos princesses du temps des Valois, — race élégante, fine, dangereuse, adonnée aux curiosités malsaines, volatilisant la mort pour la répandre autour de soi.

III

Un peu avant la bataille d'Actium, il y eut de la part d'Antoine un certain refroidissement. Déjà l'heure des défections commençait à sonner; Énobarbus passait à l'ennemi. Antoine, inquiet, ombrageux, se défiait de la reine, craignait qu'elle ne l'empoisonnât, et à table ne touchait à rien qu'après elle. Un soir qu'elle avait docilement satisfait aux exigences de ce nouvel ordinaire, et goûté d'abord à chaque mets, à chaque vin, Cléopâtre détacha de sa couronne une rose qu'elle effeuilla dans sa coupe, et, tendant ensuite la coupe à Marc-Antoine, l'invite à boire avec elle. Antoine accepte et va porter le breuvage à ses lèvres, mais elle, soudain, l'en arrachant :

« Arrête! Marc-Antoine, et vois quelle femme tu soupçonnes; vois que ni les moyens, ni les occasions ne me manqueraient pour te tuer, si je pouvais vivre sans toi! »

La fleur était empoisonnée; un esclave qui vida la coupe mourut à l'instant foudroyé. Ce trait, raconté par Pline, prouve au moins que la reine d'Égypte avait toujours vécu en assez bons rap-

ports avec les forces léthifères de la nature, et se connaissait en toxiques, comme nous dirions aujourd'hui. Elle eut recours à de nouveaux essais; elle instrumenta sur des criminels voués au dernier supplice, qu'on enlevait à leur geôle pour les soumettre à ses observations. Voilée, impénétrable comme Isis, elle assistait au spectacle divers de leurs agonies. Aucune expérience ne lui plaisait; les poisons violents agissaient trop brutalement, les doux trop lentement; d'ailleurs, partout la contorsion des muscles, la lividité, l'horrible.

Alors Olympus, son médecin, lui parla des serpents. Elle dit : Voyons! On évoqua l'aspic. Les premières morsures donnèrent des résultats charmants : c'était une mort tout agréable, un simple et facile assoupissement dont on ne se réveillait plus. Point de convulsions, une molle sueur vous baignait le visage, puis venait l'alanguissement des membres, de l'esprit, et ceux que le sommeil gagnait ainsi trouvaient l'état si doux que, pareils à de réels dormeurs, ils se montraient récalcitrants à toute pression exercée pour les rappeler au sentiment de l'être. Cléopâtre était rassurée. A une vie de gloire, de jouissance et d'oubli comme la sienne, un seul genre de mort pouvait en effet convenir. Elle tenait son moyen

de salut et de liberté, et n'attendait plus désormais que le moment de l'appliquer [1].

IV

La catastrophe approchait à grands pas. Péluse était prise et rasée, Octave campait sous les murs d'Alexandrie. Antoine, en ces extrémités, fit des prodiges. Gœthe a dit judicieusement que le plaisir exclut l'action. Rien de plus vrai : la jouissance atrophie, annule l'homme ; mais le beau côté de cette nature d'Antoine, ce qui la rend plus romanesque encore que dramatique, c'est que le plaisir l'entraîne sans l'épuiser; la jouissance est un des puissants mobiles de ce caractère, elle n'est point, tant s'en faut, tout ce caractère. L'intelligence, le courage, le rayonnement des facultés et des talents, l'art de savoir se plier à toutes les situations, à tous les rôles, ces dons-là, aux yeux des hommes, réussissent toujours, même quand ils se rencontrent chez un débauché ou chez un coquin.

Antoine avait cette nature de Protée. Dans Plu-

1. Voir la Note IV à la fin du volume.

tarque, ainsi que dans Shakespeare, les traits les plus contradictoires caractérisent sa physionomie. C'est un sybarite et c'est un soldat; un épicurien pour le luxe et le bien-vivre, un stoïcien pour la capacité d'endurer toutes les privations. Mélange de faiblesse et de bravoure, à Mutine l'adversité le grandit, à Actium elle l'abat du premier coup, et maintenant nous assistons au réveil du lion. De tels hommes, l'inconséquence même, semblent conserver à travers tout l'empreinte géniale, et c'est cette force qui vous attire, vous séduit. Chez eux, la puissance naturelle prime la volonté, la furie des aptitudes les entraîne à ce point qu'on dirait qu'ils ne sont pas libres d'agir autrement qu'ils ne font. De ce buveur, de cet insouciant, le héros tout à coup se dégage. De même que Cléopâtre a sa beauté, son charme inéluctable, il a, lui, sa bravoure et son génie. Damnables tous les deux par devant l'éternelle morale, ils se recommandent à toutes les indulgences de l'esthétique, et Gœthe, qui ne hante guère que ce tribunal-là, se montre évidemment trop sévère. Prisonnier avec une poignée de vieilles troupes dans une capitale devenue hostile, qui déjà crie à la trahison et que l'armée et la flotte de César entourent de partout, Antoine rassemble quelques escadrons, fond à leur tête sur

l'ennemi, le disperse et rentre vainqueur. Cléopâtre vole au-devant de son chevalier, et donne à baiser ses belles mains royales aux plus vaillants d'entre leurs amis.

La victoire et lui ne devaient jamais plus se rencontrer sur un champ de bataille. Le soldat finissait comme il avait débuté sous Gabinius, par une charge de cavalerie. Le lendemain, « jour de royal péril, » Octave, au moment de livrer le double assaut qui va mettre à sa discrétion la cité du grand Alexandre, voit arriver un messager. Encore un duel qu'Antoine lui dépêche. Cette fois, le neveu de César daigne rompre le silence, et répond avec un froid sourire : « A quoi bon? Antoine n'a-t-il pas devant lui assez d'autres chemins ouverts pour sortir de la vie? »

La dernière partie est jouée et perdue ; l'édifice s'écroule, écrasant de ses débris le couple illustre. Sur mer, les équipages, au lieu de combattre, ont mis la rame en l'air et fraternisent avec l'ennemi. Octave, profitant du désarroi général, pousse ses troupes vers la ville. Cette superbe cavalerie, hier si brave, aujourd'hui prise de panique, se débande, fuit et laisse là son chef désarçonné. Antoine se relève, sa résistance est culbutée, les Romains lui passent sur le ventre. Crier à la trahison, tous les vaincus en sont là ; c'est une su-

prême consolation et si facile! Antoine rentre dans les murs au milieu d'une poussée de fuyards, ne voit que poings levés et menaces, n'entend que malédictions sur son passage, ou plutôt, il ne voit et n'entend rien, se précipite vers le palais, s'informe éperdu de la reine ; on lui répond que la reine est morte. Cléopâtre, courant s'enfermer au mausolée, avait en effet laissé pour lui cette nouvelle. On a dit qu'elle redoutait ses mauvais traitements ; mieux vaut admettre que, résolue elle-même à mourir, elle pensait qu'il se tuerait et qu'elle n'en serait alors que plus libre et plus à l'aise pour préparer et consommer l'inévitable sacrifice. Il arriva ce qu'elle avait prévu : de tels amants ne survivent pas l'un à l'autre. Antoine demande la mort à son affranchi ; Éros veut obéir, mais ne peut, et de son glaive levé sur son maître se perce lui-même le cœur. « Bien, mon Éros, merci, dit l'imperator, voyant rouler à ses pieds la pauvre victime, tu me montres comment je dois m'y prendre. » Et il se frappe.

V

Cléopâtre avec ses femmes était assise à l'étage

supérieur du mausolée : un bruit de foule s'agite au dehors ; la reine met la tête à l'une des ouvertures de la muraille, et dans ce corps défait, sanglant, porté par des soldats, reconnaît Marc-Antoine. Le malheureux n'avait réussi qu'à se blesser à mort. En apercevant Cléopâtre, il veut revivre, tend les mains vers elle, vers la lumière. A force de cordages, d'échelles, on le hisse. Charmion, Iras, toutes sont à la manœuvre, la reine les dirige, les aide, son sang-froid décuple sa vigueur. Le douloureux fardeau monte, monte ; il arrive. Une fois encore, avant de mourir, Antoine embrassera Cléopâtre. Elle le reçoit expirant, le couvre de larmes, de caresses, l'appelle son époux, son maître, son imperator. A la vue de ce cher et glorieux sang qui ruisselle, tout l'ancien amour s'est réveillé, les calculs personnels ont fait place au seul désespoir, à l'immolation. Elle s'arrache les cheveux, déchire ses vêtements, lacère sa gorge de ses ongles. Courtisane ou grande reine, assurément cette femme-là savait aimer.

Octave ne s'y méprit point, il sentit que sa proie lui échappait. Renonçant à la persuasion, il usa de la menace ; sous la peau du renard, le tigre apparut, montra ses griffes. Césarion et Antyllas étaient gardés au camp romain comme

otages. César-Octave informa sa captive que la mère lui répondrait au besoin des folles insoumissions de la princesse, et que, si Cléopâtre attentait à ses jours, les enfants royaux seraient mis à mort. — Ces enfants! le tyran fit bien voir plus tard qu'il ne les avait pas oubliés. C'est même une de ces cruautés trop peu maudites par l'Histoire que le meurtre de ces deux pâles héraclides, agneaux bêlants égorgés sur le degré même du sanctuaire qui leur servait d'asile. Et penser que, de ces deux victimes, l'une était le propre fils du grand Jules, sa vivante image! Mais l'Histoire ne peut s'occuper de tout, elle recherche les horizons où son œil plane ; la politique l'accapare. L'Histoire n'a de faible que pour les forts et ne fait pas de sentimentalité. C'est œuvre aux poëtes d'exprimer la vibration de la conscience humaine. Soyons élégiaques, puisque c'est notre manière à nous d'émouvoir la pitié et de flétrir le crime. Ces bas-côtés que l'Histoire néglige, parcourons-les, puisqu'il nous appartiennent, disons : Cet homme a tué ces enfants! et si les philosophes taillent leur plume pour nous venir une fois de plus démontrer que le vainqueur d'Actium avait de bonnes raisons d'agir ainsi, qu'il ne pouvait, lui neveu et fils adoptif du divin Jules, laisser subsister dans Césarion la plus menaçante des pro-

testations contre ses droits d'héritier légitime, laissons les philosophes discourir, et, mus par le sens inné du vrai, obéissant aux *voix* qui parlent en nous, continuons à dire : Cet homme, criminel à tant de titres, serait déjà un grand scélérat quand il n'aurait fait que livrer au victimaire ces deux pauvres enfants oubliés dans un coin obscur de l'histoire.

Immolés tous les deux à la cruauté d'Octave, Césarion et Antyllas ne périrent pas de la même mort. Peu de temps avant la catastrophe d'Alexandrie, l'un et l'autre avaient été déclarés majeurs, et désignés comme héritiers présomptifs du trône d'Égypte. Césarion, sous le nom de Ptolémée, devait partager la régence avec sa mère. Il avait dix-huit ans, et pour l'air du visage, la tournure, c'était son père ; raison de plus pour Octave de chercher à s'en défaire. Cléopâtre, qui se doutait de l'intention, avait eu soin, à l'approche du vainqueur, d'assurer le salut de cet enfant. Son précepteur, un grec nommé Rhodon, eut mission de l'accompagner à la frontière sud, pour gagner de là l'Éthiopie et fuir, en cas de besoin, jusqu'aux Indes. C'était compter sans Octave, qui de loin surveillait sa proie, et trouva moyen de s'en saisir en corrompant le précepteur. Ce traître persuada au jeune prince

de rentrer dans Alexandrie, où César-Octave l'appelait, l'attendait pour le prendre en grâce et en amitié, et plus tard l'installer sur le trône. L'infortuné revint et fut égorgé. On se raconta dans Rome qu'en effet Octave d'abord avait voulu le laisser vivre, mais que le stoïcien Arius (du musée d'Alexandrie, son camarade d'études et ami) trancha d'un mot la question en lui soufflant au Conseil la parodie d'un vers d'Homère : « trop de *césarité* peut nuire » (οὐκ ἀγαθὸν πολυκαισαρίη). Homère dit : οὐκ αγάθον πολυκιρανίη. — Fils d'Antoine et de Fulvie, Antyllas avait déjà payé sa dette. Lui aussi, son précepteur Théodorus, — encore un grec, — l'avait trahi. Il s'était réfugié dans le sanctuaire d'un temple élevé à César par Cléopâtre ; on l'en arracha malgré l'asile, malgré ses prières, sa jeunesse. Il était plus jeune que Césarion ; ni sa parenté avec le vainqueur, qui l'avait fiancé tout enfant à sa nièce Julia, ni les fameuses larmes données à Marc-Antoine par Octave, ne le sauvèrent du supplice. Il fut enlevé à sa retraite et décapité ; mais du moins le misérable précepteur porta la peine de son crime. Antyllas, au moment de sa mort avait au cou un joyau de grand prix. Théodorus, cela va de soi, se l'adjugea. Le vol fut raconté à César-Octave, et le voleur mis en croix. Quant aux trois en-

fants que Cléopâtre avait eus d'Antoine, comme ils n'étaient point d'âge à inquiéter le vainqueur, on en fit butin à triomphe.

VI

Cependant Cléopâtre, du fond de son mausolée, dominait la partie. Seule arbitre après tout de sa destinée, maîtresse de l'heure, elle pouvait en finir dès qu'il lui plairait et disparaître dans l'incendie de ses trésors. Octave qui voyait le danger de la situation, essaya de le déjouer ; il y réussit, non point complètement, puisque la reine parvint à se tuer, et le frustra du plus fier ornement de son triomphe ; mais les trésors furent préservés, chose énorme. Il s'agissait, par un habile coup de main, d'enlever la reine à sa retraite. Antoine mourant avait recommandé à son amie de s'adresser pour le règlement du sort de ses enfants à Caïus-Proculeïus, gendre de Mécène et favori d'Octave. Il l'estimait un galant homme, incapable de la trahir, ce qui fut fait pourtant, et du ton le plus dégagé. Cornélius Gallus et lui, après s'être distribué les rôles, se rendent au mausolée. Une suite d'affidés les accompagne à distance. Gallus,

un autre bel-esprit, un auteur de poésies légères, l'ami de Virgile et d'Ovide, qui plus tard gouvernera l'Égypte au nom d'Octave et terminera par le suicide une vie d'intrigues et de présomptueuse agitation, — Gallus fait appeler la reine à l'une des portes basses du monument. Pourquoi cet entretien si prolongé? quelles négociations nouvelles le rusé fabricateur de trames noue-t-il du dehors avec la fille des Lagides, qui, debout, l'oreille collée à la plaque d'airain, écoute et répond du dedans sans se douter que pendant ce dialogue Proculeïus monte à l'échelle par l'autre côté et s'introduit avec ses hommes dans la place? «Reine! royale reine, te voilà prise! »

A ce cri de Charmion et d'Iras, Cléopâtre soudain se ravise; un homme la saisit et la désarme. C'est l'honnête Proculeïus, ce chevalier romain, l'ami d'Antoine. Étranges mœurs de cette époque! tout le monde trahit tout le monde. Nul idéal d'honneur, de dignité; au premier échec l'armée se débande, les antichambres se vident; forces militaires, trésor, administration, entourage même tout est à refaire. A la journée d'Actium, les désertions commencent avant l'engagement. «Avant même d'être engagée, dit Velleïus, la bataille était gagnée par Octave. » Où sont-ils ces vieux Romains de la République que l'idée de patrie exal-

tait? Ces masses belligérantes du triumvirat appartiennent bien moins à Rome qu'à l'aventurier qui leur donne la victoire et les gorge de butin. Nous reverrons pareil spectacle au seizième siècle; légionnaires d'Antoine ou d'Octave et lansquenets de Waldstein, pirates de Sextus Pompée et forbans anglais écumant les mers espagnoles, simples variétés d'un même type! Les dévouements, lorsqu'il s'en rencontre, relèvent de l'intérêt plus que du sens moral proprement dit.

Égoïsme, lutte pour la seule possession, la jouissance matérielle. C'est l'histoire de cette société romaine. C'est la dissolution d'un état social, depuis le haut jusques en bas. Pendant que les maîtres absolus d'un monde qui n'est plus gouverné par les idées, mangent et boivent, la foule, prosternée, recueille les miettes de la table et les satellites s'empressent pour tout faire, persuadés qu'en pareil cas les plus vils services mènent plus loin et plus sûrement que le talent et le génie, qui ne servent qu'à nous créer des envieux.

Légionnaires d'Octave et d'Antoine, pirates disciplinés de Sextus Pompée, ces gens-là n'appartiennent plus à Rome, ils sont au général qui leur donne la victoire, le pillage et la jouissance, le général, l'imperator, n'est plus qu'une manière de directeur d'une compagnie d'actionnaires; on



joue sa vie et sa fortune sur son crédit; on compte sur les dividendes, car il s'agit simplement de se partager le monde. Aussi longtemps qu'on paie, tout marche, mais que le chef commette une faute, ou que le sort le trahisse, bonsoir! « Je n'ai plus envie de m'attacher à ta chance moisie. Qui cherche et ne saisit ce qui s'offre à lui, ne retrouvera plus l'occasion. » Ainsi parle Ménas voyant Sextus Pompée manquer de courage pour anéantir par trahison ses adversaires [1]; et la preuve qu'il ne fait qu'exprimer là une idée commune à tous, c'est ce qui arrive à Actium, lorsque les Antoniens désertent en masse et vont grossir les rangs de l'armée d'Octave. « Une place inférieure peut faire contraste avec un exploit trop grand, » dit Ventidius; donc abstenons-nous de bien faire, et nous n'en serons que mieux récompensé.

Shakespeare ne s'y est pas trompé. Prenez son Énobarbus : il fait de cet homme robuste, courageux, intelligent, mais sans conviction et sans idéal, une des figures les plus originales de son drame, et néanmoins toujours vraie selon l'Histoire [2]. Énobarbus connaît son temps et le juge avec la netteté d'observation d'un esprit naturelle-

1. Voir la Note V à la fin du volume.
2. Voir la Note VI à la fin du volume.

ment doué et auquel a seule manqué la culture de l'éducation. Il prévoit la désorganisation qui va suivre, désapprouve tout ce qui se fait sous l'influence d'une femme; son coup de boutoir ne ménage personne, pas plus la Reine que ses suivantes, pas plus son général Marc-Antoine que les eunuques du palais, ce qui ne l'empêche pas d'obéir à tous ses instincts matériels et d'écouter en premier lieu son intérêt, quitte à se repentir ensuite, à se tuer, accablé par la magnanimité d'Antoine lui renvoyant ses trésors. De toutes les jouissances qu'il condamne, il prend sa bonne part, se gaudit avec ce monde dont les agissements sont loin de lui sembler exemplaires. Il goûte en amateur aux bonnes choses; la table de Cléopâtre et d'Antoine n'a pas de gourmand plus raffiné que ce soudard. Iras et Charmion le laissent dire et faire; sur Cléopâtre comme sur l'entourage, il a son franc-parler, son ironie souvent amère. « Dès que Cléopâtre va saisir le plus petit bruit de cette affaire (le départ d'Antoine pour l'Italie), elle en va mourir immédiatement. Vingt fois je l'ai vue mourir pour des occasions bien moins importantes! » Et cependant, merveilleuse influence de la toute-beauté, cet atrabilaire, ce bourru, quand il *s'enlève* au sujet de Cléopâtre, vous a tout l'air de chevaucher Pégase!

Alors qu'une femme peut ainsi par sa seule atmosphère enivrer, *extasier* les natures les plus âpres, les plus rebelles, quelle sera sur ses amants l'infinie puissance de son magnétisme! Soldat d'une époque devenue la proie des seuls instincts matériels, Énobarbus a pourtant le cœur bon, dévoué plus que d'ordinaire dans une société où nulle idée morale ne subsiste. Ce reître est attaché corps et âme au chef qu'il s'est choisi, et c'est de cet attachement réfléchi, loyal en somme tant qu'il dure, qu'après sa déchéance sortira son désespoir, sa tragique apothéose. A peine l'acte consommé, le sentiment de son infamie l'empoigne et ne le lâche plus. Sans doute il eut mieux valu ne pas déserter, éviter d'abord le crime pour ne pas avoir à s'en infliger soi-même le châtiment, mais la chose est dans les mœurs du temps; tous trahissent, la seule différence entre les bons et les mauvais, c'est que chez les bons le remords vient à son heure et qu'ils se font justice [1].

Cherchez dans cette décadence; les honnêtes

1. Le suicide d'Éros, de ce brave affranchi qui se frappe lui-même plutôt que de consentir à tuer Antoine, — un bienfaiteur, — sur sa propre demande, nous offre un autre exemple, moins dramatique, mais plus touchant de ce que peut, en l'absence de tout idéal métaphysique, le sentiment d'attachement et de fidélité à la personne du maître.

gens ont disparu; de loin en loin seulement vous retrouvez un galant homme, par exemple cet Asinius Pollion, un autre vieil ami d'Antoine, mais qui, grâce à Dieu, n'a rien de commun avec la race des Proculeïus. Il se tenait à l'écart depuis la paix de Brindes; ayant abandonné la politique pour les lettres, les sciences[1], il n'était jamais allé en Égypte, et ne connaissait point la Reine. Octave, qui l'estimait fort, voulait se le concilier et l'emmener avec lui. « Non, répondit Asinius, après tout ce que j'ai fait pour Antoine, et tout ce qu'Antoine a fait pour moi, il me serait impossible de prendre parti contre lui; souffre donc que je reste à distance, et ne soie que le butin du vainqueur. »

VII

Je me trompe, il n'y eut pas qu'un honnête homme en cette affaire, il y en eut deux. Nous

1. Un caractère et un portrait de l'ancien temps, celui-là; en politique, la probité même, et quel censeur littéraire, quel âpre critique ! C'était un archaïste de nature, un Padouan invétéré maugréant toujours contre les élégances et le bel-esprit de la grande ville. Tout lui semblait raffinement, grécité ;

connaissons le premier, le second fut Dolabella, — l'amoureux de la Reine.

Dans certaines femmes, tout est charme; mais lorsque l'immense attrait de l'infortune vient se joindre aux mille séductions d'une personnalité déjà lumineuse et vibrante, comment résister?

Cléopâtre ne pouvait mourir sans éveiller un de ces dévouements éperdus et tels qu'en inspira plus tard Marie d'Écosse, sa bonne royale sœur à travers les âges, son autre *moi*. La nature est comme les grands peintres, elle a des physionomies parfois perverses, mais adorables, sur lesquelles il lui plaît de revenir, qu'elle rajuste, met au point, et pour les esprits curieux rien de plus délicat que ces réminiscences. Ce Mortimer antique se nommait Dolabella[1]; il était jeune, beau, de l'illustre maison de Cornélius et venait de faire vaillamment la campagne d'Égypte à la suite d'Octave. Tombée à la discrétion de son ennemi depuis le guet-apens de Proculeïus, Cléopâtre avait dû rentrer dans son palais,

Ennius, Pacuvius le tragique, étaient ses maîtres; il préférait Lucilius à Horace, Lucrèce à Virgile; pour l'éloquence rustique d'un Caton aurait donné vingt Tullius, et ne goûtait à fond que le vocabulaire de Menenius Agrippa et la langue des douze tables.

1. Voir la Note VII à la fin du volume.

où les honneurs dont on l'entourait ne servaient qu'à la convaincre davantage de sa captivité. Ses vêtements, ses coffres étaient fouillés par crainte du poison, toutes ses armes confisquées ; on n'imagine rien de plus navrant. Un misérable Épaphrodite, affranchi d'Octave, la gardait à vue, obséquieux du reste, tout aux petits soins, geôlier qui jouait au courtisan. La pauvre prisonnière y succomba; la fièvre l'entreprit. Si douée d'élasticité que fût cette nature, tant d'émotions, de deuil, de catastrophes l'avaient abattue. L'état moral se compliquait maintenant d'atroces douleurs physiques, suite des blessures qu'elle s'était faites en se labourant la poitrine de ses mains désespérées. Octave cependant redoublait de surveillance. Il tenait les trésors, il voulait la femme; il la voulait belle, point endommagée par la maladie ; mais Cléopâtre avait dit : « Il ne m'aura pas à son triomphe. »

Parmi les officiers romains commis à sa garde, figurait Publius Cornélius Dolabella. La Reine s'était confiée à lui. Quand il la vit repousser tout soulagement, il la supplia de se laisser guérir, ajouta qu'elle serait toujours à temps de s'ôter la vie, et que, le maître n'ayant point prononcé son dernier mot, elle devait au moins attendre que toute espérance eût disparu de con-

server le trône d'Égypte à ses enfants. Cléopâtre se rendit à la condition que Dolabella prendrait l'engagement de lui transmettre, à l'instant même, aussitôt qu'il les aurait surprises chez Octave, les dispositions définitives à son égard. Dolabella jouait sa tête, il n'en mit que plus de flamme à la partie; le lendemain, un message secret informait la Reine que César avait résolu d'opérer son retour par la Syrie, mais qu'elle et ses enfants allaient être sous trois jours expédiés par mer en Italie.

VIII

Cléopâtre sait ce qui l'attend, sa résolution est arrêtée. Elle veut mourir, et mourra comme elle a vécu, en reine, dans ses États, dans le palais de ses ancêtres, dont avec elle va finir la dynastie. Une fois encore cependant la défaillance aura son heure. Je veux parler de l'entrevue avec Octave, où la femme irrésolue, coquette, reparaîtra dans ses artifices et sa fragilité. Patience! le roseau ploie, il se relèvera, et tout de suite alors quel spectacle! A ce mot, j'entends les sceptiques se récrier : « Ce qui vous prend, disent-ils, c'est

le côté décoratif, la mise en scène. Vous êtes là sur le terrain de l'Opéra; un pas de plus et vous allez nous demander de la musique de Mozart ou de Rossini! » — Pourquoi pas? Oui, certes, il y a le spectacle; mais peut-on ne voir que cela? Tout grand fait, pour se graver dans la mémoire des hommes, a besoin d'une mise en scène : tout héroïsme est plastique de sa nature; mais la mise en scène, qui fait des comédiens, ne crée pas des héros, et telle femme aura beau s'appliquer un aspic à la saignée et mourir solennellement sur un lit de parade, qui n'en sera point illustre pour cela. On ne vit ici-bas, ou plutôt on ne survit que par l'idée. « Du sein de l'être immobile, du sein du vide, émanent les idées premières de toute beauté; la contemplation et le génie du poëte les évoquent à la lumière, et voilà Pâris, Hélène et Cléopâtre, toute l'Antiquité dans la fleur de sa jeunesse et l'éclat de sa gloire qui passe devant nous[1]. » L'idée! on ne devient une héroïne qu'à ce prix. Or, perdre un trône au milieu de l'écroulement du monde, le perdre avec cette dignité, cette souveraine grâce esthétique qui dans les sociétés anciennes a pu souvent tenir lieu du sens

1. Voyez la scène des *mères* dans la seconde partie de *Faust*, p. 267, de notre traduction commentée.

moral, repousser dédaigneusement du pied l'ignoble esclavage, et couronner par une mort virgilienne une vie d'amour, de gloire, de plaisir, de merveilles, autour de laquelle ont évolué tous les grands noms, tous les grands événements d'une époque, et dont les fautes même étincellent parmi les ténèbres de l'Hadès avec la néfaste attraction de certains corps célestes, — il y a là un ensemble de circonstances assez grandiose pour constituer un idéal qui prête à la mise en scène; mais sans cet idéal, le seul spectacle eût-il jamais prévalu? *Non humilis mulier*, a dit Horace. Regardons mourir cette héroïne.

Rien ne manquait à la fortune d'Octave, la capitale de l'Égypte s'humiliait devant lui, et le voyait célébrer son triomphe à cette place même où, deux ans plus tôt, Antoine avait proclamé reine d'Orient sa divine Cléopâtre, et doté de royautés et de principats les enfants qu'il avait eus d'elle. Le vainqueur se montra clément, épargna les horreurs d'un pillage et de la dévastation à la grande cité trois fois digne d'égards, et trois fois protégée à ses yeux par le dieu Sérapis qu'elle invoquait, par Alexandre qui l'avait fondée, et par son ami et conseiller intime le philosophe stoïcien Arius d'Alexandrie. Il y a de ces occasions où la grandeur d'âme est une nécessité politique; et si

victorieux qu'on se sente, on ne pousse pas, de gaîté de cœur, au désespoir une population dont le fanatisme avait un jour déconcerté César.

Il usa de conciliation, se promena bourgeoisement par les gymnases, les musées. Il visita le tombeau d'Alexandre, se fit ouvrir le sarcophage qui renfermait le conquérant du monde. Il écarta les voiles et les bandelettes, palpa, ausculta la momie d'une main avide, curieuse jusqu'à la profanation, puisque le bout du nez du héros y resta. Comme ensuite on voulait lui montrer les tombeaux des Ptolémées, il refusa. « A quoi bon? répondit-il, c'est un roi que j'ai voulu voir, et non simplement un froid cadavre! »

Mais Cléopâtre était vivante; la veuve d'Antoine désirait le voir; il se rendit à sa prière, non sans quelque confusion. Le fourbe n'avait-il pas sur la conscience les vaines promesses et les mensonges dont il abusait la noble femme pour lui mieux ravir sa liberté et son honneur de reine? Dion Cassius raconte à sa manière cette entrevue, l'unique, de ces deux mortels ennemis. Dans ce récit, témoignage d'une flatterie désormais traditionnelle, Cléopâtre figure le personnage d'une coquette émérite cherchant à séduire son vainqueur et perdant sa peine ; c'est le tableau de la femme de Putiphar et de Joseph, et

ce tableau-là nous édifie moins qu'il ne nous égaie; soyons chastes, rien de mieux, mais n'en parlons que le moins possible; or, c'est une sorte de mot d'ordre chez les historiens officieux de célébrer la chasteté d'Octave, et de nous représenter ce prince comme décidément invulnérable aux traits de la beauté. Va donc pour le pudique Joseph aux prises avec sa galante héroïne, et voyons l'anecdote imaginée, brodée sur ce sujet par le romancier de Nicée.

« En l'attente de cette visite — écrit le Gréco-Romain, elle avait très-élégamment fait disposer son appartement, et, parée d'habits de deuil qui lui séyaient à ravir, s'était couchée sur un lit de repos dans l'attitude d'une voluptueuse nonchalance. Autour d'elle étaient divers portraits de Jules César, son ancien amant, dont elle tenait les lettres cachées dans son sein.

» A l'entrée du triumvir, elle se leva rougissante, et s'écria :

— Sois le bienvenu! ô mon maître et seigneur! toi qu'un Dieu a voulu doter de tout ce qu'il m'a pris; tes yeux n'ont sans doute pas oublié l'image de ton père; ils le voient encore, j'en suis sûre, tel qu'à mes regards il s'offrit tant de fois; et tes oreilles ont aussi reçu confidence des honneurs innombrables qu'il me

prodigua et de ce titre de reine des Égyptiens à moi conféré par lui. Maintenant, si tu veux que sa bouche même te parle et te dise ce que je suis, prends et lis ces lettres qu'il m'écrivait jadis!

» A ces mots elle se mit à lui lire des passages de cette correspondance pleine de tendresse et d'amour, s'interrompant ici et là, tantôt pour baiser ces lignes sacrées qu'elle mouillait de larmes, tantôt pour se jeter à genoux devant ces portraits et les adorer, tantôt pour moduler de douces plaintes, en décochant sur Octave quelque furtive et langoureuse œillade.

— Hélas! — ô mon César! à quoi me sert aujourd'hui ce que tu m'écrivais alors?

» Ou bien, — Non, tu n'es pas mort! Je te vois et te retrouve; tu revis pour moi tout entier dans ce jeune homme!

» Puis, elle reprenait :

— Que ne t'ai-je précédé dans le tombeau!

» Ensuite, se ravisant :

— Mais non, si je l'ai, lui, ne t'ai-je point, toi!

» Étrange et bizarre amalgame de paroles et de gestes, où les regards tendres et les aveux dérobés tenaient leur place.

» Octave assistait impassible à cette comédie.

et sans montrer qu'il perçait à jour ces artifices et ces simagrées, il se borna à murmurer froidement, les yeux fixés sur le sol :

— Console-toi ! femme, et reprends courage ; rien de mal ne t'arrivera.

» Mais elle, désolée de ne pas même obtenir un regard, voyant qu'il n'était question ni de sa restauration au trône, ni d'aucun mouvement sympathique en réponse à ses avances, tomba aux pieds d'Octave, et d'une voix étouffée par les sanglots :

— Vivre, ô César ! je ne le veux, ni ne le puis ; je ne te demande qu'une grâce, et cela au nom de ton père, la grâce de mourir avec Antoine, puisque c'est à lui que le démon de mon existence m'a livrée après m'avoir livrée à César ! Hélas ! fussè-je morte alors ! Et maintenant, la destinée me réserve-t-elle cette cruelle épreuve ? fais que je puisse aller rejoindre mon Antoine. Ne me refuse pas une tombe à son côté et que mourant par lui, j'habite au moins avec lui dans l'Hadès ! »

La suite du récit de Dion s'accorde assez bien avec Plutarque ; mais tout ce commencement est de pure invention. Quel sujet en effet pour la mise en scène et l'allégorie que cette rencontre de la souveraine enchanteresse et d'un prince

que ses flatteurs, en l'élevant au rang des dieux, se plaisent à représenter comme le restaurateur des bonnes mœurs. Rabirius trouve le motif à son gré et s'en inspire [1], Rabirius, un poëte dont Quintilien a pu dire qu'il n'y a pas d'inconvénient à le parcourir quand on n'a rien de mieux à faire, *si vacet!* La courtisane du Nil, en présence du divin jeune homme, l'irrésistible magicienne réduite à s'avouer le néant de ses incantations, il y avait là tout un poëme épique de nature à concilier à son auteur la faveur du monde et les bonnes grâces de Livie! et c'est sur ce patron que les annalistes et les rhapsodes du règne suivant ont travaillé en l'embellissant et l'illustrant, comme c'était leur droit. Je ne discute point avec ce monde, et, persuadé que Rabirius avait d'excellentes raisons pour imaginer cette comédie, je maintiens que Dion n'était point homme à débrouiller ici la vérité de la fiction. Aussi, n'est-ce ni le courtisan du temps d'Auguste, ni le rapporteur du temps de Caracalla que je veux réfuter! Je m'adresse à la critique de nos jours, à la psychologie. Et voyez l'infortune, devant ce tribunal tout moderne, la grande Reine risque fort de n'être pas mieux

1. Rabirius, *de Bello Actiatico*.

menée. Après avoir eu pour juges, dans l'antiquité, les *officieux* d'Auguste et de sa descendance, Cléopâtre va maintenant avoir affaire à ce que nous appelons : la Thèse ; procédure d'un nouveau genre et toute d'une pièce !

Cléopâtre n'est pas une femme, c'est la Femme.

Saint Chrysostôme affirme que parmi les animaux féroces il n'en existe pas de plus dangereux, et Origène l'appelle la principale âme du démon. Or, la femme est, et sera toujours et partout, jusqu'à la fin des temps, semblable à elle-même. Elle a ses instincts, ses lois de nature qui, en dépit des âges et des climats, infailliblement, la gouvernent.

Cléopâtre commencera par César qu'elle exploitera sans l'aimer; puis elle aimera Marc-Antoine qu'elle dévorera; puis, toujours sûre et confiante, elle attaquera le neveu de César avec les mêmes armes vieillies, émoussées, et succombera dans sa séduction.

C'est la tactique ordinaire, éternelle : le programme! La femme a sa beauté, puissance énorme pour subjuguer, énerver, abêtir l'homme. Mais elle n'a que sa beauté, qu'elle croit immuable, et sa principale infirmité consiste à ne pouvoir comprendre que cette force s'use à la longue, et qu'après avoir servi à conquérir deux

générations, il y a beaucoup à parier qu'elle perdra ses droits sur la troisième.

Ainsi pense et prononce la Thèse un peu bien sévère et injuste, j'aime à le supposer, mais en admettant qu'elle ait du vrai quant à *la* femme, je nie absolument qu'on la puisse appliquer à Cléopâtre. La reine d'Égypte n'est point *la* femme, elle est simplement Cléopâtre, la plus charmeresse, la plus fine, la plus spirituelle des femmes. Cette scène de grande coquette éconduite, jamais la Cléopâtre de l'Histoire ne l'eût jouée, et d'ailleurs, sans parler de sa lassitude morale, infinie, quel était son état physique au moment de cette entrevue?

Qu'on se rappelle que ces fameuses armes de séduction, elle-même, de ses propres mains, les avait détruites devant le lit de mort d'Antoine. Son sein labouré, martyrisé par ses ongles n'était qu'une plaie enflammée et purulente. Belle et favorable condition assurément pour captiver les sens et vaincre les scrupules d'un héros froid et pudibond! Mais, que dis-je? et quel besoin de faire intervenir le motif pathologique, comme si la psychologie ne me suffisait point. Cléopâtre se connaissait en hommes, savait la vie. Comme elle sentait sa position et son caractère, elle se rendait également compte et de la position et du

caractère de son adversaire, et jamais l'idée ne lui serait venue d'essayer sur un Octave des moyens qui avaient réussi sur un César ou sur un Marc-Antoine.

IX

Octave est un diplomate bien subtil, bien rusé, Cléopâtre endormira sa vigilance, et même, à ce jeu de la dissimulation, le battra. Elle a changé d'attitude, feint de se soumettre : insensiblement la perspective de ce voyage en Italie cesse de l'épouvanter, elle s'y fait; Livie, sa bonne sœur Livie, la soutiendra. Elle compte sur cette influence auprès d'Octave, et, pour se la mieux assurer, prépare des cadeaux; on la voit fourrager dans ses coffres, sortir et montrer des bijoux, des tissus. Qui pourrait croire qu'une personne occupée à pareils soins songe à se tuer? Encore une des mille inconséquences de cette nature mobile et frivole : après les larmes, voici le sourire. Ainsi la surveillance, peu à peu, se relâche; on la laisse à ses colifichets. Épaphrodite, émerveillé des progrès de cette transformation, en instruit régulièrement son maître. qui. désor-

mais certain de son triomphe, s'étonne d'avoir eu des doutes. Octave était de ces fourbes qui ne savent tromper que les hommes. Voyant son ennemi où elle le voulait, Cléopâtre, — chef-d'œuvre d'habileté féminine, — lui demande timidement de permettre qu'elle rende les derniers honneurs à Marc-Antoine.

A captive soumise, prince généreux : il consent. La scène était destinée à parfaire l'œuvre de persuasion. Cléopâtre l'exécuta comme elle l'avait imaginée, en artiste. Elle parla de son prochain départ pour l'Italie, adressa des adieux publics à la terre d'Égypte, et le pathétique de sa harangue, de son geste, porta si à fond, que les plus incrédules sortirent désarmés. Plutarque est là ; le traduire, c'est ranimer cette émotion.

« Amenée par ses gardes dans le mausolée et s'agenouillant avec ses femmes devant le sarcophage, — Antoine, ô mon bien-aimé, s'écria-t-elle, ces mains, lorsqu'elles t'ont déposé là, étaient encore les mains d'une femme libre ; aujourd'hui, c'est une captive qui vient t'offrir ces libations, — et des satellites la surveillent de peur qu'elle ne frappe et endommage son misérable corps, précieusement réservé pour le triomphe qu'on s'apprète à célébrer en souvenir de ta défaite. — Aie donc pour agréables ces

honneurs, les seuls que je te puisse rendre, les derniers! car nous, que dans la vie rien n'avait pu séparer, la mort maintenant nous entraîne à distance l'un de l'autre et nous condamne à faire échange de patrie. Toi, Romain, tu reposeras en ces lieux, tandis que moi, infortunée, c'est en Italie qu'on va m'ensevelir, et de la terre de tes ancêtres je ne posséderai que l'étroit espace d'un tombeau; mais, puisque les dieux de mon pays nous ont abandonnés, je me tourne vers ceux du Latium, et, si l'un d'eux daigne m'être propice, je le supplie et l'implore, afin qu'il empêche ce que toi-même tu ne permettras pas, que ta femme soit traînée vivante derrière le char du vainqueur, et qu'en elle une telle humiliation te soit infligée. Non; tu me cacheras plutôt près de toi; tu me prendras à ton côté dans cette tombe; certain que de tant de douleurs, dont le fardeau m'écrase, aucune ne me pèse si cruellement que les courts instants que j'ai vécus sans toi. »

X

Rentrée au palais, elle se retire dans ses appartements, ordonne son bain; après le bain, elle s'étend sur un lit de repos. Un homme alors se

présente, portant un panier recouvert. Les gardes du vestibule l'interrogent; il défait son panier, écarte les feuilles et montre au-dessous de belles figues. Les gardes admirent les fruits, il leur offre en souriant d'y goûter; eux s'excusent, il entre. C'est dans Shakespeare qu'il faut lire l'entretien de Cléopâtre avec l'homme au panier de figues; la scène des fossoyeurs dans *Hamlet* reproduira plus tard ce mouvement, mais sans en dépasser l'effet tragique. Lui seul a le secret de ces étonnantes diversions. Introduire le burlesque en plein pathétique, procédé qui semble des plus simples; tous l'ont employé, combien ont réussi? C'est qu'en même temps que le génie, il a la mesure, et sait à quel point il importe d'être rapide en de pareils contrastes, de n'y pas insister lourdement. Il pousse deux éléments l'un contre l'autre, de l'entre-choquement un éclair jaillit, il s'en tient là, et revient à son propos. Je prends pour exemple cette scène, ce campagnard de bonne humeur, moitié simple et moitié goguenard, témoin indifférent que le Destin amène là, et qui traverse le plus effroyable des écroulements sans en avoir conscience. Bossuet n'inventerait pas mieux.

« As-tu là ce joli reptile du Nil qui tue sans faire souffrir? »

Le froid vous gagne en la voyant causer familièrement, cette grande reine, avec ce rustre. Vous ressentez quelque chose de sa solitude, immense, horrible solitude, celle de l'être qui souffre et que tous ont abandonné!

Cléopâtre, ayant fini de déjeuner, prend une lettre écrite et scellée d'avance, et la mande à César; puis elle congédie tout le monde, ne gardant auprès d'elle que ses deux femmes, Iras et Charmion, et les portes sont aussitôt fermées et verrouillées en dedans.

XI

A peine restée seule, ses mains s'emparent du panier, fouillant parmi les figues, ravageant les feuilles. « Le voilà! » s'écrie-t-elle triomphante en apercevant l'aspic. La femme et le serpent une fois encore sont en présence; leurs yeux se reconnaissent, dardent la flamme, se défient; le serpent veut bondir, il hésite, retombe, s'enroule fasciné par ce regard plus fort que le sien. Cléopâtre, du bout d'une épingle d'or de ses cheveux, l'irrite, l'enfièvre, l'affole. Enragée, la bête venimeuse saute sur elle et la mord au bras.

XII

Tous ne s'accordent pas sur la manière dont mourut l'Égyptienne. C'est pourtant chez les anciens l'opinion la plus accréditée que l'héroïque femme eut recours au venin de l'aspic, moyen dès longtemps imaginé, mis à l'épreuve. A Rome, on ne croyait pas autre chose ; les contemporains, poëtes, annalistes, adoptent le fait. Ceux de l'âge suivant le répètent; Plutarque, néanmoins, en le rapportant, marque des doutes.

« Octave ayant rompu le sceau, ses premiers regards tombèrent sur les instances de la suppliante pour être ensevelie auprès d'Antoine. Il n'eut pas besoin d'en lire davantage et comprit. Son premier mouvement fut de courir lui-même la sauver, s'il en était encore temps ; mais il se ravisa et dépêcha au plus vite les gens de son entourage. Rapidement avait marché la catastrophe. Lorsque les envoyés arrivèrent, ils trouvèrent les soldats de garde dans la plus complète ignorance de ce qui avait pu se passer. On enfonça les portes. Cléopâtre, étendue morte et dans tout l'appareil royal, gisait sur son lit de repos. A ses pieds, l'une de ses deux femmes, Iras, exha-

lait le dernier soupir; l'autre, Charmion, titubant et la tête lourde, était encore occupée à fixer le diadème sur la tête de sa souveraine. — Voilà en effet une belle chose! s'écria furieux l'un des survenants. — Oui! certes, une chose splendide et bien digne de la descendante de tant de Rois! répondit la fidèle suivante, et à ces mots, les derniers qu'elle prononça, on la vit s'affaisser sur le corps de sa princesse inanimée. »

Comme Éros, ce brave affranchi qui meurt de la même mort que Marc-Antoine, Iras et Charmion accompagnent Cléopâtre chez les Ombres, et ne lui survivent un moment que pour continuer, parachever l'ornement de ce corps adorable et chéri.

La version de Dion Cassius diffère peu de celle de Plutarque, rédigée, comme on sait, d'après le témoignage d'Olympus, médecin de la Reine.

« Quelques légères piqûres au bras furent tout ce qu'on trouva sur le cadavre. Les uns racontent qu'elle fit servir à son dessein un aspic apporté dans une fiole de verre ou dans une corbeille de fleurs, d'autres parlent d'une aiguille empoisonnée. »

XIII

Octave resta frappé du coup. « Ce fut, ajoute Dion Cassius, comme si par cette mort volontaire toute sa gloire à lui, tout l'éclat de sa victoire eût disparu ! »

Et cette Rome, cette Italie que l'impatience dévore, qui n'aspirent qu'à se repaître des tortures d'humiliation infligées à l'Égyptienne ! Cléopâtre ! Mais c'est le point de mire à tous les anathèmes, l'indispensable diversion à toutes les colères suscitées par la guerre civile, à toutes les compassions que le souvenir d'Antoine peut réveiller ! Il lui faut sa captive, sa Reine : elle est morte, elle revivra ; on court chercher des psylles, ils arrivent, opèrent ; peine perdue !

Laïssons aux savants la controverse ; rapprocher des opinions, inventorier, ce ne sont point là nos affaires. Plutarque et Shakespeare ont été nos maîtres pendant tout le cours de cette étude ; qu'ils nous conduisent jusqu'au bout. Soyons de leur avis, qui est aussi l'avis d'Horace. D'ailleurs, que le poison vînt d'un reptile ou d'une fleur, qu'importe ? Celle qui le fit couler dans

ses veines n'était point une personne vulgaire: fut-elle une grande reine?

Ce qu'il y a de certain, c'est que Rome s'enrichit fort à cette conquête, d'où il ressort que, même en ces derniers temps, le gouvernement de l'Égyptienne, pour si désastreux qu'on nous le donne, n'avait du moins pas réussi à ruiner complètement les ressources du pays. Les trésors rapportés étaient incalculables, outre qu'ils suffirent à payer à l'armée l'arriéré de solde, chaque homme reçut deux cent cinquante drachmes, et cent drachmes chaque citoyen, y compris les enfants. Octave éteignit toutes ses dettes, supprima les impôts, et telle fut à Rome l'abondance du numéraire, que le taux de l'argent, de douze tomba à quatre, et que la valeur des choses doubla. L'Égypte étant devenue province romaine, Octave n'eut rien de plus pressé que de la soustraire à l'autorité du Sénat et de la garder pour lui. C'eût été en effet très-impolitique, à ses yeux, que de laisser un pays de cette importance commerciale et militaire à la gouverne d'une aristocratie d'où pouvait à chaque instant s'élever un ambitieux qui, fort d'un pareil proconsulat, deviendrait obstacle et péril pour *la dynastie*. On ne visita même plus l'Égypte sans une autorisation spé-

ciale du *souverain*, et les emplois n'y furent désormais exercés que par de simples commis, dont la personnalité ne comptait pas. Cette mesure de gouvernement, instituée par le divin Auguste, continua d'être en vigueur sous ses successeurs.

XIV

Cléopâtre occupe une grande place dans l'Histoire. Ce trône chancelant sur lequel à dix-huit ans elle était montée, elle entreprit de le restaurer, de lui rendre son ancien éclat. De Rome venait le danger, elle se proposa d'annuler Rome. Grand dessein, mais qui ne pouvait s'accomplir qu'à la condition que Rome elle-même y prêterait ses armes ! Là fut toute la politique de Cléopâtre, une vraie Grecque, avisée dès le premier âge, précoce au moins autant d'intelligence que de tempérament, sensuelle adolescente qui déjà forme d'illustres plans. Ses amours avec César, représentant du principe monarchique, sont bien plutôt une alliance qu'une liaison. L'oligarchie pompéienne l'avait précipitée à bas du trône, César l'y replaça. Il aurait fait bien davantage ; que

n'eût point fait pour une Cléopâtre un tel amant! On l'aurait vu transporter d'Occident en Orient le siége de la toute-puissance; roi des rois, il l'eût couronnée sa propre Reine. Le poignard de Brutus coupa court à ces fiers projets.

A ce moment, le Destin pousse au-devant d'elle Marc-Antoine, et comme contre-poids à ce nouvel élément de fortune — déjà moindre — un adversaire d'autant plus redoutable qu'il n'a pour lui que des vertus, des forces négatives, et ne connaît que la tactique du silence. De l'initiative d'Octave, de ses talents, de son courage, rien à craindre; mais, si vous commettez des fautes, il les saura porter à son profit. Et des fautes, comment n'en pas commettre quand on ne se possède plus? Avec César, Cléopâtre s'était gardée, sinon tout entière, du moins en grande partie, à ses desseins ambitieux. La tête eut son insolation, le cœur ne battit pas. Aussi quelle habileté de vues, quelle puissance et quelle sagesse chez cette étrangère de vingt-trois ans, tenant salon à Rome, et de sa jolie main, pleine de présents, de faveurs, assouplissant à ses projets une aristocratie haineuse et récalcitrante! Mais sitôt l'arrivée d'Antoine, il n'y eut plus que l'amour avec ses voluptés, ses jalousies, ses fureurs, ses inconséquences, ses désordres. La Reine disparut,

la femme seule demeura, et c'est au compte de ses faiblesses que toutes les erreurs politiques doivent être portées.

Moins amoureuse, elle eût laissé Antoine faire librement son métier d'*imperator,* et les événements eussent peut-être mieux tourné pour elle et son héros, sinon pour le monde, car, tout abominable qu'ait pu être le régime issu de cette victoire, je ne soupçonne pas quel avantage aurait eu l'humanité à ce que la bataille d'Actium eût été gagnée par Antoine. Vaincue et par sa faute, Cléopâtre, au plus profond de ses amertumes, ressentait un immense orgueil et pouvait se dire, comme Mithridate, qu'elle avait mis Rome à deux doigts de sa perte et fait trembler le Capitole. La catastrophe ramena la Reine, qui, longtemps égarée, reparut, releva la Femme pour ne la plus quitter. L'honneur royal fut sauf.

Les quelques jours qu'elle se laisse vivre, elle les emploie, hélas ! bien vainement, nous l'avons vu, à conjurer le mauvais sort de ses enfants ; puis elle s'en va rejoindre Antoine et chercher dans la mort son apothéose. *Non humilis mulier!* Horace, avec ses trois mots, n'a point dit tout. Ces trois mots sont une épitaphe et ne visent que l'héroïque ennemie du peuple romain ; quant au caractère, si chatoyant au de-

hors et si profondément compliqué, de la femme, il défierait l'analyse moderne.

Comment l'absoudre et comment la condamner?

Elle est la terreur du moraliste, la damnation de saint Antoine et l'éternelle curiosité du psychologue. Ariane à Naxos et stryge de la nuit de Walpurgis, figure étrange, vampirique, être idéalement pernicieux, adorable et fatal, que l'Histoire dispute à la Fable, et dont l'attraction égale l'attrait !

En elle, poésie incarnée d'un monde abandonné de tous principes, semble se réunir tout ce que la beauté sans retenue, l'esprit sans conscience du devoir, la passion sans frein, peuvent produire d'éclatant et de ténébreux, d'aimable, d'enivrant et d'impur. Elle s'élève à toute la hauteur tragique dont l'esprit et la grâce soient capables sans l'aide de la vertu. L'horreur que lui inspire la seule idée de servir au triomphe lui vient de l'immense répulsion d'une grande nature aristocratique pour tout ce qui est laid, trivial, grossier. Ce n'est point la souffrance qu'elle redoute; ce n'est point sa puissance qu'elle pleure; ce qui soulève toutes les révoltes de son âme, c'est de n'avoir plus autour d'elle ce cercle d'élégance, dont ses servantes mêmes, les Iras, les

Charmion, toutes belles, fidèles, embaumées de grâce et de jeunesse caractérisent l'ineffable harmonie. En dehors de ce milieu, Cléopâtre ne saurait vivre, elle y meurt, et nulle de ses compagnes ne lui survit[1]. Qui dit : état, condition,

1. A pareille maîtresse, on n'imagine pas d'autres suivantes; d'autres prêtresses à pareille idole! Iras, Charmion, le dévouement absolu, muet de l'esclave, où la vive ardeur spontanée, la libre tendresse interviennent jusqu'à l'immolation; l'antique Égypte entée sur la culture grecque de la Renaissance Ptoléméenne! figures de second plan, tout imprégnées des parfums d'une présence irrésistible, et dont les voix sembleraient faites pour murmurer le doux appel de la Syrienne dans les vers de Virgile :

Si vous êtes sages, venez
Chercher ici l'oubli des choses;
Dans la coupe effeuillez les roses,
Et, de verveines couronnés,

Livrez votre lèvre aux caresses
De la plus belle d'entre nous ;
Laissez-la dénouer sur vous,
L'or et l'ébène de ses tresses,

Et ne la quittez, blanche Hébé,
Que lorsque, sous sa main divine,
Le dernier souci qui vous mine,
De votre front sera tombé.

Venez cueillir les anémones,
Venez rire et boire, en aimant;

profession, dit quelque chose de borné, de mesquin, de nécessairement ridicule à un jour donné; les femmes doivent la moitié de leur séduction, de leur poésie, à ce que leur sexe n'a point d'état. Aussi, chez Cléopâtre, la Femme prime la Reine. Elle a la conscience de sa beauté, de ce qu'elle est, de ce qu'elle fut, le sentiment de ce qu'elle se doit, et cette beauté, ce charme, cet esprit, cette grâce, resteront, à travers les âges, l'enchantement de quiconque aura pensé, rêvé, joui, souffert, aimé, vécu.

Pour elle, la grande païenne, la vie n'est pas une ombre, elle est au contraire, et toujours, une réalité dans ses jouissances, ses grandeurs et ses misères. Ce corps si beau, pour être la demeure de son âme n'en saurait être la prison, et nulle voix d'en haut ne lui enseigne que pour ouvrir

Est-ce pour votre enterrement
Que vous garderez les couronnes?

Les dés et les femmes d'abord,
Honni soit qui gémit et pleure;
« Vivez, aimez, vous dit la Mort,
Vivez, car je viens à mon heure! »
. . . .

Voir pour l'origine et le motif de ces vers la Note VIII à la fin du volume.

à cette âme un chemin vers les dieux, il faut commencer par tourmenter, déformer, avilir ce corps. Pour elle, comme pour les Grecs ses ancêtres, rien n'existe en dehors du beau; le beau seul est le bien. Esthéticienne, aristocrate, ce qu'elle a de mieux à faire encore, c'est de s'en aller avec le monde qui finit. Pour ces hommes *à la fétide haleine*, ces déshérités, ces mendiants et ces esclaves, le Dieu de l'avenir, le vrai Dieu va naître au fond d'une étable, et les fils de ces rois d'Orient qui l'abandonnent, la renient et la laissent choir, iront, guidés par l'étoile céleste, porter au prédestiné l'or, la myrrhe et l'encens.

Les dieux jaunes et verts sont morts, l'Ibis et le grand Singe, Osiris et Isis, Phra et Ptah, Horus et Anubis; morte la tête de chien, de vache, de cigogne et de taureau! les Pharaons ont disparu, et leur momie pulvérisée dans un mortier sert de drogue pharmaceutique. Mais elle, impérissable, poursuit ses migrations à travers les siècles. Comment s'abuser? A ces grands yeux noirs, à ces nobles tempes, à cette bouche superbe et dédaigneuse, comment ne point la reconnaître? Que d'expériences n'a-t-on pas faites avec des grains de blé? Le germe d'un amaryllis après avoir dormi en Égypte des milliers d'an-

nées se ravive ici et devient fleur. Ainsi ce qu'il y a de plus fragile est éternel, ainsi d'invisibles liens rattachent au jour d'hier, le jour d'aujourd'hui. Non, il n'y a point entre nous et le passé tant de distance que l'on croit. Aujourd'hui encore, l'Antiquité nous enveloppe et nous enivre; nous respirons ses fleurs et contemplons ses merveilles. Qui saura jamais comprendre le mystère de la végétation, assigner à la nature l'heure et la loi, dire au principe de vie enfermé dans la bulbe d'une plante et l'image d'une femme : tu te développeras ici et non là, aujourd'hui et non demain. « Je ne veux plus la voir, suis-je donc insensé pour confondre ainsi le passé et le présent? » Vaine résolution! Avec l'isolement et la rêverie, la vision reparaîtra. Une mélodie, un portrait du Louvre, un parfum, et l'illusion dissipée à peine vous ressaisit. Des portiques immenses, des vestibules sans fin, des forêts de colonnes; là fourmillent les ornements, les ustensiles, les oiseaux; là s'accroupissent leurs dieux grotesques et noués, ils tiennent à la main des bâtons que des têtes de lièvres surmontent; plus loin, des serpents s'entrelacent; ici un nègre en convulsions vomit son âme qui s'échappe sous la forme d'un scarabée ailé de feu, — peuple funèbre et souterrain qui s'entoure au sein de la mort des images

de la vie, espérant au jour du réveil rentrer par elles dans le souvenir de son existence première! Vous traversez de longues files de momies, vous errez par toutes sortes de labyrinthes où règne une atmosphère étouffante, vous atteignez un escalier tournant, pratiqué dans l'intérieur du granit, et, toujours descendant, vous vous trouvez dans une salle étroite; l'appartement rayonne de clartés. Des milliers de figures, peintes des couleurs les plus vives, couvrent les murailles, et tout au fond, dans une niche de basalte à semis d'étoiles d'or sur azur, se tient debout la fille des Lagides, une fleur de lotus à la main.

L'IMPÉRATRICE LIVIE

ET

LA FILLE D'AUGUSTE

L'IMPÉRATRICE LIVIE

ET

LA FILLE D'AUGUSTE

Qui ne connaît une admirable estampe, d'après Ingres, où Virgile est représenté lisant un chant de l'*Énéide* devant Auguste et l'intimité de sa Maison ? Cette image me paraît le modèle de ce que devrait être la reproduction d'une scène antique selon la conception moderne. C'est idéal et c'est profondément réel. Empreintes au plus haut degré du calme, de la dignité, de l'harmonie classiques, toutes les figures sont ressemblantes. Ces statues-là sont des portraits, le moment et la situation ne les absorbent pas au point de leur ôter le sens du monde extérieur; détachez-les du cadre, elles vont revivre en plein courant d'humanité ; bien plus, même en ce fugitif instant qui les rassemble, chacun des personnages poursuit quelque arrière-pensée dont un œil clairvoyant saisira

l'expression sous le masque de circonstance. Le doux Virgile cherche à plaire au maître; ce roseau qui pense est aussi le roseau qui ploie; la bouche aux vers mélodieux est aussi la bouche aux flatteries : *tu Marcellus eris!* Louer un enfant, chose difficile! mais avec du génie on se tire de tout, et quand on n'a pas là sous la main de grandes actions à célébrer, on se contente de chanter les espérances, *rhetorice spem laudat in puero, quia facta non invenit!*

Amateur de belle poésie et familier du prince, Mécène écoute d'un air un peu distrait, car tout en se laissant bercer à ce divin langage, il songe aux récentes confidences d'Auguste, aux troubles domestiques obscurcissant les jours de son ami. Octavie n'écoute que son deuil, et qui sait ce que ses larmes maternelles cachent d'ambition déçue, de projets de domination personnelle à jamais renversés par la mort de ce fils malingre dont l'image en pied préside à ces assises de famille?

Maintenant, prenez à part ce Caïus Octave; préoccupé, sombre et chagrin, il vous répondra, comme tantôt il répondait à Mécène : « le monde envie mon sort, mais moi seul je sais ce qu'il en coûte pour atteindre au faîte où je suis. Succès, gloire, apothéose, tout se paie : parcourons ensemble les diverses périodes de mon existence

et tu verras s'il n'y a pas à regretter plutôt qu'à triompher. Je vivais heureux dans la retraite et l'étude, lorsque le terrible héritage de César me vint contraindre à me jeter au travers des événements. J'arrive à Rome, on me conteste mes droits; j'y trouve les ennemis de mon oncle, les Républicains en lutte avec Antoine, avec Lépide, deux traîtres qui se déclarent mes protecteurs, parce que, sous le prétexte de venger la mort de César, ils combattent pour leur propre cause. Il me faut les voir tirer à eux la moitié de l'empire; je subis leurs affronts, leur grossièreté. Cicéron intervient, me prête secours; par lui, je gagne le Sénat et le peuple; par lui, j'arrive au commandement. Cependant, les Républicains progressent. En apparence, je me réconcilie avec Antoine et Lépide, et soudain, oh! l'horreur! soudain, Rome nage dans le sang; les provinces sont en proie à la dévastation jusqu'au jour où Brutus et Cassius, à Philippes, tombent sous nos coups. De retour du camp, qui me reçoit ici? Fulvie, l'atroce femme d'Antoine; Fulvie, acharnée à me faire la guerre et soulevant contre moi dix-huit villes! Cette fois encore les dieux me donnent la victoire pour me précipiter dans de nouvelles discordes. Les mânes de César criaient vengeance: trois cents sénateurs

leur sont immolés par la hache. Sextus Pompée prend les armes et je le bats, grâce à l'imperturbable dévouement d'Agrippa. Antoine et moi nous nous partageons l'empire ; pour ses plaisirs, ses débauches, il reçoit l'Orient; maintenir debout l'État, gouverner nos forces vitales fut mon lot. Ce testament où l'insensé déclarait ses héritiers — avec qualité de princes romains — les enfants nés de Cléopâtre, ce testament aveugle, absurde, soulève les colères du peuple; je dois faire la guerre à la reine d'Égypte ; le soleil d'Actium se lève, et je deviens le maître du monde. Mais hélas! de quels flots de sang notre victoire fut payée; de magnifiques funérailles, que moi-même je conduisis, réunirent les restes mortels de Marc-Antoine et de Cléopâtre. L'univers m'acclamait, j'étais le Grand, le Modéré, le Juste! Cet excès de gloire, à quoi m'a-t-il servi? Quel fruit en ai-je retiré pour mon bonheur, mon repos? Je fermai publiquement les portes du temple de Janus, comptant bien qu'elles ne se rouvriraient plus. J'aurais voulu guérir les blessures de l'État, réconcilier les partis, fonder l'ordre nouveau, puis m'effacer dans la retraite et le silence; toi-même, ô Mécène! tu m'en empêchas; sur tes instances, je gardai ce fatal diadème, et comment eussé-je résisté quand le Sénat tout entier appuyait tes sup-

plications de ses Adresses? C'était comme un courant irrésistible, comme une suprême manifestation de la volonté des Dieux; du nom même dont on m'appelle, de ce nom d'Auguste, émane la consécration. Tout ce que l'humaine ambition peut rêver de puissance m'est acquis; je commande aux armées de terre et de mer, j'exerce sur toutes les provinces d'un empire sans bornes les droits illimités de proconsul; ma personne est inviolable; tribun à vie, je m'impose au Sénat; censeur, j'administre les mœurs,— pontife souverain, les choses divines. Regarde, ô Mécène! regarde, c'est bien ton vieil ami, Auguste, qui trône au faîte des grandeurs, et qui, morne et découragé, te crie : Oh! rends-moi ma jeunesse tranquille, rends-moi ces temps heureux où le pieux Apollodore m'enseignait le bonheur dans la modestie de la condition, et la simple et douce pratique des devoirs du citoyen et du sage! Ces devoirs, je les ai trahis, mes pieds ont glissé dans le sang. L'ambition et ses furies m'ont emporté, et me voilà, moi, le maître du monde, regrettant et pleurant d'être devenu ce que je suis. »

Ainsi le Caïus Octave d'Ingres semble s'exprimer, et sa Livie, que nous dit-elle?

De celle-là j'en voudrais parler tout à mon aise. Telle que le crayon du peintre l'a saisie avec son

visage de camée, ses formes de déesse, habile, séduisante, rusée, pleine d'enchantements et de précipices, je la prends pour faire de son personnage le centre d'une étude à part. Autour d'elle viendront se grouper des figures qui ne sont pas dans le tableau, mais qui sont dans Pline, dans Sénèque, dans Suétone et dans Tacite, et sur lesquelles l'érudition et la critique modernes ont projeté leurs clartés.

I

Je m'incline devant la majesté du caractère de Livie[1], j'admire ces grâces décentes, cette douceur d'accueil qui la distinguent des rudes figures du passé; il n'en est pas moins vrai que cette vestale des matrones avait au cœur, sous une apparence de placidité, l'ambition la plus remuante et la plus atroce. Son petit-fils Caligula, ce fou qui l'avait d'enfance beaucoup et de très-près observée, disait d'elle : « C'est Ulysse en robe de femme. » On ne combat point l'intrigue des autres avec cette habileté suprême sans être soi-même rompu plus ou moins à l'art de l'intrigue. Quand je vois l'His-

1. Voir à la fin du volume la Note IX.

toire travailler imperturbablement pendant un demi-siècle à la fortune d'un personnage, l'idée me vient de rechercher dans quelle mesure de complicité ce personnage peut être avec les événements, et j'avoue que trop de calme ici me donne à réfléchir. Les circonstances ne nous aident point seules, il y faut bien aussi tenir la main, et cette main, je n'aime pas qu'elle se cache. Livie avait cela de commun avec Auguste, qu'elle savait se dominer, être maîtresse de soi dans la douleur, et par occasion jusque dans le crime. Je me défie de Tacite, et cependant, comment ne point avoir des doutes en présence de cette suite de catastrophes qui semblent se donner le mot pour venir coup sur coup aider aux combinaisons dynastiques d'une femme? Auguste n'a point de fils. Livie a Tibère, et c'est maintenant au Destin de s'arranger de manière à favoriser le plan de l'impératrice, laquelle entend et prétend que le successeur d'Auguste soit Tibère et non autre. Le Destin travaillera-t-il seul? Rien ne nous empêche de le croire. L'Histoire a des versions en sens contraire : pures calomnies! Des héritiers au trône du monde ne peuvent-ils sortir jeunes et brillants de cette vie sans qu'on attribue leur mort à la violence? Louis XIV, dont les dernières années, par leurs revers et leurs deuils, rappellent

tant la fin d'Auguste, le Grand Roi vit également devant ses yeux la solitude s'étendre, les lis tombèrent moissonnés tout à l'entour. On parla de crimes secrets, d'empoisonnements ; l'Histoire a depuis instrumenté, et son enquête n'a rien trouvé. C'est possible que toutes ces funérailles répétées fussent dans les décrets des Dieux. Oh ! ces fameux projets des fondateurs de dynasties, éternelle déception dont l'exemple n'instruit personne ! Tant de travaux, de ruses, de scélératesses entassés, pour qu'à un jour donné tout s'effondre !

De cette femme, l'honneur, la joie et l'ornement de son trône, Auguste n'aura point d'enfant. Comment perpétuer la race, faire refleurir le précieux sang ? Julie est là, sa fille unique, fille d'un premier lit. Il la donne à Marcellus, né d'Octavie, la sœur bien-aimée, et presque aussitôt Marcellus meurt. Il n'avait pas vingt ans, le peuple l'aimait de cet amour étrange, irréfléchi, qu'il témoigne aux héritiers présomptifs. On met en eux espoir et confiance, on se grise d'illusions ; s'ils viennent à succomber jeunes, la mort pose à leur front une auréole dont les rayons brillent ensuite à travers les âges. Toutefois, ne nous y trompons pas ; ces hyberboliques panégyriques ne sont point les seuls courants par où s'épanche la douleur des peuples ; le livre de nos

mécomptes est en partie double, et l'éloge du héros défunt n'obtient tout son effet que lorsqu'il renferme un acte d'accusation contre celui des survivants auquel l'événement profite ou semble profiter. Auguste, en le mariant, avait adopté Marcellus. Déclaré prince héréditaire de l'empire, le fils d'Octavie barrait le chemin au fils de Livie. Dion Cassius a bien quelques soupçons, mais il n'insiste pas. « D'ailleurs, écrit-il, cette année et celle qui suivit comptèrent parmi les plus insalubres ; nombre de gens furent enlevés. » Le jeune prince était de complexion délicate, point malade cependant ; Antonius Musa, médecin d'Auguste, lui prescrivit la cure d'eau froide dont il mourut à Baïa. « Ou ce sera la maladie qui tuera le malade, ou ce sera le médecin. » Nul doute que Beaumarchais, plaçant à Rome la scène de sa comédie, n'eût ajouté : « A moins que ce ne soit le poison. »

Ce bruit émut, passionna la ville ; il passionna surtout la Cour. Qu'on se représente les ennuis de Livie au milieu de ces femmes, toutes ses rivales à divers titres, toutes de la maison et détestant en elle l'étrangère : Scribonia, l'épouse dépossédée ; Julie, sa fille, que le veuvage rapprochait de sa mère contre la marâtre ; Octavie, que l'affection avait élevée au rang même de l'impératrice et au partage des honneurs suprêmes.

Octavie, dont le désespoir jaloux ne pardonnait pas à la femme d'Auguste d'avoir deux fils pleins de force et d'éclat, tandis que son Marcellus à elle n'était plus! « Elle détestait toutes les mères, dit Sénèque, et par dessus toutes abhorrait Livie, qui lui semblait avoir pris pour ses fils le bonheur qu'elle s'était promis. » Marcellus dura peu, et sa prompte fin s'explique aisément. L'époux n'était point de complexion à supporter l'épouse; livré en pâture aux premiers feux d'une Julie, le délicat et fragile enfant n'eut même pas le temps de se reconnaître. On le voit plier, s'affaiser. Laissons dormir les poisons de Livie, nous en retrouverons la trace ailleurs, et ne parlons ici que des brûlants triomphes de Lucine et de la consomption qui leur succède.

Marcellus mort, pleuré, chanté, Julie redevenait un embarras. « J'ai deux filles, disait Auguste, qui me sont un égal tourment, ma Julie et la République romaine. » Le père ne se séparait pas du politique, et ce fut le grand mal. Il y perdit la joie du foyer, spéculation suprême de son égoïsme, et ne réussit qu'à pousser hors des tempéraments, la plus insoumise et la plus folle des créatures. A qui la marier? Livie, dès ce moment, n'eût pas demandé mieux que de la prendre pour Tibère : mais Octavie, en bonne sœur, s'in-

terposa. Auguste, toujours préoccupé d'intérêts dynastiques, penchait vers Agrippa. « Tu l'as fait si grand, cet homme, lui soufflait Mécène à l'oreille, qu'il faut à présent qu'il devienne ton gendre, ou qu'il tombe! » Mais Agrippa dépassait la quarantaine, et Julie avait dix-sept ans; de plus, il était marié avec Marcella, sœur de Marcellus. N'importe, ce que voulait Auguste, Octavie le voulait non moins. Déjouer les plans secrets d'une Livie, quelle fête! et comment ne pas interrompre son deuil en pareil cas! La mère éplorée fit trève à ses douleurs, quitte à les reprendre plus tard, et travailla de toute son influence au divorce, heureuse, au prix même d'un tel outrage infligé à sa fille, de couper court aux arrogantes combinaisons d'une matrone détestée.

Livie avait le calme des âmes fortes, toujours maîtresses de l'heure, même quand elles n'en profitent pas. Battue dans le présent, ses calculs se portèrent aussitôt sur l'avenir : partie remise, jamais perdue! Dans sa modération, sa patience, entrait comme un pressentiment des longues années qu'elle avait à vivre, et qui la rendaient invincible. Le mariage de Julie et d'Agrippa eut lieu selon le vœu d'Auguste[1], et le

1. Voir à la fin du volume la Note X.

vainqueur d'Actium ne tarda guère à connaître les bénéfices d'une si fameuse alliance. Une chose manquait à Vipsanius Agrippa, que ni les services rendus, ni la faveur d'Auguste ne pouvaient donner : la naissance. Aux yeux de l'aristocratie romaine, dont sa femme allait représenter l'exquise fleur, ce fier soldat, ce grand ministre n'était en somme qu'un parvenu! Avec cela, point de jeunesse, l'humeur sévère et la rudesse d'un homme qui, ayant passé son temps au milieu des combats et des affaires, ne connaît rien de la vie, de ses plaisirs ni de ses élégances, et partant, les méprise. *Vir simplicitati proprior quam deliciis*, écrit Pline ; signalement certain, auquel répond exactement le portrait.

On peut voir à Venise, dans la cour du palais Grimani, une statue superbe d'Agrippa, marbre colossal, qui jadis décorait le panthéon d'Auguste. Le héros est représenté nu, à la manière grecque, son glaive dans la main droite, sa chlamyde jetée sur l'épaule, le pas en avant comme pour l'attaque. La poitrine se développe largement, partout la force éclate, mais sans grâce aucune. Vous êtes devant le type d'un robuste laboureur de la campagne de Rome ; la nuque tient du taureau, et les attaches de la tête montrent une musculature herculéenne. Le buste que nous avons au Louvre

donne la même idée : masque viril, œil renfoncé, regard scrutateur, bref tout ce qui dénonce un caractère sombre et médiocrement fait pour plaire aux femmes. « La liberté dont on jouissait sous le divin Auguste fut si grande, que nombre de gens allèrent jusqu'à reprocher impunément son manque de noblesse à l'omnipotent Agrippa. »

Julie en cela ne se gênait point, et du milieu de son cercle de jeunes seigneurs et de beaux-esprits donnait le ton. Plus tard, Caligula renia carrément l'ancêtre; plutôt que de passer pour le petit-fils d'Agrippa, il répandit la fable d'un commerce incestueux d'Auguste avec sa propre fille. En attendant que, mort, on le désavouât, Julie rougissait de lui vivant. Sur un sujet, ils auraient pu s'entendre. Julie n'était pas simplement la fille de César, elle était aussi la personne la plus lettrée, la plus instruite. Agrippa, de son côté, appréciait infiniment les belles statues et les beaux édifices ; il ne rêvait pour Rome qu'embellissements ; tous deux avaient des goûts artistes, ce qui les rapprochait ; mais dans la pratique, le point de vue était tout différent. La femme ne songeait qu'à son agrément personnel, au luxe particulier de sa maison, tandis que lui, dont les préoccupations ne cessaient de s'étendre au delà de la vie privée et d'embrasser l'État, n'aimait les arts que pour les

avantages publics qu'ils procurent, et dépensait sa fortune à bâtir des portiques, des temples et des thermes; à construire des aqueducs, à planter des jardins où les statues, les fresques, naissaient et se multipliaient sous la pluie d'or.

Pline l'Ancien parle d'un discours sur cette matière, dans lequel Agrippa reproche aux puissants de l'Empire d'enfermer en des palais et des villas, leurs tableaux et leurs statues, au lieu de les consacrer au profit de tous.

II

Les Romains étaient de grands pillards, et depuis que Marcellus, en pillant Syracuse, avait donné l'exemple, tous les généraux triomphateurs se faisaient un devoir de ne rentrer dans Rome que bien accompagnés des chefs-d'œuvre de l'art grec. Paul Émile avait rafflé tant de merveilles en Macédoine, où le grand Alexandre les avait, de son temps, entassées, qu'avant de quitter la Grèce, il en organisa lui-même une Exposition officielle dans Amphipolis. A son triomphe, deux cent-cinquante chariots gigantesques figurèrent remplis de statues et de tableaux de toute sorte et de toute grandeur. Un peu plus tard, Rome vit arriver, dans une même année, les trophées de

Carthage et de Corinthe, et peu après, les innombrables trésors de l'Asie hellénique montaient, avec Sylla, au Capitole. Cicéron appelle ces captures le droit de la guerre et la part du vainqueur. Les Romains, alors qu'ils usaient de ce droit barbare et qu'ils en abusaient, ne se doutaient pas du service qu'ils rendaient à la civilisation. Sans eux, rien de ce que nous possédons aujourd'hui, en fait d'antiques chefs-d'œuvre, ne subsisterait. Songeons aux dévastations qui, des temps les plus reculés à nos jours, ont, en ses moindres recoins, visité le sol de l'Hellade, et remercions ces grands fléaux qui furent aussi des Mécènes et des préservateurs. D'ailleurs, jusqu'à la période de Sylla, ces richesses n'avaient servi qu'à l'embellissement de la ville. La maison de Marcellus, ses jardins, ses villas restaient vides, tandis que par les soins du héros de Syracuse, les temples, les portiques et les forums se peuplaient de chefs-d'œuvre. Bientôt, cependant, on devint connaisseurs, et la mode s'établit des collections privées. Lucullus et ses pareils forcèrent les enchères, les objets d'art eurent la vogue; on en voulait pour ses palais et pour ses parcs; les provinces furent mises au pillage. Relisons le procès Verrès.

Sous le régime impérial, la frénésie s'accrut

encore. Sans que la guerre en fournît le prétexte, sans qu'il y eût à l'horizon simple apparence de triomphe, les temples de la Grèce furent démeublés, et leurs dieux expédiés par mer à la Ville éternelle, où les statues devinrent à la fin aussi nombreuses que les hommes. Fallait-il, en effet, qu'il y en eût de ces bronzes et de ces marbres entassés là, pour qu'après des siècles d'écroulement et de cataclysme, à Tibur, à Tusculum et sur le versant des coteaux Albins, les fouilles aient rendu et continuent à rendre ce que nous voyons! De telles merveilles étaient faites pour entretenir chez un peuple le sentiment du beau. Les œuvres enfantées par le génie des Grecs étaient à Rome un fonds national; tous en jouissaient, tous les respectaient, quoiqu'il n'y eût point de sentinelle préposée à leur garde, on ne cite sous la République qu'un seul exemple du contraire, et cet exemple vint d'en haut: Un jeune patricien du nom de Titius, rentrant chez lui en état d'ivresse, fut arrêté la nuit et mis en prison pour s'être amusé à mutiler une statue. Le lendemain, au Champ-de-Mars, quelqu'un s'informant de son absence, « *bracchia fregit,* » répondit un de ses compagnons, mot à double entente et qui peut vouloir dire : il s'est cassé le bras, comme il peut signifier : il a cassé un bras. Jules César qui,

pour la gloire des Romains, accomplit tant de grandes choses, fit énormement aussi pour la splendeur de leur cité. Artiste, il l'était au plus profond de l'âme ; que n'était-il pas ? il s'entendait aux mathématiques, à l'astronomie, à l'architecture. L'imperturbable héros de cent batailles perdait la tête devant une statue. Un tableau de maître, une pierre gravée le passionnaient ; il ne descendait pas en vain de la belle Déesse, et le sens de la beauté, sous toutes ses formes, lui venait, il pouvait le dire, de l'immortelle aïeule, dont aux journées de Pharsale et de Munda il donnait à ses légions le nom sacré pour mot de ralliement.

Par le forum de César, dont le seul emplacement coûta trente millions, fut éclipsé le vieux forum républicain ; et le temple colossal dédié à Vénus Genitrix eut pour programme de dépasser toutes les merveilles d'une cité qui en contenait tant. Devant le sanctuaire se dressait en airain la statue gigantesque de son cheval de combat, animal héroïque, aux sabots de devant écartelés, et qui jamais ne supporta d'être monté par un autre cavalier que César. Parmi les trésors de ce temple, non, de ce musée, resplendissaient deux tableaux : une *Médée* et un *Ajax* que le grand dictateur avait payés quelque chose comme cinq cent mille

francs de notre monnaie; car c'était le plus beau, que pas un seul de ces chefs-d'œuvre ne fut le fruit de la rapine. Tous furent acquis à riches deniers par César, lequel commanda au grec Archésilas la statue de la Déesse et probablement aussi la statue de Cléopâtre, qui, plus tard et par les soins du dictateur, fut placée à côté de Vénus elle-même; juste hommage rendu à la plus belle des femmes, à la mère de Césarion! Plus d'un siècle après la mort du divin Jules, ces marbres existaient encore, et Dion Cassius a pu les admirer là, dans ce temple où venait, à ses rares loisirs, se reposer le maître du monde, que les envoyés du Sénat apportant le fameux Message surprirent occupé à contempler des œuvres d'art. *Deus invictus!* lui-même, quoique vivant, marchait l'égal des dieux ! On l'appelait Jupiter; son palais avait droit au fronton réservé aux seuls temples; ses statues d'ivoire, d'airain ou de marbre, couronnées du laurier militaire ou du gazon civique, peuplaient les forums, les sanctuaires. Son image, privilége inouï jusqu'alors, circulait gravée sur les monnaies, annonçant à l'univers qu'il avait un maître; la divinisation était complète, et sur bien des points méritée; sait-on en effet beaucoup d'usurpateurs que leurs contemporains aient jugé dignes d'habiter le temple de la Clémence et d'y

figurer, la main dans la main, avec la statue de la Déesse. Cœur magnanime, esprit incomparable, César sut toujours, et partout, faire grand [1]. En travaillant à sa propre gloire, il travaillait au bien, à la joie de tous les Romains d'abord, puis du monde entier qu'il appelait à Rome.

C'est par ces côtés qu'Agrippa voulut l'imiter. Artiste et citoyen à son exemple, et professant cette maxime : que les riches et les puissants se doivent à la nation qu'ils gouvernent, et que — plus vos trésors sont immenses, plus vous avez d'intelligence et de culture, plus vous devez faire pour le bien-être, l'éducation et l'agrément de tous, — Agrippa, s'il nous est permis de ne pas reculer devant un anachronisme, pensait là-dessus comme un Français, tandis que Julie, plus égoïste et particulariste, entendait n'acquérir que pour posséder.

III

Ce malheureux hymen commença pourtant par donner de beaux fruits : Caïus d'abord, Lucius ensuite, puis Julie, puis Agrippine.

1. Voir sur Jules César, l'Étude placée à la fin du volume. (Appendice).

Auguste voyait s'accomplir ses vœux les plus chers. Sur-le-champ il adopta ses petits-fils, assurant ainsi la succession au trône dans sa race, et la prémunissant contre les attentats dont il pourrait être l'objet. On n'aborde pas impunément une Circé comme Julie. Malgré le triple airain qui l'entourait, ce cœur de soldat fut envahi. Agrippa subit le charme irrésistible, et, bientôt forcé d'ouvrir ses yeux à l'évidence, combattit le mal sans le vaincre. Sa dignité lui défendait de se plaindre et de rien laisser voir. Les expéditions militaires, les travaux et les fatigues de la vie d'État semblaient devoir offrir un refuge à son chagrin : il n'y trouva que des prétextes pour quitter la place où d'autres, brillants, plus heureux, se prélassaient. Vainement refoulée, la possession démoniaque le suivit partout, hâta sa fin. Agrippa meurt à cinquante-deux ans. A peine laisse-t-on à sa veuve le temps de mettre au monde un dernier enfant, — cet Agrippa posthume, au sort duquel il sera dûment pourvu au jour donné. Aussitôt, l'intrigue se renoue. « Bien coupé, mon fils, dira plus tard la mère de Charles IX, maintenant il s'agit de recoudre. » Livie s'entendait à recoudre. Dix ans elle avait attendu que Julie redevînt libre, et cette fois, il la lui fallait pour son Tibère.

Tristes noces! plus funestes encore que les secondes!

Déjà, du vivant d'Agrippa, Julie s'était distinguée par les désordres de sa conduite, désordres que facilitaient les continuelles absences d'un mari dont les affaires de l'État sollicitaient la présence, tantôt au milieu d'un camp, tantôt à la tête du gouvernement d'une province reculée. Vers cette grande dame, la première dans Rome et la plus belle, affluait tout ce que la jeunesse avait de brillant, et pas n'était besoin de savoir par cœur l'*Art d'aimer* ou tel autre poëme d'Ovide, le Musset de cette période, pour s'entendre à lier et mener une intrigue de galanterie avec la femme du vieil amiral. Julie, à la faveur du mariage, s'émancipait délicieusement des lourds ennuis endurés sous le toit domestique. Enlevée de bonne heure à sa mère et transportée au palais, elle avait grandi sous la direction d'un père affectant beaucoup la simplicité des mœurs bourgeoises, et d'une rigidité souvent pédantesque. Tout n'était point rose dans ce gynécée entre la tante Octavie, l'austère marâtre Livie et Scribonia, la vraie mère, qu'on ne perdait pas une occasion de quereller. Auguste avait cette manie de ne vouloir porter que des vêtements fabriqués chez lui par les siens; il fallait, bon gré mal gré, coudre et filer de la laine

du matin au soir, et cette attitude rétrospective d'un chef d'État visant la popularité, agaçait invinciblement la jeune princesse, qui n'était rien moins qu'une Nausicaa, et par ses impatiences déjà préludait à cette fameuse réponse venue plus tard : « Si mon père oublie qu'il est César, j'ai le droit de me souvenir, moi, que je suis sa fille! » Quant à des jeunes gens, on n'en voyait pas un seul. Tout le système d'éducation tendait à convaincre les Romains de la divinité du sang de Jules; c'était un cérémonial de sanctuaire avec quelque chose de l'étiquette de la Cour d'Espagne sous Philippe II. Un jour, aux bains de Baïa, un jeune homme de qualité, Lucius Vicinius (*clarus, decorusque juvenis*), croit de son devoir de venir présenter ses hommages à la princesse, et tout de suite Auguste le remet à sa place et lui reproche « sa démarche incorrecte » dans un de ces petits billets qu'il rédigeait en homme d'esprit et traçait en calligraphe [1].

Julie étouffait à la chaîne; en elle la nature violentée se révoltait, et, quand le mariage ouvrit à ses ardeurs le libre espace, elle s'y précipita d'un de ces élans cent fois accrus par la compression.

1. Voir à la fin du volume la Note XI.

Ici commencent les grands jours de ses désordres. Avec Agrippa, l'ami de jeunesse et l'intime confident d'Auguste, le ferme soutien de l'établissement impérial et le plus populaire des héros de Rome, elle avait pu garder certains ménagements; mais qu'avait-elle à se contenir vis-à-vis de ce Claudien ténébreux et toujours s'effaçant derrière une mère intrigante : de ce fils d'une Livie, trop honoré de s'unir au sang des princes dont elle était, et qui, — incapable de lui donner cette situation véritablement suprême où l'avait mise son second mari, — à tant de disgrâces joignait celle d'avoir jadis méprisé ses avances[1]? La liaison avec Sempronius Gracchus, entamée du vivant d'Agrippa, reprit de plus belle et, comme à ciel ouvert. Après, en même temps, d'autres eurent leur tour : Murena, Cœpio, Lépide, Ignatius, Antoine, fils du grand triumvir, pour le goût des plaisirs, l'ambition, tenant de son père, plus doué cependant du côté des finesses de l'esprit, un dé-

1. Parmi les aventures de Julie, qui déjà faisaient bruit, on se racontait un caprice qu'elle avait eu (étant la femme d'Agrippa) pour le fils de Livie, un des hommes les plus beaux et les plus robustes de ce temps; mais Tibère négligea l'invite. En place du jeune lion qu'elle cherchait, la chasseresse au bois ne trouva qu'un sanglier grognon, et quitta le jeu sans pardonner.

licat, presque un poëte et l'ami d'Horace, qui l'a célébré dans une de ses Odes. C'était là sans aucun doute une société fort immorale, et comme les pouvoirs despotiques réussissent à les établir en faisant refluer dans la vie privée toutes les énergies militantes, toutes les forces habituées à se dépenser dans la vie publique. Plus de forum, plus de politique, mais un besoin effréné de luxe et de jouissances, de misérables intérêts de coterie, la foire aux anecdotes, aux scandales, mille pernicieux canaux par lesquels la dérivation s'opère. Auguste, en constituant sa monarchie, réunit tous les pouvoirs de l'État dans sa personne et sa Maison. Alors commence le rôle des femmes de la Maison impériale, dont les caprices et les galantes équipées deviennent affaires d'État. Sous ses dehors d'élégance et de savoir-vivre, cette société, — ce grand siècle, ainsi qu'on l'appelle, — cache des abîmes de corruption. Sa littérature, ses beaux-arts, ses raffinements de goût, pure surface, tapis de fleurs et gazons verts couvrant et dérobant l'infect marais! Le chantre de la modération dans les plaisirs, de la vie bornée, Horace perd de sa faveur, c'est Ovide qui tient le haut pavé : l'*Art d'aimer* est dans toutes les mains, et l'empereur Auguste, « restaurateur des bonnes mœurs, » n'y voit point de mal. C'est

qu'au fond la morale proprement dite l'occupe assez peu ; il ne demande que des ménagements extérieurs : soyez au dedans ce que vous êtes, — des libertins et des courtisanes, — mais au dehors, en public, point de scandale! Pour le peuple, du pain et des spectacles ; pour la noblesse, toutes les jouissances d'une vie de loisirs forcés.

IV

Il y eut cependant des natures absolument réfractaires à cet esprit de dissimulation : on en vit qui, par opposition, affichèrent leurs débauches. Julie était de ces natures, toujours vraie et et portant haut même ses vices, — du reste le parfait produit de son temps et de la société qui l'avait élevée. Jugée à ce point de vue, l'effroyable pécheresse ne vaut pas moins que tout ce qui l'entoure : je me reprends, elle vaut beaucoup mieux. Outre cette droiture dont je parle, elle avait l'humanité, la bonté d'âme : *præterea mitis humanitas minimeque severus animus*, dit Macrobe. Livie était assurément une plus honnête femme : elle, Julie, était un plus honnête homme. Ses crimes n'ont fait d'autres victimes qu'elle-même.

jamais vous ne lui surprenez la main dans un meurtre, ce qui ne se peut dire de l'épouse d'Auguste, chaste et pudique, mais cruelle, — sang de vipère, tranquille, froid et venimeux. D'ailleurs, à ces désordres, que d'excuses! Son père en la mariant avait-il une seule fois considéré autre chose que la raison d'État? Des premiers battements de son cœur, de ses vœux de jeune fille, qui s'était occupé? Julie sentait les implacables droits qu'elle avait à l'indulgence de son père: son tempérament de feu et la dépravation de la jeune noblesse firent le reste. Ingénieuse et brillante, elle apportait à la conversation toutes les ressources de l'intelligence la plus diverse et la mieux informée.

Parler de sa beauté serait facile: nous n'avons point ici, comme pour Cléopâtre, à conjecturer sur la foi de quelques documents, que l'imagination interprète. Les médailles, les pierres gravées nous renseignent; et d'ailleurs, à qui ce genre d'iconographie ne suffit point, le Louvre offre son répertoire. La statue que nous avons d'elle au Musée la représente en Cérès, la couronne au front et dans la main la corne d'abondance. Vous êtes vis-à-vis d'une femme abordant la trentaine, belle et d'une superbe distinction. Le visage, où se montre la fierté des races royales, n'en respire

pas moins un grand charme : les traits sont fins, délicats, la vie et l'esprit les animent. Involontairement, devant ce marbre, vous vous dites : « Qui que tu sois, tu seras vaincue, et fille de César bien plus encore ! » Légèreté, hauteur, coquetterie, tout l'arsenal de la provocation, et rien pour la défense ; aucune volonté, point d'énergie. Un large et souple pallium enveloppe le corps élancé, dont le maintien trahit la grande dame : dans ce costume, décent jusqu'à l'austérité, ne découvrant que la main gauche, tandis que le bras droit se relève sous les plis et doucement sert de support au cou, — l'œil scrupuleux d'Auguste ne trouverait pas un défaut à reprendre.

On sait quel juge morose était César et combien il avait la remontrance aisée en ces questions d'attitude et de toilette. Trop de luxe, de familiarité l'indisposait : il ne permettait pas à sa fille de paraître vêtue librement. Un jour, au théâtre, pendant un combat de gladiateurs auquel assistait la famille impériale, il constata, non sans mauvaise humeur, la différence très-marquée d'impression que produisirent sur l'assemblée l'apparition de Livie et celle de Julie. L'une arrivait accompagnée d'un conseil d'hommes graves et déjà mûrs, tandis qu'autour de l'autre avait pris place une députation de la plus frivole jeunesse. Julie, à peine

rentrée, eut sa semonce sous forme d'un de ces billets que son père aimait à décocher, et, comme elle avait l'esprit de famille et n'était point une personne à se déconcerter jamais, elle riposta sur-le-champ : « Patience pour mes jeunes gens, et ne me les reprochez pas tant, car eux aussi vieilliront avec moi ! » Auguste sourit et continua son métier d'épilogueur débonnaire. Au fond, il l'adorait et refusait de croire à son inconduite ; tout au plus admettait-il ce que nous appellerions des inconséquences. Une autre fois, il la surprit se faisant enlever quelques rares cheveux blancs poussés bien avant la saison, je dirais presque en primeur, sur cette jolie tête. La cueillette allait son train, lorsque l'arrivée soudaine de César dérangea tout : les femmes n'eurent que le temps de s'échapper, emportant, ou croyant emporter, le secret de l'opération : néanmoins, il resta des traces, deux ou trois cheveux égarés. L'empereur les remarqua, mais sans se trahir par aucun mouvement. Il se mit à causer de choses diverses, et sans en avoir l'air, amena la conversation sur l'âge de Julie. « Et penser, lui dit-il, que dans quelques années tu vas commencer à vieillir. Qu'aimeras-tu mieux alors, des cheveux blancs ou de la calvitie ? — Moi, cher père, mais il me semble que je préférerais encore des cheveux blancs !

— Oh! la fourbe! reprit Auguste. S'il en est ainsi, pourquoi souffres-tu que tes femmes déjà commencent à te rendre chauve! »

Je me la représente devant l'autel de sa toilette, environnée de tout le personnel, de tout le cérémonial du culte. Assise sur le siége d'or, — tandis que des servantes empressées passent aux doigts de ses pieds les anneaux de pierreries ou baignent de senteur les draperies de sa tunique, — elle jase et badine, et sa bouche, fraîchement teintée de carmin, ébauche un sourire à l'esclave qui lui tend le miroir. L'esclave au miroir est de toutes les filles du service, la plus rapprochée de sa maîtresse. On la veut jeune, belle, et surtout irréprochablement saine de corps, chose rare à trouver au milieu de la corruption des mœurs romaines. La pureté de son haleine décide de sa fortune. Elle souffle sur le miroir, et, pour être adoptée, il faut que la surface limpide, un moment ternie, renvoie à l'odorat de la grande dame un parfum de rose et de violette. Comme elle a son Nubien farouche pour l'accompagner et la garder, Julie a son esclave favorite préposée au miroir, aux secrets messages. Phœbé vit dans la contemplation, l'adoration de sa patronne. Cette jeune tigresse devient une gazelle apprivoisée aux genoux de l'auguste princesse, qui, selon les caprices de l'heure, la

flatte, l'enguirlande, ou s'amuse à lui darder dans les chairs son épingle à cheveux.

On n'en finirait pas avec ces traits anecdotiques, qui nous montrent — chacun dans son caractère et son contraste — ces deux personnages si peu semblables, quoique si rapprochés, et malgré tout liés d'invincible tendresse : celui-là, dévotieux gardien des convenances, fauteur des vertus domestiques, circonspect, économe, frugal : celle-ci, tout à son luxe, à ses entraînements, à ses passions, le sang impétueux du grand Jules, sa vraie nièce, et la postérité retrouvée de Vénus, l'immortelle aïeule ! Auguste, ayant un soir désapprouvé l'équipage de sa fille, la vit venir à lui le lendemain mise très-simplement, et, comme il la félicitait du changement : « C'est qu'aujourd'hui, répondit-elle, je me suis habillée pour mon père, et hier pour mon mari. » Chez une Romaine de la République, le mot pourrait passer ; mais chez Julie, comment y croire? C'est pour ses amants qu'elle s'habillait et non pour son mari, qu'elle abhorrait, et qui, farouche, à l'écart, dévorait sourdement ses colères, ne se sentant point de force à porter plainte. Les bruits promenés par la ville, certains propos licencieux de Julie, lui tintaient aux oreilles. A l'observation d'un de ses amants, lequel, sachant le fond des choses,

lui demandait comment il se faisait que tous les enfants d'Agrippa ressemblassent à leur père, l'épouse impudique n'avait-elle pas répondu par ce trait d'une audace dont l'honnêteté de notre langue ne souffre point la traduction : *Nunquam enim nisi navi plena tollo rectorem?*

IV

Revenu depuis peu de sa dernière campagne en Germanie, Tibère, d'un simple coup d'œil, s'était rendu compte de la situation, et, la mesurant bien, avait dû reconnaître qu'elle n'était pas à son avantage. L'influence de Julie régnait sans égale : une riche lignée de princes et de princesses entourait la féconde mère et déjà grandissait pour la dynastie. L'aîné de ses fils, Caïus César, héritier présomptif, s'avançait chaque jour d'un pas plus assuré dans la faveur publique. Auguste l'y aidait de tout son pouvoir, et dans son impatience à le couvrir, à l'accabler d'honneurs, lui et son frère, obtenait du Sénat les dispenses d'âge nécessaires. Les Infants, salués, acclamés par la foule, occupaient la scène au premier rang; ils habitaient chez Auguste, qui lui-

même présidait à leur éducation, les voulait pareils à lui en toute chose et s'évertuait à leur transmettre jusqu'à son écriture. A la table de famille, il les plaçait à sa droite sur le triclinium : en voyage, ils chevauchaient près de l'empereur ou montaient dans une litière qui précédait la sienne. Tibère n'était pas seulement mis à l'ombre, il gênait. Le Tribunat même, dont il venait d'être investi, ne le défendait point contre l'outrage. A trente-six ans, malgré ses victoires et ses nombreux services, il lui fallait à chaque instant subir les arrogances des jeunes princes du sang et de leur clique. Le peuple l'accueillait avec froideur, et la société n'avait plus assez de sarcasmes pour cet époux si aveugle ou si tolérant, *impudicitiam uxoris tolerans aut declinans*.

Julie cependant réclamait davantage ; la présence de Tibère l'importunait pour vingt raisons. Elle entreprit donc de persuader son père, et l'odieux fils de Livie reçut la mission d'aller en Orient guerroyer contre les Parthes. On évitait ainsi toute chance de conflit entre un mécontent dangereux et ces jeunes Césars, dont l'astre naissant ne devait pas être offusqué. A l'époque du premier mariage s'était déjà produit quelque chose de pareil à cette situation. Marcellus, qui jouait alors, comme époux de Julie, ce brillant

premier rôle que le prince Caïus, fils de cette même Julie, tient à l'heure où nous sommes, — l'imberbe Marcellus, ivre de sa popularité, de sa faveur auprès du maître, avait osé vouloir lutter d'influence avec un Marcus Agrippa, et, — signe caractéristique, — c'était l'enfant présomptueux qui l'avait emporté sur le vainqueur d'Actium. Auguste, malade et en danger de mort, avait remis l'anneau impérial à son coadjuteur illustre, de quoi le petit aiglon devint tout rouge et cria si fort que César, aussitôt rétabli, dut s'incliner devant cette puérile prétention et lui sacrifier Agrippa; ce que Pline appelle, à très-juste titre, la regrettable mission d'Agrippa, *pudenda Agrippæ ablegatio*. On sait comment le vieux soldat prit l'affaire; il accepta cette mission, en chargea des officiers de sa suite, et demeura, lui, dans le voisinage de l'Italie. Tibère avait trop de piété, de soumission envers ses bons parents, pour jamais risquer de leur déplaire. D'ailleurs, ce que l'indispensable ami d'Auguste pouvait se permettre n'était point là de saison. Tacite vante la modestie de Tibère: cette vertu ne l'empêchait pas de ressentir l'injure, mais elle communiquait à son ressentiment une invincible force de passivité. Le dégoût, la mélancolie aidant, il résolut de rompre à tout prix avec ces relations dont le poids l'acca-

blait. Il en avait assez de ces misères que lui infligeaient de tous côtés la jalousie des jeunes princes et l'implacable animosité de sa femme. Il voulait l'absolue solitude, une retraite silencieuse et lointaine, et pour seules consolations la science et les lettres. Peut-être aussi qu'un secret calcul n'était pas étranger à ce dessein, et qu'il comptait ainsi provoquer de sérieuses réflexions chez son ingrat beau-père en le mettant à même de sentir le vide de son absence et de voir si c'était avec des jouvenceaux qu'on remplaçait un homme tel que lui. Il déclara donc que sa santé, non-seulement ne lui permettait pas d'entreprendre une nouvelle campagne, mais le forçait de se démettre pour un temps de tous ses emplois. L'empereur refusait d'y croire, il supplia : peine perdue! La dissimulation implique toujours une certaine faiblesse, et Tibère avait l'inexorable entêtement des caractères faibles, qui lentement cheminent vers un point, et jamais ensuite n'en démordent.

Il quitta Rome et l'Italie, se dirigeant vers Rhodes. Auguste ne s'y trompa point : c'était son divorce avec Julie que Tibère venait de dénoncer. Le maître du monde reçut l'outrage avec amertume. « Cette retraite de Tibère, remarque Pline, fut une des hontes et des grandes douleurs de la vie d'Auguste : » exil volontaire, qui, grâce

aux manœuvres de Julie et de Sempronius Gracchus, n'allait guère tarder à se changer en exil forcé. Tibère, en effet, avait agi là comme un écolier. Quitter la place à ses adversaires, jouer leur jeu, quelle politique pour un si profond diplomate! Il laissait Livie seule aux prises avec une cabale impitoyable. Julie et Scribonia, sa mère, l'emportaient ; derrière elles se groupaient tous les ennemis de l'impératrice et de son fils, cet odieux pédant, comme on l'appelait dans sa propre famille. Il ne s'agissait plus que de profiter de l'avantage pour creuser entre Tibère et son beau-père ulcéré un de ces abîmes qui rendent les retours impossibles, et chasser, une fois pour toutes, cet intrus de la maison de Jules. Le but n'était pas hors de portée, seulement, il eût fallu prendre au sérieux l'aventure, vouloir ce qu'on voulait, et par malheur, Julie était bien légère et Livie bien forte. La partie néanmoins s'engagea.

Au premier rang de la jeune noblesse romaine figurait Sempronius Gracchus, très-bien doué, très-instruit, passé maître dans tous ces agréments qui vous mettent un personnage à la mode, et d'autant plus dangereux que ces talents, qu'il possédait en quantité, lui servaient de préférence à nuire. Cet homme, l'amant de Julie sous Agrippa,

et qu'elle avait voulu quitter en se remariant, ne pardonnait point à Tibère d'avoir jeté le trouble dans ses relations secrètes. Troubles d'un moment. Après les premières couches de sa femme, Tibère, ayant perdu l'enfant, s'éloigna peu à peu, et Sempronius, habile à saisir l'occasion, reconquit sa maîtresse et sa proie. N'importe, cette rupture avait aigri le libertin, non moins que l'intrigant ; c'était donc entre lui et Tibère, — qui d'ailleurs savait tout, — une haine à mort, et et dès que la vengeance sonna l'heure, il fut exact au rendez-vous. Le programme était des plus simples : envenimer la blessure faite au cœur d'Auguste vieillissant ; pousser à l'irritation, à la colère, le mécontentement contre Tibère impie envers le meilleur des pères, rebelle envers son souverain. Julie écrivait à l'empereur des lettres intimes, que dictait Sempronius, correspondance pleine de griefs et de rancunes, actes d'accusation poursuivis pendant quatre ans, au bout desquels l'absent devint un proscrit.

Julie avait brisé l'obstacle : débarrassée enfin de son importun surveillant, elle crut pouvoir s'affranchir de tout respect humain à l'égard d'une alliance qui légalement tenait encore. Fille de César et son idole, elle sentait monter son crédit à mesure que grandissaient les jeunes princes.

Auguste, pris d'un redoublement de tendresse, l'accablait de soins, de prévenances, comme s'il l'eût chérie davantage à cause des ennuis dont la conduite de Tibère le tourmentait. « Les princes, écrit Dion Cassius, savent tout, plutôt que ce qui se passe dans leur propre maison, et tandis que leurs moindres actes sont connus de chacun, rien ne leur arrive de ce qui se fait dans leur entourage. » C'était le cas d'Auguste envers sa fille. Il l'estimait un modèle d'honneur et de vertu ; ses reproches, quand il jugeait bon d'en adresser, ne visaient jamais que des oublis de convenance. Il avait bien, du temps d'Agrippa, jadis ouï parler de désordres ; mais ces bruits portaient en eux-mêmes leur condamnation et ne résistaient point à la première enquête. Un simple regard promené autour de lui sur les enfants de Julie avait suffi pour le rassurer. Les chers enfants rappelaient, à s'y méprendre, les traits d'Agrippa leur père, et César, qui naturellement ignorait certains secrets confiés aux seuls élus, ne pouvait que rougir d'avoir douté.

Elle, cependant, mettant de côté toute retenue, descendait chaque jour d'un degré l'horrible échelle. Livie, impassible, observait, prête à s'avancer pour jeter au gouffre sa rivale ; mais le moment, il fallait l'attendre. Froide, muette, elle

guettait ; le serpent dans sa jungle a de ces affûts : l'oiseau frivole et toujours gazouillant tombe de branche en branche : un mouvement encore, il est mort ! L'imprudence, trop de hâte, pouvaient tout perdre : allez donc disputer son trésor à ce père frappé d'aveuglement et qui, non content de traiter le bruit public de calomnie, en est venu à se faire de sa Julie un idéal de chasteté ! « Ainsi, disait-il entre amis, devait être cette Claudie dont parle l'Histoire ! » — Claudia Quinta, qui jadis, au temps de la seconde guerre punique, avait, par un miracle, confondu ses accusateurs. Un navire, apportant de Grèce la statue de la mère des dieux, s'était échoué près du port d'Ostie, et les devins annonçaient que, seule, une honnête femme pouvait le remettre à flot. Alors, d'un groupe de matrones venues au devant de l'image sacrée, Claudia se détache, elle saisit la rame en invoquant Cybèle : ô prodige ! sous cette faible main, la masse pesante s'ébranle, remonte le Tibre et gagne la ville au milieu des acclamations du peuple. Ne croirait-on pas lire une légende du Moyen Age ? De ce navire de Cybèle, il semble que la barque de Lohengrin soit sortie. Illusion étrange, comparer Julie à cette femme dont les Dieux attestaient le mérite et qu'une statue d'airain immortalisa dans Rome !

V

Auguste avait soixante et un ans; sa gloire, son pouvoir, son bonheur domestique, touchaient au faîte. En revêtant la robe virile, Caïus d'abord, plus tard Lucius, son frère, avaient été présentés au peuple, et désormais, proclamés princes de la jeunesse, ces deux fils de Julie, dans leur brillante armure d'argent, conduisaient au Champ-de-Mars l'escadron de la chevalerie romaine. Salué lui-même par le Sénat du titre de Père de la Patrie, le fortuné souverain entendait des millions de voix porter son nom jusqu'aux nues; c'était le plus grand honneur que Rome pût décerner. A l'occasion de cet événement, des fêtes eurent lieu; Auguste les présida, partout accompagné de Julie, orgueil suprême de sa race. Et quel père, en effet, n'eût été fier d'une telle fille? A ne parler que de sa beauté, la distinction régnait sur tous ses traits, d'une expression ordinairement sévère : la ligne droite qui, tombant du front, dessinait le nez de forme grecque, se courbait légèrement à la hauteur des yeux, et donnait au visage un air sombre, parfois dur, signe caractéristique des Césars. La froideur et le dédain se

lisaient sur les lèvres. Un sein sculpté dans le marbre, des épaules de déesse, prêtaient à l'ensemble de la physionomie des séductions faites pour tempérer l'excès de dignité. Au front brillait le diadème, tandis que sur la nuque trois rangées de perles cerclaient une masse de cheveux noirs tordus en un seul nœud. Au moment où son père lui présentait la main soit pour sortir du palais, soit pour y rentrer, un cri d'admiration jaillissait de toutes les poitrines, et, parmi tous ces hommes au milieu desquels elle passait impénétrable, combien n'étaient-ils pas ceux qui pouvaient se dire : « Vesta ! j'ai soulevé tes voiles ! » Les libertins de haut lieu se délectaient au souvenir de royales faveurs ; d'autres se prenaient à trembler en croyant reconnaître, dans cette fille des Césars, la Circé fortuite d'une heure de débauche ! Malheureux Auguste ! quel réveil l'attendait ! Tandis qu'il s'abandonnait à ses paternelles effusions, d'horribles rumeurs circulaient par la ville. Il n'était bruit que des amours criminelles de Julie, de ses déportements : on se racontait ses frénésies farouches, ses défis impudents portés à la morale publique, ses folles jouissances que doublait l'attrait irritant du péril.

L'orage se formait, grandissait. Ces fêtes que partageait Livie, ces odieuses solennités en l'hon-

neur de Julie et des jeunes princes, ne lui rappelaient à elle que son Tibère disgracié. Le ramener au pied du trône, lui restituer, avec son crédit, les espérances d'autrefois, c'était l'œuvre où depuis longtemps s'appliquait la persévérante matrone, et l'œuvre avançait sûrement, favorisée de part et d'autre ; car si l'inflexible Livie serrait le jeu, Julie, par l'impétuosité de ses dérèglements, semblait vouloir d'elle-même hâter sa perte. Déjà la catastrophe l'enveloppait, elle ne voyait rien ; ses pas étaient suivis, de tous côtés des espions éventaient sa trace. Livie sentait son ennemie là où elle la voulait, et, quand elle eut bien reconnu que nul moyen ne lui restait de s'échapper, elle tira le filet sur sa proie.

Le premier instant fut terrible : jamais pareil scandale n'avait soulevé Rome : les dénonciations arrivèrent foudroyantes, et, grâce aux bons offices de la magnanime Impératrice, toutes portaient coup. C'est qu'il ne s'agissait pas aujourd'hui de menus griefs, de galanteries plus ou moins discrètement gouvernées, la fille de César, la première dame de l'empire, était accusée de s'être ravalée au niveau de la dernière des créatures. Outrages répétés à la foi conjugale, impudicités de toute sorte, flétrissure portée à la Maison impériale par de grossiers dérèglements et le mépris

des lois et ordonnances du Souverain ; intelligences politiques et complots avec plusieurs de ses amants reconnus coupables d'avoir conspiré, — tel fut l'acte d'accusation qui, frappant Julie, allait atteindre son père encore plus cruellement peut-être. Il fallait que ces divers crimes eussent pour eux des témoignages publics bien irrécusables, que tout cela fût bien patent, bien avéré, pour que Livie jugeât l'occasion venue de lancer l'attaque.

Auguste, nous le savons, adorait cette fille; en outre, il avait horreur du scandale. Nul doute qu'il eût employé, s'il l'avait pu, tous moyens d'étouffer l'affaire. L'opinion lui força la main, et le Maître du Monde, impuissant à sauver même les apparences, dut se résigner à voir la discussion publique s'emparer de ses secrets et de ses hontes de famille. Son amertume s'accrut de cette circonstance : il se reprochait aussi tant d'affection, d'indulgence, envers cette enfant hier l'orgueil, désormais l'opprobre de sa vie. Capable de supporter la mort des siens, mais non pas de souffrir leur honte, il se voyait en présence de la plus affreuse catastrophe; la flétrissure imprimée au front de son enfant unique; l'honneur de sa maison violé, profané aussi ce divin sang des Jules dont la pureté constituait la force de la

dynastie, et par là compromise à jamais la légitimité des héritiers de son nom et de sa puissance : c'était à en perdre la raison. La bonne Livie avait calculé juste. Au saisissement de la première heure succéda bientôt la colère du désespoir ; lui-même requit les poursuites, et, ne pouvant se rendre en personne au Sénat, chargea son questeur d'aller y notifier l'acte d'accusation. Le témoignage de l'Histoire est écrasant : Sénèque surtout vous stupéfie ; les autres, Tacite, Suétone, Velleïus, dictent leurs arrêts, prononcent à distance ; mais lui, vous diriez qu'il a devant les yeux les pièces mêmes du procès ; il parle d'autorité, raconte ; et quels faits il avance ! Convenons que ces grandes dames romaines étaient des impures épiques. Il y a dans leurs débauches et leurs vices quelque chose de monstrueux qui rappelle la Fable : on se croirait parmi leurs Dieux, tant c'est horrible !

Un jour devait arriver où le Destin livrerait en pâture à quelques hommes l'univers avec toutes ses jouissances. Après la dernière guerre civile, il semble que la roue du temps cesse de tourner. C'est un silence formidable dans l'Histoire, tout se tait, s'immobilise. Arrêt sinistre précédant l'inévitable écroulement du vieux monde ! Auguste règne à l'ombre du passé ; les anciennes formes

de la République l'aident à gouverner : s'il prospère et va jusqu'au bout, c'est pour avoir conquis le pouvoir qu'il exerce, pour s'être fait lui-même ce qu'il est ; mais ses successeurs, eux, n'ont plus rien à prétendre, le monde est à jamais conquis. il ne leur reste qu'à jouir ; l'humanité leur appartient, qu'en faire? Ils ne le savent, car la jouissance veut être conquise, et surtout veut être ménagée. La jouissance sans limites, sans intermittences, ne donne que des misanthropes ou des monstres. Tibère à Caprée, bâille sa vie ; les autres : Caligula, Claude, Néron, sont des hallucinés, des hystériques. La fille d'Auguste est de ce monde-là : insensée, insatiable !

Gardons-nous de la juger selon les lois de nos sociétés modernes ; et, sans lui jeter la pierre, laissons-la vivre et se quereller avec son temps, avec ses Dieux plus coupables qu'elle.

VI

A l'une des extrémités de Rome, dans le voisinage du Cirque, s'élevait le temple d'Hercule, vieil édifice d'un mauvais renom et qui datait du temps du roi Numa. Qu'on se figure une immense rotonde, avec une double colonnade ionique, rece-

vant la lumière par en haut : tout autour régnait une galerie garnie de lits de repos et sur laquelle s'ouvraient les cabines et vestiaires des gladiateurs; au milieu se creusait fraîche et limpide la piscine qui servait à leurs bains et dont une statue de Phidias, — Hercule terrassant l'Hydre de Lerne, — formait le rond-point.[1] Les plus fâcheux bruits couraient sur ce temple, qui passait pour un lieu de rencontres clandestines et même pour un coupe-gorge. Une ordonnance du Sénat en avait interdit l'accès aux femmes; c'était une raison pour que celles du meilleur monde se fissent un devoir d'y pénétrer. Là se rendait assidûment Julie, le visage masqué, un long voile enveloppant son corps de la tête aux pieds. La princesse emmenait avec elle dans ces expéditions son Nubien, grand et bel esclave fièrement découplé, devant qui s'abaissaient toutes les consignes. Reçue à la porte par le prêtre de service, elle enfilait, svelte et furtive, un escalier dérobé qui la conduisait au haut de la rotonde, où l'attendait, avec ses riches tentures, ses tapis, ses coussins de pourpre, un élégant salon, sorte de loge grillée qui par son ouverture livrait au regard tout ce qui se passait à l'intérieur. Voir sans être vue, plaisir de reine ! D'aventure, quand une amie se trouvait là, on échangeait ses idées on se nom-

mait les figures de connaissance qui se cachaient également dans les loges voisines, ou bien, seule, accoudée, l'œil ardent et fixe, on rêvait.

Cependant, les gladiateurs se préparaient aux combats du Cirque, ceux-ci, plongés à mi-corps dans la piscine de porphyre, se détendant et s'étirant après le bain; ceux-là s'exerçant à l'escrime; quelques-uns frictionnant leurs membres assouplis; d'autres, couchés entre les colonnes, causant et plaisantant avec leurs camarades encore dans l'eau. Rome, qui payait fort cher ses jeunes athlètes, les voulait dispos de corps et d'esprit, il fallait, pour la satisfaire, qu'on mourût avec de belles attitudes. Souvenons-nous ici de ce chef-d'œuvre du Musée capitolin [1] et pensons aux vers de Byron :

> See before me the Gladiator lie
> He leans upon his hand.....

« Sur un énorme bouclier, l'homme est gisant, blessé à mort, sa main droite, d'où le glaive s'est

1. Progrès ou décadence, cette statue du *Gladiateur* marque un pas vers le vrai historique, national, typique. A la beauté abstraite du pur hellénisme, à l'idéal de la forme humaine généralisée, succède l'individuel, le caractéristique. Ce guerrier mourant est bien un Dace. Nous sommes sur la voie du naturalisme, du portrait. Lysippe et son école ont passé par là.

échappé, s'appuie au sol; l'inclinaison de la tête abandonnée et fléchissante, la fixité du regard, l'horripilation du front, tout indique l'approche du fatal instant où son dernier souffle va s'exhaler par sa bouche entr'ouverte. Il voudrait mourir seul, à l'écart, dérober au public la vue de ses traits crispés par l'agonie. Le Cirque retentit d'applaudissements et de clameurs; lui n'entend rien : ses yeux, son cœur, planent au loin. Encore quelques secondes, et son bras raidi s'affaissera, et sa tête immobile reposera dans l'éternel sommeil; en attendant, il revoit sa hutte sauvage au bord du Danube, il sourit à sa jeune femme, qui le pleure au pays des Daces, tandis que lui expire ici pour le gaudissement du peuple romain. »

C'était donc à régler ces effets et ces poses que s'appliquaient tous ces Antinoüs, ces Apollons, ces Hermès et ces Adonis, dont la plupart se sentaient sous le regard de leurs sultanes. Succomber avec goût, laisser le glaive s'échapper galamment de sa main, mettre de l'harmonie et du style jusque dans le spectacle de sa blessure, étaient les principaux attraits d'un gladiateur sur la scène; mais dans cette Rome dépravée, d'autres théâtres, non publics, s'offraient à son activité, à ses talents. Comme les grands seigneurs du dernier siècle avaient leurs *petites maisons*, on avait

au fond du faubourg la maison de sa nourrice : logis discret, d'apparence modeste, un sphynx de granit égyptien gardait l'entrée, nul n'y pénétrait, nul, de ses yeux, ne contemplait le luxe et les merveilles des appartements intérieurs, sinon l'hôte mystérieux appelé, désiré, et qui, souvent, payait de sa vie la fatale initiation. Dire d'une femme qu'elle avait eu pour amant un gladiateur, aucun outrage n'égalait celui-là ; mais chez ces natures dévorées d'appétits malsains, le vice l'emportait. Voir fléchir sous le fer meurtrier de l'adversaire ce jeune héros qu'une heure auparavant elles serraient entre leurs bras ; voir se décolorer, blêmir la pourpre de ces lèvres, où le sang naguère affluait en baisers de feu, cruauté féroce dont la seule idée vous épouvante, et que ces aimables vampires de l'Antiquité goûtaient comme un raffinement de volupté ! C'était du reste pour les superbes curieuses une simple affaire de choix : car jamais plus belle collection de types ne s'offrit. A côté du Nubien, taillé en Alcide, l'Africain crépu déployait sa gracilité de Faune, et près d'eux se roulait par terre, — avec un tigre, — quelque blanc et nostalgique enfant de la Gaule, insoucieux des regards qui dardaient sur lui des tribunes.

L'usage était qu'avant la sortie le prêtre de

l'endroit vint prendre les ordres de la fille de César, qui négligemment, du bout de son masque, désignait sa proie. Avec des protections, on se tire de tout en ce monde, et le métier de gladiateur ainsi compris menait souvent un homme à la fortune, aux honneurs. Tous, cependant, n'acceptaient pas, et Julie elle-même, Julie, trouva sur son chemin des rebelles : chastes fils du Septentrion que le souvenir de la patrie vaincue alanguissait jusqu'à la mort, Barbares que le pressentiment d'un Dieu nouveau rendait indifférents aux débauches de Rome! Être la première par le rang, la beauté; pouvoir tout, braver tout, s'appeler Julie et compter avec ses caprices, en connaître d'inassouvis! rencontrer devant soi des résistances!

Les cheveux dénoués, l'insulte aux lèvres, elle adjurait, gourmandait Vénus, (à sa proie attachée), invoquait le Styx, et par les nuits obscures, les quartiers déserts, s'égarait.

Morne et farouche, le Nubien toujours sur ses pas, où court-elle? Défier l'ingrate déesse qui la laisse souffrir, au mépris de tant d'or versé dans ses temples; son instinct pervers la dirige; malgré trouble et vertige, elle arrivera. Le Champ-de-Mars la reçoit : plaine immense vouée au Dieu de la guerre, et qu'habite une population à part.

D'innombrables abris et constructions militaires forment, dans le vaste espace, un carré qui s'étend à perte de vue, et du milieu duquel se dresse, en airain, la statue colossale de Mars projetant sa grande ombre jusqu'au portique de la principale entrée, d'où l'œil plonge sans fin sur une avenue de colonnes.

L'armée dort; partout le silence, que seul interrompt l'appel lointain des sentinelles.

Tout à coup, de l'obscurité, un groupe se détache; des soldats avinés regagnent leur quartier : ils sont quatre.

Julie haletante leur apparaît debout sur le degré d'un marbre. Ils l'accostent effrontément :

« Prêtresse d'Aphrodite, où vas-tu par ces heures nocturnes? »

Et la fille de César :

« Aux mystères de Circé, où l'on voit les hommes se changer en taureaux! »

VII

De pareils procès s'emparent des esprits pour les occuper ensuite pendant des siècles. A tel jour, tel moment, Némésis frappe du pied le sol, et c'est alors comme une volcanique éruption de

scandales dans cette atmosphère relativement calme, et que traversaient à peine, ici et là, quelques éclairs étouffés aussitôt. Ce qui hier encore pouvait s'appeler médisance et calomnie, aujourd'hui devient de l'histoire, et cette horrible moisson, poussée, mûrie en un clin d'œil, des milliers de mains s'en arrachent les gerbes, les épis, jusqu'à la folle ivraie.

« Horrible à la mémoire des hommes, s'écrie Velleïus, effroyable à raconter, la tempête éclata dans la propre maison de l'empereur. Oubliant tous ses devoirs envers son père, toute espèce d'égards envers son époux, Julie porta l'extravagance et le dérèglement au delà des bornes de l'impudence, mesurant sa licence à la hauteur suprême de son rang! »

Mais, Velleïus, plus rapproché des personnes, s'en tient aux généralités, et, sous le coup de l'événement, n'ose aborder les détails. Si nous voulons des faits, attendons Sénèque, et demandons à ce contemporain de Claude et de Néron le brutal résumé de l'acte d'accusation.

« De nuit, on la vit errer par la ville, au milieu d'une escorte d'amants, promenant ses hontes au Forum et prostituant de son dévergondage cette tribune aux harangues du haut de laquelle son père promulgua la loi contre l'adultère. De

jour, c'était près de la statue décriée de Marsyas qu'elle donnait ses rendez-vous, et là, mêlée aux dernières créatures de Rome, elle partageait insolemment leurs vils plaisirs. »

Eh! dans un monde pareil, dans cette société où vivait Julie, quelle considération l'eût arrêtée? Plus on est princesse et moins il vous reste de chance de salut. Une fois lancée sur la pente, c'en est fait. Le vice est un abîme, il attire, il a ses degrés qu'on aspire à descendre, ses secrets qu'on veut découvrir. Danser une ronde affolée autour de la statue de Marsyas, pour une princesse, quel attrait! Bientôt s'accroît la frénésie; cette statue, si on la couronnait? La loi punit de mort cet acte infâme, donc le plaisir en serait double. L'émulation est une si belle chose que tout le monde en a; l'âme qui s'élève comme celle qui se dégrade; qui fait le bien cherche le mieux, qui fait le mal rêve le pire, et la fille de César en vient à couronner la statue de Marsyas. On voudrait n'y point croire; mais rien chez la femme de tous les temps ne rend pareille chose invraisemblable; d'ailleurs, les lettres d'Auguste parlent, et Pline aussi, qui les a lues : *Litteræ illius describunt.*

Le désespoir d'Auguste fut immense; seul, retiré à l'écart, inabordable à ses amis, il n'avait

plus devant les yeux que sa honte, et méditait de laver cette honte dans le sang de la coupable.

Une des femmes de Julie, Phœbé, son affranchie et sa confidente, s'était pendue pour échapper à la main du bourreau. On rapporte la nouvelle à César, qui s'écrie : « Pourquoi Phœbé n'est-elle point ma fille! » La princesse a moins de courage qu'une suivante ; elle se cramponne à la vie, laisse vider la coupe d'amertume à son père, et lui, que tant d'infamie épouvante, ne sait plus à quel parti se résoudre. Il voudrait reculer; impossible. Cette publicité, ne l'a-t-il pas voulue? N'a-t-il pas déchaîné le scandale ? Où sont les fidèles amis et conseillers des jours heureux? Agrippa, Mécène, qu'êtes-vous devenus ? Si la mort les eût épargnés, rien de tout cela n'arriverait peut-être; mais à présent on avait devant soi des faits accomplis : on s'était engagé dans la voie rigoureuse, il fallait y marcher. Ici le politique se retrouve et parle; la sûreté personnelle du monarque et le salut de l'État sont en jeu: que le cœur du père se le tienne pour dit, et que, jusqu'au dernier mouvement de tendresse et de pardon, tout soit comprimé, étouffé.

L'instruction établit que cette brillante jeunesse de Rome ne se contentait pas d'adresser de criminels hommages à la fille d'Auguste, et que,

sous couleur de galanterie, tout ce monde-là conspirait plus ou moins contre la vie de l'empereur. Auguste, à soixante et un ans, aimait à célébrer entre amis les charmes de la retraite, racontait volontiers le plaisir qu'au terme d'une si laborieuse existence il aurait à faire passer sur des épaules plus jeunes le fardeau du gouvernement.

Pour le coup, il se crut pris au mot, et, si sincère que fût le souhait, s'irrita fort à l'idée que sa fille eût voulu le réaliser avec l'aide d'un de ses amants. Tous furent poursuivis, frappés : qui, de la peine de mort ; qui, du bannissement ; et quels noms ! Un Appius Claudius, un Quintus Crispinus, un Scipion ! Sempronius Gracchus alla dans l'exil, en Afrique, attendre le cadeau de joyeux avénement que lui réservait la haine de Tibère ; Antoine, lui, n'attendit point, et sur l'heure même se tua. Ce fils du grand triumvir et de Fulvie était assurément le plus dangereux de la bande ; Auguste, écrasant le nid de serpents, pouvait dire de celui-là qu'il l'avait réchauffé dans son sein. A la chute du père, comme si ce n'était pas assez que de le laisser vivre, il l'avait recueilli, élevé.

Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sans peine et sur l'heure accordées.

Il l'avait fait préteur, consul, gouverneur de province, et, de plus, heureux époux de Marcella, fille d'Octavie, renouant ainsi d'anciens liens qui jadis unissaient les deux familles. Auguste eut nombre de ces erreurs, où du reste la magnanimité n'entrait pour rien; sa clémence lui venait moins de la bonté d'âme que d'un profond besoin de vivre en paix avec lui-même. Par malheur, Octave en avait trop fait, et presque toujours Auguste ne trouva que des ingrats. On ne réconcilie pas l'irréconciliable; quand vous avez proscrit les pères, il est bien difficile que les fils vous adoptent jamais sincèrement. Ces faveurs, dont vous les comblez et les accablez, toutes ces grâces propitiatoires sont peine perdue; ils accepteront les bienfaits sans moins haïr le bienfaiteur. La clémence d'Auguste n'avait qu'un but tout égoïste, l'oubli du passé, supprimer d'incommodes filiations de ressentiments; c'était la spéculation d'un bourgeois vieillissant, et qui ne demande qu'à dormir tranquille. Aussi quelle réaction au moment de la catastrophe, et comme il va se retourner soudain contre cette fille, jadis l'objet de tant d'aveuglement et cause aujourd'hui de tout ce désarroi!

Le souverain justicier, le vengeur des morales publiques eut peut-être pardonné, le père dépos-

sédé de ses félicités domestiques sera inexorable. Un jour, — l'exil de Julie durait déjà depuis cinq ans, — le peuple assemblé demande à grands cris grâce pour elle. Auguste d'abord reste sourd : mais, voyant s'affirmer la démonstration : « Je souhaite, dit-il, que les Dieux vous envoient de telles filles et de telles femmes, afin que vous soyez à même d'apprécier mes sentiments et de juger de ma conduite ! »

VIII

Expulsée de la Maison impériale, bannie de Rome, elle ira, loin des yeux de son père et de la patrie, vivre et mourir gardée à vue dans une île déserte.

Par une nuit d'automne, une litière fermée, que des soldats escortent, sort de la grande ville. La princesse hier si haut placée dans la lumière, celle qui naguère de son rayonnement éclipsait tout, s'en va morne et farouche ; l'exil l'attend ; non, le tombeau ; car c'est une sépulture qu'un pareil exil, et plus effroyable châtiment n'atteint pas la vestale impie qu'on enterre vivante.

En Campanie, dans ce merveilleux golfe de

Gaëte, à six milles environ de la côte, surnagent les îles de Ponza, lieux inhospitaliers qui, sous les derniers Bourbons de Naples, servaient à l'emprisonnement des condamnés politiques. A ce groupe de méchants îlots appartient l'antique Pandataria, vieux cratère éteint dont un millier de pas mesure la largeur, et qui peut avoir une lieue de long : terre pétrie et de lave et de pierres poreuses, sans ombrage, sans verdure, où rien ne pousse, à l'exception de quelques carrés de légumes et de quelques plants de vigne, seule ressource des pauvres habitants. Ce misérable roc pelé, désert, battu des flots, la dernière des servantes de Julie eut tenu à supplice d'y séjourner une saison, et c'était là qu'une princesse du sang de César, la reine du goût, du ton, des élégances, venait échouer pour jamais.

Un tel changement, et si imprévu, si rapide, a de quoi terrifier. Se voir du jour au lendemain trébuchée de si haut, raillée, foulée aux pieds ! Comment alors ne pas mourir? Le poignard n'est-il plus de ce monde, et dans cet affreux îlot, en cherchant bien, en fouillant les ronces, les broussailles, ne trouverait-on pas un pauvre aspic? C'est que chez les femmes de l'Antiquité le suicide est un héroïsme, et presque toujours procède d'une idée morale. Arria se tue pour donner du cœur à son

mari, Porcia pour ne pas survivre à Brutus, Cléopâtre pour sauver son honneur de reine. Julie n'avait à sauver que son honneur de femme, ce qui devait être à ses yeux bien peu de chose. Quant à son honneur de princesse, cela regardait l'Empereur et l'Empire, que probablement elle n'aimait point jusqu'à leur faire le sacrifice de sa vie. Les grands désespoirs ne secourent que les grandes âmes, et les seuls avantages de la beauté, de l'élégance et de l'esprit ne font pas les Cléopâtre.

N'importe, si scandaleusement que Julie eût péché, le châtiment fut terrible. On se représente l'état d'esprit de cette malheureuse posant le pied sur ce coin de terre désolé. Je cherche ici Shakespeare : il me manque. Rien n'était omis de ce qui pouvait aggraver la peine : suppression absolue du bien-être dans l'ordinaire de la vie ; nourriture, vêtements, mobilier, tout cela réduit au strict nécessaire ; ainsi le veut Auguste, dont c'est de plus l'ordre formel que nul individu, quel qu'il soit, esclave ou libre, n'ait accès près de la prisonnière, à moins d'un permis de l'Empereur portant signalement de la personne. A cette exorbitante surveillance, Sénèque donne pour motif l'éternelle raison d'État. A l'en croire, Julie avait dans Rome de nombreux

partisans, toujours prêts à tenter un coup de main, si bien que lorsque, cinq ans plus tard, la triste victime de Pandataria fut transportée à Rhegium, cette mesure eut moins pour objet d'adoucir que d'assurer sa captivité en la mettant sous la garde d'une ville forte. La vieille Scribonia, jusqu'à la fin, partagea cet exil sans espoir. mais non pas sans consolation ; car, dans ce tragique tête-à-tête, la mère et la fille confondant leurs regrets, confondant aussi leur haine, Julie pouvait se flatter et croire qu'à la mort d'Auguste les choses s'apaiseraient ; mais la rude matrone Scribonia connaissait mieux sa Livie, et durant ces quinze atroces années ne se fit pas une illusion. Auguste quitta ce monde, et son testament, loin de renfermer une parole d'amnistie, vint confirmer l'anathème. Julie, de même que sa fille, était exclue de la Maison impériale, et le mausolée de famille ne devait pas recevoir ses cendres. Dans la mort comme dans la vie, le père implacable rompait toute communauté avec les indignes rejetons de son sang.

IX.

Après avoir, de son côté, huit ans langui en exil.

Tibère est de retour dans Rome. Il s'agit maintenant de reconquérir le terrain perdu; il s'agit surtout de déblayer la place, car, si les circonstances l'ont débarrassé de l'odieuse créature à laquelle la politique d'Auguste l'avait uni; si l'infâme Julie est mise à l'écart, ses enfants encombrent les avenues. Combien sont-ils? Comptons : d'abord Caïus et Lucius César, héritiers présomptifs, puis Agrippa, leur frère, à peine âgé de quatorze ans, plus une fille, Julie également, héritière des droits de sa mère. C'est trop de monde, tout cela, pour Tibère. Peu de mois se sont écoulés depuis sa rentrée, et voilà que soudain Lucius César meurt à Marseille, étant sur le point de se rendre à l'armée d'Espagne. Tibère prononce le discours funèbre, et déploie à cette occasion des trésors d'éloquence et de pathétique, les yeux se mouillent à l'entendre, on se dit : « Quel terrible coup vient de le frapper là; fassent les Dieux qu'il s'en relève! »

Dix-huit mois se passent, et Caïus, l'aîné des trois frères, expire en Lycie.

Rendre Livie et Tibère responsables de ces deux morts, dont l'une a lieu dans les Gaules et l'autre dans l'extrême Orient, ce serait affirmer beaucoup; mais le poison n'a-t-il point ses mystères, et voyons-nous que ses opérations soient

toujours bien soumises aux lois de l'espace et du temps ?

Ce double accident coïncide avec l'époque où Tibère revint de Rhodes, et, dit l'historien Dion Cassius :

« Il n'en fallait pas davantage pour que chacun y crût surprendre la main de Livie. »

Restait Agrippa, un prince de seize ans, incontinent de mœurs et de langage, garçon vigoureux et dépravé, d'une force herculéenne et d'un médiocre intellect, brutal dans ses appétits et ses colères, ne ménageant ni l'Impératrice, qu'il invectivait à tout propos, ni César, dont l'économie contrecarrait ses prodigalités, et qu'il accusait de détenir son héritage paternel. D'ailleurs, pour la fainéantise, un lazzarone ; la pêche était son plaisir favori, et *Neptune,* le nom qu'il aimait à s'appliquer. Point de crime à lui reprocher, mais son attitude offensait la dignité de la Maison. Il gênait. On mit à son compte un projet d'entreprise contre Auguste, ou plutôt, contre Livie et Tibère. Il s'agissait d'arracher Julie, sa mère, à la terre d'exil et de prendre le commandement des cohortes insurgées. Au nombre des personnages compromis dans cette sotte aventure, qu'on dirait montée par des agents provocateurs, nous trouvons le poëte de *l'Art d'aimer,* si goûté jadis

par la belle Julie, et qui rendait en dévoûment à son infortunée patronne les bienfaits qu'il avait reçus d'elle. Banni de Rome sans jugement, et trop heureux de conserver sa tête sur ses épaules, Ovide n'eut qu'à filer doux vers les rivages de la mer Noire pour y rêver, sous un ciel inclément, au triste sort que les petits encourent à vouloir se mêler aux grands dans leurs intrigues de famille.

Quant à ce fou d'Agrippa et à sa sœur Julie, un décret du Sénat les atteignit l'un et l'autre. De tout ce sang de Jules destiné à la survivance d'Auguste, ô chef-d'œuvre! il n'en restait plus dans Rome une seule goutte.

A Pandataria, la mère;

A Planasia, le fils;

A Trimeri, la fille!

X

Livie enfin respirait; des trois femmes dont elle avait à redouter l'influence, aucune, désormais, n'était là pour l'entraver. Octavie morte depuis des années; Julie et Scribonia, sa mère, en exil; les enfants de Julie également écartés, qui donc lui porterait ombrage?

Dirigé, soutenu par elle, Tibère s'acheminait vers l'empire d'un pas tranquille et sûr ; la bonne dame voyait dans l'avenir sa destinée indissolublement liée à celle de son fils, et se sentait si forte, qu'elle prodiguait à ses victimes les témoignages d'une bienveillance presque émue. La fille de Julie recevait au loin les secours de son impératrice, dont le public louait ainsi la grandeur d'âme. Auguste ne jurait que par Tibère ; sa plus douce consolation parmi tant de désastres était de pouvoir, avant de mourir, passer les rênes de l'État aux mains d'un tel homme de guerre et de gouvernement; sentant venir sa fin, il abdiquait chaque jour davantage. La froide Livie, pour le mener à sa guise, n'avait plus besoin d'employer la ruse et l'artifice. Brisé d'ennuis, de lassitude, vaincu par l'âge, les malheurs de sa vie domestique, et ces terribles catastrophes (qu'on les appelle la défaite de Varus ou Malplaquet) qui éclatent au dénoûment des longs règnes, il en était à ce point où l'on se laisse faire. Le vrai génie de Livie fut de savoir gouverner cette faiblesse du vieillard, et de l'exploiter avec audace après l'avoir laborieusement amenée. Ses colères séniles, qui sans elle eussent avorté, par elle se changeaient en résolutions capitales, en décrets de bannissement ou de mort. Auguste, en proie

au premier accès, se retire au fond de son palais, et, pendant qu'il laisse croître sa barbe et ses cheveux, qu'il use son ressentiment à se lamenter en citant des vers d'Homère, Livie instrumente et tourne au profit de sa politique personnelle l'accident dès longtemps entrevu, de telle sorte que le vieil Empereur, en se réveillant de sa crise, trouve devant lui des faits accomplis et qu'il n'y ait plus à en revenir.

Auguste se montra-t-il toujours si résigné ? Après avoir, de son propre mouvement, commis tant de crimes dans sa jeunesse, accepta-t-il sans remords tous ceux qui plus tard furent commis en son nom? Sans remords, oui, peut-être; mais non point sans impatience : autrement Tacite n'aurait pas écrit ce qui suit :

« La santé d'Auguste empirant, plusieurs soupçonnèrent quelque attentat de sa femme; le bruit courait en effet que, peu de mois auparavant, Auguste, de concert avec divers hauts personnages, et seulement accompagné de Fabius Maximus, s'était rendu à Planasia pour y visiter Agrippa Posthumus. Dans cette entrevue, l'Empereur aurait versé beaucoup de larmes et donné des signes de tendresse et d'émotion de nature à faire concevoir des espérances sur un prochain retour du jeune prince dans la maison de son grand-père.

Le secret fut confié par Maximus à sa femme Marcia, qui n'eut rien de plus pressé que de le reporter à Livie. L'Empereur eut vent de la chose, et lorsque bientôt après Maximus mourut, — peut-être par le fait d'un suicide, — on entendit à ses funérailles Marcia s'accuser en gémissant d'avoir causé la perte de son mari. »

Quoi qu'il en soit, rappelé par une dépêche de sa mère, Tibère dut quitter l'Illyrie en toute hâte. En arrivant à Nola, que trouva-t-il? Auguste vivait-il encore, était-il déjà mort? C'est ce qu'on ne saurait dire avec certitude, car Livie avait, à grand renfort de troupes, intercepté les abords de la maison et des rues avoisinantes; de temps en temps, on faisait circuler des nouvelles, puis, toutes les mesures de précaution étant prises, on annonça du même coup la mort d'Auguste et l'avénement de Tibère. Dion Cassius raconte également ce bruit, et, parlant de la maladie de cet empereur de soixante-dix-sept ans et de son décès à Nola, il ajoute :

« Un soupçon pesa sur Livie à ce propos. Instruite d'un secret voyage à l'île de Planasia, l'idée lui vint que c'était le dessein d'Auguste de se réconcilier avec Agrippa, et, par crainte de voir le jeune prince réinstallé dans la maison et rendu à tous ses droits héréditaires, il paraîtrait

qu'elle saupoudra de poison plusieurs figues d'un arbre dont Auguste aimait à cueillir les fruits de sa propre main. Tous les deux ensuite mangèrent ensemble de ces figues, Livie ne touchant qu'aux fruits sains et présentant à son époux ceux qu'elle avait médicamentés. »

Nous venons d'entendre l'auteur des *Annales*, puis Dion Cassius, écoutons maintenant Plutarque.

« Fulvius, ami de l'empereur Auguste, l'entendit un jour se plaindre de l'isolement auquel il était condamné dans sa vieillesse. Ses deux petits-fils, Caïus et Lucius, étaient morts, et le seul qui lui restât désormais, Agrippa Posthumus, vivait proscrit par suite d'une accusation calomnieuse. Ainsi donc, le malheureux empereur en était réduit à prendre pour successeur un fils adoptif, alors qu'il déplorait l'absence de son petit-fils légitime et ne pensait qu'à le rappeler près de lui! Fulvius confia cet entretien à sa femme, laquelle en fit part à Livie, sur quoi l'Empereur essuya d'amers reproches. Un matin que Fulvius, à son ordinaire, se présentait devant son maître pour lui souhaiter le bonjour : — Quant à toi, Fulvius, répondit Auguste, je te souhaite un bon entendement. — Fulvius comprit. Rentré à la maison, il dit à sa femme : — L'Empereur sait

que je t'ai livré son secret, je n'ai plus qu'à m'ôter la vie. — Tu n'as que ce que tu mérites, répliqua sa femme. Depuis le temps que nous sommes mariés, n'était-ce pas à toi de connaître mon penchant au bavardage et de t'en garer? En attendant, laisse-moi mourir la première. — Et, s'emparant du poignard, elle se frappa aux yeux de son époux. »

L'écrivain le plus rapproché des événements qui nous occupent, Pline le Naturaliste, venu au monde neuf ans après la mort d'Auguste, passe en revue, dans un chapitre de son Encyclopédie, toutes les misères, grandes et petites, dont fut affligée l'existence de cet Auguste compté pourtant parmi les plus heureux, et mentionne à la suite d'exemples nombreux, tous avoués par l'Histoire, l'expulsion, hors de la famille, d'Agrippa Posthumus : *Post adoptionem*, citant en outre le désir de l'Empereur de rappeler Agrippa, sa défiance à l'égard de Fulvius, qu'il soupçonnait de l'avoir trahi, et surtout « les pensées et les plans » de Livie et de Tibère, objets de ses derniers soucis : *Uxoris et Tiberii cogitationes, suprema ejus cura.*

Que cet empereur, dont l'énergie allait s'affaiblissant, se soit déchargé de ses regrets, de ses remords, dans le sein d'un ami ; qu'il en ait voulu

à cet ami d'avoir livré d'intimes confidences, il n'y a rien dans cela que la critique la plus sévère ne puisse admettre, et l'on n'en peut conclure qu'une chose, à savoir que la mort tragique d'Agrippa fut l'œuvre de Livie et point celle d'Auguste. Ordre avait été donné d'avance pour que Posthumus Agrippa eût la tête tranchée à l'instant même où la nouvelle de la mort de l'Empereur arriverait à Planasia. Cet ordre fut exécuté, mais non sans peine, car le prince, doué d'une vigueur athlétique, se défendit comme un beau diable, et, quoique pris à l'improviste et sans armes, força le tribun militaire d'appeler à son aide un de ses plus intrépides centurions.

Tibère, au premier abord, déclina toute espèce de responsabilité. Au centurion qui vint en personne lui faire son rapport, il répondit froidement : « Je n'ai rien ordonné, et l'auteur de cet acte criminel aura à s'en expliquer devant le Sénat. » Il voulait décréter l'enquête, et l'affaire ne changea de cours que sur l'entremise pressante de Livie et de Crispus Salluste, neveu de l'historien. Fourré jusqu'au cou dans les moindres secrets d'intérieur, *præcipuus cui secreta imperatorum inniterentur*[1], homme d'État sans emploi

1. Voyez Tacite, III, 30.

distinct, factotum de la Maison règnante, ce Crispus soutenait avoir remis au tribun militaire un ordre de Cabinet signé de la propre main de l'Emprunt défunt. Sitôt, en apprenant la résolution de Tibère, il courut chez Livie pour la mettre en garde contre les inconvénients qu'il y aurait à livrer ainsi à la publicité les mystères de famille, les délibérations du Conseil privé, les bons offices rendus par la force armée, disant que de pareilles démarches ne pouvaient que discréditer l'autorité du Chef de l'État, et que la bonne constitution d'un gouvernement monarchique voulait qu'un seul eût à demander des comptes : parler de la sorte à Livie, c'était prêcher la plus ardente des converties. Sur ses représentations, le nouvel Empereur jugea sage de ne point pousser plus avant, et se contenta de déclarer au Sénat que l'exécution d'Agrippa avait eu lieu par ordre spécial d'Auguste.

De tout cela, que faut-il croire ? Question délicate, et qui se reproduit à chaque instant, quand on se trouve en présence d'un historien romain. Nulle méthode où la critique se puisse appuyer ; jamais de notes ni de commentaires justificatifs : *credidere, referunt.* Ainsi vous parlent Tacite, Suétone, et si vous prétendez en savoir davantage, si vous leur demandez : Mais qui a cru

cela? qui le rapporte? ils vous répondent : Le bruit public : *rumor !* Avec un tel système, altérer la vérité ou, ce qui revient au même, ne l'employer qu'à sa convenance, devient une besogne aisée ; mais nous qui sommes l'impartiale Postérité; nous qui sommes le tribunal que tout ce monde invoquait de son vivant, comment nous y reconnaître? Comment saisir, trier les parcelles d'Histoire que roulent en leurs flots ces torrents de rhétorique? Entre Tacite, qui dit oui, et Suétone, qui dit non, quel arbitre prononcera[1]? La psychologie ; c'est en effet, dans certaines circonstances, le seul guide à consulter. Prenons ce fait de la mort d'Agrippa Posthumus, et laissant les divers historiens à leurs tendances, à leur glose, n'envisageons que les acteurs du drame, bornons-nous à conjecturer d'après ce que nous savons de leurs caractères. Cet ordre concernant

(1) Curiosité singulière : ces deux hommes, contemporains, et du même monde littéraire, amis de Pline tous les deux et puisant à sources communes, sont à chaque instant en désaccord. Ainsi, Tacite ne veut pas que Néron fît lui-même ses vers, et soutient que ce goût pour la poésie n'était que pure affectation ; Suétone, lui, affirme le contraire ; il a vu, de ses yeux vu, les brouillons écrits de la propre main de l'Empereur musagète, et nie absolument que Néron fût dépourvu du sens poétique. Égal dissentiment au sujet de la part que Néron aurait prise à l'incendie de Rome.

l'exécution de son petit-fils, il est vraisemblable qu'Auguste avait dû se le laisser arracher par les obsessions de Livie ; mais ce qui reste non moins évident, c'est que, dans un de ces moments où la voix de la conscience avertit les plus grands scélérats, le père de Julie, l'aïeul d'Agrippa avait voulu ravoir cet ordre. L'intermédiaire employé par lui à ce dessein fut sans doute l'homme sur le nom duquel Plutarque et Tacite ne sont pas d'accord, et que l'un appelle Flavius, l'autre Fabius. Cet homme, après avoir accompli sa mission et repris l'arrêt des mains du centurion, cet homme était revenu tenir sa place à la Cour, et bientôt, cédant à quelque intempérance de langue, il avait trahi le secret de son maître, ce dont Auguste s'était aperçu par les mouvements de Tibère et de Livie. Maintenant, l'Empereur, au lit de mort, se laissa-t-il extorquer de nouveau cet ordre, et Livie dirigea-t-elle sa main inconsciente, ou le verdict fut-il, de connivence avec Sallustius Crispus, fabriqué et expédié par elle-même au tribun militaire? Ceci demeure un secret que nous n'essaierons point d'éclaircir. Car l'Histoire, qui le garde depuis près de deux mille ans, ne nous le livrerait pas plus qu'aux autres.

XI

Quel crime n'a cherché son excuse dans la raison d'État? Il paraîtrait que le salut du monde exigeait cette fois qu'on en finît par un massacre immédiat. Agrippa vivant menaçait le trône de Tibère, et le besoin d'un prétendant se faisait tellement sentir, que tout de suite l'Italie en vit surgir un. Le lion égorgé haletait encore, qu'un jeune loup cherchant aventure, se glissa dans sa peau. Les circonstances réclamaient un Agrippa quelconque, — la chose s'est depuis rééditée à tout moment : faux Néron, faux Édouard, faux Démétrius, etc. — Mais alors l'exemple était neuf, et, disons aussi, consolant; car il prouve qu'en politique une atrocité ne résout rien.

L'esclave qui forma ce plan était un homme. A peine informé de la mort d'Auguste, il s'embarque secrètement et vogue vers Planasia pour enlever son prince; mais la galère impériale portant l'ordre d'exécution émané de Nola file plus vite, le devance, et, lorsqu'il arrive, le glaive du centurion a fait sa besogne. Cet homme, — il se nommait Clémens, — avait une certaine ressemblance avec le prince. N'ayant pu le sauver, il le

vengera ; bien mieux encore, il prendra sa place. Pour commencer, il déterre le mort, facile tâche, la petite garnison s'étant enfuie aussitôt le meurtre consommé. Ensuite, il passe en Étrurie, se cache dans un trou de rocher, laisse croître sa barbe et ses cheveux. Cependant, les chefs de parti veillent, et la nouvelle se répand. « Agrippa n'est pas mort, les Dieux l'ont conservé pour la patrie ! » Il se montre alors sur divers points, paraît et disparaît ; les populations de la Gaule et de la Haute-Italie vont au-devant de lui. Ostie l'acclame ; à Rome, les têtes s'échauffent ; sa présence est annoncée, il vient revendiquer l'héritage de son grand-père.

Tibère fut imperturbable, et pourtant la situation avait ses périls : dans Rome, la conspiration de Libo ; dans les provinces d'Illyrie et de Germanie les légions ameutées. N'importe, il en coûtait trop à son orgueil de s'opposer militairement à semblable entreprise. Envoyer des troupes contre un esclave, jamais il n'eût daigné, car Tibère savait, à n'en pas douter, que ce prétendant n'était qu'un imposteur. Sallustius Crispus fournissait là-dessus à son empereur les renseignements les plus certains.

On s'en remit donc à la ruse.

D'honnêtes gens, qui se donnaient pour des

transfuges, se présentèrent au camp du prétendant. Celui-ci les crut sur parole : armes, argent, il prit tout ce qu'on offrait, et se tint si peu sur ses gardes, qu'une nuit ses nouvelles recrues, l'ayant enveloppé, saisi et garrotté, le traînèrent à Rome et jusqu'au palais de l'Empereur. L'intrépide comédien ne faillit pas une minute au personnage, et la torture, loin de le contraindre au désaveu, ne servit qu'à surexciter son audace.

« Comment t'es-tu fait Agrippa ? lui demanda Tibère.

— Juste comme toi tu t'es fait César, » répondit-il.

On l'égorgea dans un coin du palais. Il n'y eut aucune enquête, l'Empereur aima mieux étouffer l'affaire. Des membres de sa famille et nombre de sénateurs s'y fussent trouvés compromis. Livie appuya cette résolution de toute l'autorité de son crédit, alors au faîte.

XII

Pline raconte qu'un peu avant son mariage avec Auguste, Livie Drusilla, tranquillement assise à prendre l'air, vit tomber des cieux, dans son giron, une poule éblouissante de blancheur,

qu'un aigle venait de laisser échapper. Émue, mais non troublée, elle admirait ce présage étrange, quand elle s'aperçut que la poule blanche tenait dans son bec un rameau de laurier chargé de graines. Les Aruspices, consultés, déclarèrent que l'oiseau serait élevé à part, ainsi que sa couvée, et la branche de laurier soigneusement plantée et surveillée. « L'expérience eut lieu en la résidence impériale, dans un terrain situé tout près du Tibre, vers la neuvième borne de la voie Flaminienne, et qu'on appelle encore aujourd'hui le Champ-aux-Poules, *ad Gallinas.* »

Quant au brin de laurier, sa poussée tint du miracle, et bientôt ce fut tout un bois, où l'Empereur et ses successeurs vinrent s'approvisionner pour leurs triomphes. L'usage voulut aussi qu'on replantât les rameaux que les empereurs avaient portés à leur main pendant la cérémonie, et ces diverses souches formèrent à leur tour des bosquets, qui furent désignés sous les divers noms des Césars. Suétone, un demi-siècle après, reprend le mythe, et le varie :

« Au lendemain de ses noces avec Auguste, Livie étant venue visiter sa maison de campagne près Veïes, un aigle, qui flânait par les airs, laissa tomber sur elle un poulet blanc dont le bec serrait une brindille de laurier. Livie

ordonna que le poulet fût élevé à part, et le laurier planté. Or, du premier sortit une telle quantité de poussins, que la campagne en a pris le nom de Champ-aux-Poules, et du second naquit un si beau bois, que les empereurs envoyaient y cueillir les lauriers pour leurs triomphes. Bientôt une coutume s'établit, chaque triomphateur voulut faire au même endroit sa plantation particulière, et l'on ne tarda pas à remarquer qu'aux approches de la mort d'un César, l'arbre planté par lui commençait à dépérir. Ainsi, la dernière année que Néron vécut, on vit tous les lauriers du bois se dessécher jusqu'à leurs plus profondes racines, et mourir tout ce qui restait de poulets sacrés. »

Ces deux textes, quand vous les rapprochez, ont cela de curieux, qu'ils vous montrent quelle transformation ces sortes de traditions subissaient chez les Anciens dans un espace de temps relativement court. Observons toutefois qu'il n'y a que le détail qui s'altère, l'esprit ne varie pas. Que vous la lisiez chez l'un ou chez l'autre, la légende pronostique la fin de la Maison de Jules. Seulement, tandis que Pline se contente de tirer du présage ce qui peut flatter l'orgueil de Livie, Suétone corse la matière de tout l'appoint récent.

Les Augures avaient donc parlé dès l'origine, et, s'ils eussent voulu mentir, Livie s'était comportée de manière à les en empêcher. Son fils occupait le trône du monde, et sur ce trône, nulle autre qu'elle ne s'assoirait, le nouvel empereur n'ayant point contracté de mariage depuis qu'il s'était séparé de Julie. Quelle femme oserait désormais se porter sa rivale ? Auguste, par son testament, l'avait introduite dans la famille de César; elle était *Julia Augusta*. De toutes les antagonistes du passé, il n'en restait pas une. L'autre Julie, la vraie Julie, venait de mourir dans son exil, princesse déplorable, à qui cette longue suite d'attentats commis sur elle et sur sa race par l'implacable marâtre méritera bien des indulgences, et que tant d'infortunes, jointes à tant d'esprit, de beauté, d'élégance, rendent presque intéressante malgré ses vices.

Les suprêmes dispositions de son père, l'excluant du tombeau domestique, et protestant jusque dans la mort contre toute communauté avec son indigne progéniture, l'avénement de Tibère, la fin tragique d'Agrippa Posthumus, le dernier de ses fils, c'était plus qu'il n'en fallait pour briser une existence, au moral comme au physique si cruellement torturée depuis quinze ans, et je n'ai pas besoin de croire au poison de Tibère pour m'ex-

pliquer un pareil dénoûment. Quelques mois à peine cette malheureuse avait survécu à son père, et sa fille, également déshéritée et proscrite, gémissait pour le reste de ses jours dans l'île de Trimeri. Quant à Scribonia, elle non plus ne pouvait nuire. Rentrée à Rome après avoir fermé les yeux à sa fille, la stoïque matrone avait eu pour première consolation le procès de son neveu Libo et le spectacle de sa mort. Scribonia, d'une haute vertu, rapporte Sénèque, était la grand'tante de Drusus Libo, jeune présomptueux dont la sottise égalait la noble naissance, et qui se plaisait à former des desseins tels que nul personnage de cette époque n'eût été de force à les exécuter, et tels que lui n'aurait dû les imaginer en aucun temps. Au sortir de la séance du Sénat où son procès venait d'être jugé, il s'était fait transporter dans son palais. Ses amis le voyant perdu, l'avaient abandonné. Alors, il se demanda s'il valait mieux attendre la mort ou se la donner. « Quel plaisir as-tu donc de discuter? lui dit alors Scribonia, c'est l'affaire des autres. » Le mot avait porté; il se frappa, et fit bien. C'était une romaine des vieux temps de la République, la mère génératrice d'une lignée de Césars. Comme elle s'était associée au long supplice de sa fille, elle voulut aussi sa part dans la catastrophe de

son neveu. A quatre-vingt-dix ans, elle parcourut la ville en suppliante; on dirait une Niobé debout sur le seuil de l'Empire, et pleurant l'outrage commis envers elle par Auguste.

Livie, en attendant, s'emparait de l'heure présente et la gouvernait à son gré. Tibère avait l'Empire, mais elle seule désormais allait régner. Pendant les cinquante-deux ans qu'avait duré son union, Livie s'était attribué une large part dans les affaires; néanmoins, cette influence avait des bornes que la sagesse du maître ne permettait guère de franchir. Ces limites ne tomberaient-elles pas d'elles-mêmes aujourd'hui qu'ä la place d'Auguste montait ce fils dont elle avait depuis plus d'un demi-siècle préparé, façonné de ses mains la destinée, et dans lequel elle se complaisait à ne voir que le premier de ses sujets? Sa longue expérience politique, l'autorité de son âge, lui donnaient des droits absolus à l'exercice du pouvoir. Cet avénement de Tibère au trône, Livie le considérait comme son œuvre à elle, et peut-être avait-elle bien ses raisons. Si, du vivant d'Auguste, Tibère avait présidé au gouvernement et fait à côté du souverain son apprentissage; si tant de jeunes princes, qui semblaient fermer à ses pas le chemin, était tombés à tour de rôle : Marcellus, Caïus et Lucius César, Agrippa Pos-

thumus, Germanicus, le mérite en devait cependant revenir à quelqu'un, et cela, Tibère le savait, et sa conscience ne cessait de lui parler de tant de crimes commis pour la conquête d'un pouvoir dont ses exploits et ses services l'eussent fait digne. Aussi, de quel poids écrasant pesait sur lui cette mère !

L'aveugle Sénat, en proie à sa fièvre d'adulation, hébété de platitude, se prosternait devant l'idole; Livie fut proclamée Mère de la patrie: *Mater patriæ, genitrix orbis, magna mater!* La flatterie alla dévaliser en son honneur tous les vestiaires des divinités protectrices. Elle apparut en Junon, en Cybèle, en Cérès : déesse du salut, de la piété, de la justice, de la pudeur ! Pour consacrer la mémoire de son admission dans la famille de Jules, elle eut un autel où son nom serait adoré, et des licteurs qui l'accompagneraient en public. A ne croire que la moitié, et même que le quart, de ce que les historiens ont écrit touchant les susceptibilités, les caprices et les prétentions de l'illustre dame, on admire déjà la patience de Tibère. « Ses exigences, remarque Dion, dépassaient tout ce qu'une femme s'était jamais permis ; il fallait que le Sénat vint lui faire sa cour et que le Journal officiel annonçât ensuite ces sortes de réceptions solennelles, les décrets impériaux furent contre-

signés par elle, et les fonctionnaires eurent à lui soumettre leurs dépêches et leurs rapports, comme à l'Empereur. Enfin, si ce n'est au Sénat, aux assemblées populaires et dans les camps, on la voyait partout se montrer et faire la souveraine. » Inaugurant un jour, devant le théâtre Marcellus, une statue dédiée à son époux défunt, elle mit dans l'inscription votive son nom au-dessus de celui de l'empereur régnant : *Tiberii nomen suo postscripserat.* Tibère se contenta de sourire; mais une autre fois, quand le Sénat vint lui demander de placer son nom de prince sous l'invocation de la divine Augusta et d'ajouter au titre suprême, dans les actes publics, le titre de fils de Julie, — le maître, qui semblait dormir, se redressa brusquement, et quelques paroles froides et sévères rappelèrent à la modération ces trop zélés dispensateurs d'hommages.

Comme il savait garder la mesure vis-à-vis de soi, il voulait qu'on la respectât aussi pour sa mère : d'ailleurs, il détestait l'apparât, et toutes ces divinisations de famille le trouvaient incrédule. « C'est affaire aux Dieux de venger leurs propres injures. » répondait-il à je ne sais quel délateur accusant un chevalier romain d'offense envers la divinité d'Auguste. L'épigramme pourrait être du grand Frédéric; Tibère avait ce tour d'esprit malin,

sceptique, un peu pédant. Assez longtemps après la mort de son fils, il reçut des habitants d'Illium une adresse assurément fort tardive à ses yeux, et dit à leurs députés que « lui aussi avait des condoléances à leur offrir sur la perte d'Hector. » Simple de mœurs, endurant mal la flatterie, il répugnait à ces prosternements des Corps politiques. On dit « le Sénat de Tibère, » et ce mot vaut une double injure qui vise en même temps et l'Assemblée et le tyran ; c'est trop, le Sénat de Tibère ne fut point l'œuvre personnelle de Tibère, il fut l'œuvre du régime détestable intronisé par Auguste, et surtout de ses proscriptions. Nous avons vu ce que deviennent les Corps politiques sous le despotisme ; à contempler leur abaissement, leur servilisme, on attribue au tyran tout le mal. Erreur ! le tyran lui-même n'y peut rien ; quelque peine qu'il se donne à vouloir ranimer ce troupeau, à le fouailler, il y perdra son initiative, et le despotisme prévaudra contre le despote. Tibère était un assez grand politique pour n'avoir point à redouter d'associer à son gouvernement des hommes libres. Ce Sénat, qu'il avait connu sous Auguste, et qu'il méprisait longtemps avant d'arriver au trône, ce Sénat, loin d'être façonné à son image, fut au contraire la cause constante de ses plus amers découragements. *Tristissimum.*

ut constat, hominum! s'écrie Sénèque en parlant de lui. Combien de sujets ne s'offraient pas à sa misanthropie, à commencer par cette mère dont les obsessions le harcelaient!

Livie, avec toute sa pénétration, se trompa sur le caractère intime de son fils : homme de pouvoir, entendant gouverner à sa manière et n'aimant point les ingérences; il la consultait cependant, mais lorsqu'il le jugeait à propos, et lui laissait bien voir que prendre son avis dans l'occasion n'était point l'autoriser à se mêler directement des affaires. Il évita même, peu à peu, les rapports trop fréquents et supprima les entretiens longs et secrets d'où l'opinion pouvait tirer des conclusions erronées. Cette fureur de se montrer partout, d'affirmer à chaque instant son crédit par sa présence, l'importunait outre mesure. Au plein d'un incendie qui venait d'éclater dans les environs du temple de Vesta, comme elle accourait entourée de peuple et de soldats, dirigeant, ordonnant en impératrice régnante, ainsi qu'elle aurait fait au temps d'Auguste, il la prit à partie et l'invita sévèrement à rentrer chez elle, attendu que cette place n'était point celle d'une femme, et qu'elle avait à pourvoir à d'autres soins.

Livie sentit le coup et riposta; entre cette impérieuse princesse et ce tyran jaloux, une lutte

sourde et systématique s'établit ; elle, essayant toujours d'empiéter, lui, toujours l'écartant, mais d'une main respectueuse et comme il sied au meilleur des fils vis-à-vis de la plus tendre des mères. Cette déférence hypocrite n'était pour Livie qu'un outrage de plus ; son impatience, sa colère, s'en augmentaient : éconduite, elle cherchait à nuire ; des scènes déplorables se renouvelaient à chaque instant. Elle accablait de récriminations et de menaces ce fils qu'elle se reprochait d'avoir tant aimé, l'ingrat qu'elle seule avait fait empereur. Nulle rupture cependant n'éclata. Tibère, grave et froid, poursuivait sa marche solitaire, supportant ce qu'il ne pouvait, ne voulait empêcher, et laissant à ses intempérances d'humeur la vieille dame dont il se contentait de rogner tous les jours davantage la part d'influence dans les affaires.

XIII

Ainsi refoulée, Livie changea d'attitude. Elle resta chez elle; son palais devint le centre d'une coterie. les mécontents s'y donnèrent rendez-vous :

anciens débris de la République, politiques désœuvrés, coureurs de places et quémandeurs, il en accourait de tous les points de l'horizon. Tous les partis, même celui des Jules, pour lequel Livie, — de quoi l'esprit d'opposition n'est-il capable ? — se sentait un faible tardif, tous les antagonismes s'empressaient autour de l'auguste Claudienne, que les plus intrépides partisans de la légitimité monarchique traitaient en descendante d'Énée, depuis qu'elle vivait en mésintelligence avec son fils. Au nombre des beaux-esprits de cette camarilla, figurait un certain Fufius Geminus, discoureur agréable, sachant tourner un distique et non moins habile dans l'art de séduire le cœur des femmes ; C'est Tacite qui nous le dit : *aptus alliciendis feminarum animis*. Cet ami des femmes était surtout le protégé de l'impératrice douairière qui trouva plus tard moyen de le faire Consul. On a de lui quelques épigrammes sur Tibère; il suffit de les parcourir pour juger ce qu'était l'esprit de médisance et de haine qui s'exerçait dans le cercle de Livie. Ces morceaux, qu'on se passait de main en main, et qui voyageaient sous l'anonyme, s'inspiraient tantôt du désaccord entre le fils et la mère, tantôt des vices et des cruautés de Tibère. Il y en avait sur son exil à Rhodes, sur les humiliations à lui infligées par Auguste, sur sa prétendue ivro-

gnerie, soif de vin où la soif de sang se mêlait[1]; sur son inhumanité, sa barbarie, « causes du présent Age de fer succédant à l'Age d'or d'autrefois. » Et ces méchants propos, ces pamphlets circulaient de salons en salons, égayaient le Forum, les carrefours, sans que l'Empereur qui en connaissait les auteurs, qui savait tout, recherchât personne et songeât à rien empêcher. C'est que Tibère avait au fond moins de scélératesse qu'on ne nous raconte. Volontiers je dirais de lui ce que M. Cousin disait de Napoléon III : « C'était un bon tyran ! » L'homme, de même que le souverain, nous rappelle Louis XI : défiant, fermé, soupçonneux, plus bourgeois que prince, en tout et partout un avisé et malin compère.

1. Pline raconte que dans sa jeunesse, Tibère aimait fort le vin. Qu'un soldat en campagne aime à fêter Bacchus, c'est pourtant assez l'ordinaire. De là néanmoins cette plaisanterie inventée sur son nom, qui de Claudius Tiberius Nero devint par sobriquet Caldius Biberius Mero. Il n'en fallait pas davantage pour établir, à travers les siècles, la réputation de Tibère. Après l'épigramme, la légende, — celle de Pison par exemple, nommé gouverneur de Rome pour avoir trois jours et trois nuits su tenir tête, le pot en main, à son pantagruélique empereur; ou bien encore celle de Novellius Torquatus, l'homme aux dix bouteilles, *tricongius*, — Sheridan n'en comportait que sept (*sevenbottleman*), — et qui fut mandé de Milan à Caprée pour distraire son gracieux maître en lui donnant le spectacle d'une virtuosité sans modèle.

XIV

Tacite a trop forcé la note. Cette manie qu'on a dans les colléges de tout admirer chez les Anciens est une des choses qui nuisent le plus à la considération des Lettres classiques, car ensuite, lorsque notre esprit, une fois émancipé, avisé, rapproche les jugements qu'il s'est formés, de ceux qu'on lui servait jadis tout accommodés, il se déconcerte à l'idée des innombrables préjugés dont on l'a berné. Furieux d'avoir été pris pour dupe, il s'érige alors en arbitre suprême, et des acquisitions du passé, répudie tout : le bon comme le mauvais.

Encore faut-il savoir discerner, même dans Tacite. Louons chez lui l'ordre chronologique, le mouvement, les réflexions profondes, les vues d'ensemble, le tableau ; mais quant à parler de son impartialité d'historien, autant vaudrait célébrer le pittoresque de Suétone, admirable collectionneur d'anecdotes, biographe correct auquel il ne manque pour être un véritable historien qu'un rayon de cette faculté créatrice, de ce sens artiste dont Tacite a tout un foyer. Aussi, comment le grand poëte des *Annales* résiste-

rait-il à l'inspiration de ses colères? Haine vengeresse, mais fanatique et toujours portée à voir partout l'horrible, à croire l'incroyable. Lisez ce qui se publiait en 1815, sur *l'Ogre de Corse*, ce qu'imprimait Chateaubriand sur le général *Buonaparte*, un légitimiste passionné écrivant l'histoire de la monarchie de juillet ne nous peindrait pas autrement Louis-Philippe. Lorsque Tacite vous *empoigne*, laissez-vous faire, car, si vous prenez le temps de réfléchir, gare aux mécomptes! Orateur, poëte, historien, il est à lui seul une littérature ; les traditions du passé, les tendances du présent, ce mouvement de renaissance, qui sous les Flaviens, s'empare à la fois de la langue et des âmes, il contient tout. Son génie, enfiévré de liberté, rue par bonds et par saccades, pareil à ce taureau qui vient donner de la tête dans la boutique d'un miroitier. Il brise tous les jougs, même la langue. La période cicéronienne, sous son marteau, vole en éclats, et, comme les morceaux en sont bons, il les refond dans sa phrase condensée, pittoresque, archaïque et moderne, en mêlant à certaine âpreté républicaine, cette exquise fleur littéraire qu'on a pu appeler « le divin poison de Tacite, » poison dont on aime à se laisser pénétrer, et qui, au besoin, servirait, je pense. de contre-poison à toute sorte d'infections

que dégage l'atmosphère où nous sommes. Le lecteur émerveillé néglige la plupart du temps de se demander ce qui se cache de vérité vraie sous tant de génie et de haine, dont cette Histoire est faite. C'était aux critiques anglais et allemands d'éclairer la question, car, pour nous, ce grand et superbe style nous suffisait; l'idée ne venait point à nos savants de se défier d'un si beau texte, où les citations se cueillent à pleine main. Montaigne pourtant, dès 1569, s'en était avisé; il n'y a que ces damnés sceptiques pour avoir de ces pressentiments. Bien avant les Charles Merivale, les Krüger, les Stahr, les Sievers et les William Ihne, l'auteur des *Essais* touchait à ce thème de la vérité historique dans Tacite :

« Que ses narrations soient naïfves et droictes, il se pourroit a l'adventure argumenter de ceci mesme, qu'elles ne s'appliquent pas toujours aux conclusions de ses jugements, lesquels il suit selon la pente qu'il y a prinse, souvent oultre la matière qu'il nous montre laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. J'ai principalement considéré son jugement, et n'en suis pas bien esclaircy partout. »

Ce n'est là qu'un rayon de lumière, mais il suffit pour nous montrer le côté par où l'historien prête à la critique. Il me semble qu'autant on en

pourrait dire de la science psychologique de Tacite. Parlons des traits de style, des fulgurations dans le langage; mais n'allons pas plus loin. La psychologie veut des esprits impartiaux. Shakespeare, Molière, sont des observateurs vrais de l'âme humaine; Tacite n'obéit qu'à son indignation, à travers laquelle il voit tout; c'est Juvénal en prose, et penser que ce même homme se donne pour devise : *sine ira et studio*[1] ! Comme on se juge cependant!

Abordons maintenant le chapitre des contradictions. Comment concilier les monstrueuses débauches de Caprée avec ce que Tacite nous raconte du train de vie de Tibère et de ses mœurs, « irréprochables jusqu'à l'âge de cinquante-six ans? » On connaît les maîtresses d'Auguste, on sait les femmes qu'il pensionnait de ses largesses; Tibère n'eut point de ces favorites, ou, s'il en eut, son jeu fut bien caché, car l'Histoire n'a conservé le nom d'aucune, et la

1. C'est bien plutôt à Suétone que la devise conviendait, au méthodique et laborieux compilateur du Cabinet et des Archives de l'empereur Hadrien, à l'impertubable *magister epistolarum* qui froidement, sincèrement, scrute, copie, collige les faits et les éclaire avec le calme et l'indifférence d'un rayon de soleil! Caïus Suetonius *Tranquillus*, jamais nom ou surnom ne dit plus vrai!

seule femme qui jamais ait possédé sur lui quelque influence fut Livie. Il y a plus, Tibère vécut très-vieux, et jusque dans son âge le plus avancé, continua, — toujours au dire de Tacite, — à jouir d'une santé presque imperturbable, phénomène assurément bien curieux chez un vieillard soumis à l'hygiène de Caprée. Du reste, à l'heure où Tacite instruit son procès, les matériaux manquent déjà. Sous Néron, Vespasien, Titus, de furieux incendies ont dévoré les bibliothèques, publiques ou privées; la plupart des grandes archives n'existent plus. Tacite et Suétone ont-ils seulement jamais eu connaissance des Mémoires de Tibère? Ce qu'il y a de certain, c'est que ni Sénèque, ni Pline l'Ancien, ni Philon, ni Josèphe, ne nous le donnent pour un monstre; tous parlent, au contraire, de la modération de son gouvernement dont les mauvais jours, selon Sénèque, doivent être portés au compte du traître Séjan. La corruption des mœurs, pas plus que l'abaissement des consciences, ne vint de lui. Ce monde, où trembler devant le maître passait pour le commencement de la sagesse, où la servilité, fruit des longues terreurs d'une époque de proscriptions, le disputait à l'avide soif des jouissances, Tibère l'avait reçu tout façonné des mains d'Auguste, et peut-être Plutarque nous

eût-il appris ce que cet héritage lui valut au cœur d'amertume. Malheureusement, le témoignage de Plutarque est perdu; nous n'avons ni sa Vie d'Auguste, ni sa Vie de Tibère : grand dommage! car celui-là s'entend à lire dans les âmes, et, si les invectives ne sont pas des raisons, on n'en peut dire autant de l'analyse.

XV

Ces impures délices de Campanie, cette île de Caprée, transformée en caverne de Vénus; quelle mise en scène pour expliquer le volontaire exil d'un homme porté d'enfance à la retraite, et qui jadis, au plein des espérances et des honneurs, — de son propre gré, s'en allait à Rhodes! Les motifs ne lui manquaient pas; il avait, hélas! tous ceux des grands ennuyés de ce monde : « l'homme ne me plaît pas, ni la femme non plus! » Bien d'autres encore s'y pouvaient ajouter d'un ordre personnel. Ce pouvoir l'accablait, le passé l'écrasait de son poids. Il lui fallait renoncer à cette illusion qu'il avait eue de régénérer,—non, de galvaniser ce cadavre d'empire au moyen d'un absolutisme modéré, presque humain : ce Sénat, ce peuple, l'écœuraient. « Vil troupeau affolé de

servitude, » murmurait-il au sortir de la Curie en se rappelant un vers grec! Il sentait son impuissance à faire le bien, et se l'expliquait par cette idée, qu'il n'était pas du sang de Jules, qu'il n'était qu'un intrus dans la famille souveraine légitime. En outre, le Destin frappait sur lui à coups redoublés; son fils unique venait de mourir, Germanicus déjà, depuis longtemps, n'existait plus; de ses arrière-neveux, un seul survivait, Caligula, espèce de méchant drôle, troublé d'esprit (*ingenio commotus*), être farouche, énigmatique, dont le seul aspect l'intimidait, l'épouvantait. Ai-je tout dit? Non, car Tibère avait aussi sa mère.

Aucun doute que dans les raisons qui le poussèrent à s'exiler, le besoin de se soustraire à la présence de Livie n'entrât pour beaucoup. Ne voulant bannir cette mère importune, mais au fond considérée et respectée, il s'éloigna, et comme on dit, il lui quitta la place. De ce côté, la situation n'était plus tenable; en vain Tibère à chaque instant se répétait: « c'est ma mère! » En vain il s'efforçait: « d'ignorer ses caprices. » Livie avait outrepassé les bornes; ses manœuvres perfides, ses récriminations, ses colères et ses menaces, rendaient tout commerce impossible. Un jour, comme elle exigeait un poste pour quel-

qu'un qui n'y avait nul droit, l'empereur obsédé, répondit : oui, mais à la condition de consigner dans le décret, que cette faveur lui était arrachée par sa mère. Livie aussitôt rebondit sous l'injure. Ouvrant une armoire secrète, elle en tira d'anciennes lettres d'Auguste, toutes remplies d'amers griefs contre Tibère, de plaintes au sujet de son intolérable caractère, et les lui mit devant les yeux. Vengeance atroce et bien féminine; le trait poignarda Tibère. Libre, en effet, au défunt souverain d'exhaler ses reproches et ses dissentiments; mais qu'une mère eût précieusement conservé cette correspondance pour s'en faire, dans l'occasion, une arme si cruelle contre son fils, c'était une de ces férocités qui ne se pardonnent point. A dater de ce moment, Tibère prit la résolution de quitter Rome.

XVI

Et cependant, cette mère qu'il ne voulait plus revoir et dont la mort lui fut une délivrance, il l'avait tendrement aimée. Séjan lui-même, au plus fort de son crédit, n'eût osé s'attaquer à l'autorité de Livie, tant chez Tibère était invétéré le culte de sa mère. Là-dessus nous pouvons en croire

Tacite, qui ne prodigue pas ses compliments. Cette attitude, pleine d'égard, de déférence, est partout systématiquement maintenue; il se montre obligeant même alors qu'il voudrait le plus demeurer à l'écart. Prenons pour exemple l'épisode de Plancine dans le procès des empoisonnements de Germanicus.

Au sortir du Sénat, Pison, voyant sa cause perdue, rentre chez lui, écrit à l'Empereur, se met au bain, soupe à son ordinaire. Sur le tard, il ordonne qu'on ferme, et, resté seul, se coupe la gorge; mais Plancine, sa femme et sa complice, qui ne veut pas d'une pareille mort, Plancine, l'amie de cœur de Livie, se retourne alors vers son impératrice, laquelle interviendra près de Tibère.

Tenons qu'il ne s'agissait point ici d'une inculpation secondaire. Le crime de Pison était surtout le crime de Plancine, caractère violent, dur, acharné, très-grande dame d'ailleurs, un peu sorcière et corsant au besoin la préparation pharmaceutique d'une dose de surnaturel. En inventoriant la maison d'Antioche où Germanicus rendit l'âme, on découvrit, caché dans les murs et le sous-sol, tout un attirail de nécromancie : ossements à moitié calcinés et rongés de moisissure ; disques de plomb agrémentés de signes

cabalistiques et portant le nom du jeune prince, plus, nombre d'autres ustensiles qui servaient, selon les croyances du temps, à vouer une vie humaine aux Dieux infernaux.

A la tête du parti de l'impératrice mère marchait la superbe et riche Plancine, tandis que la Maison de Jules incarnait ses revendications et ses ressentiments dans Agrippine, fille de la princesse Julie. Ces deux partis avaient chacun leurs prétendants en herbe, l'un murmurait : Drusus, l'autre : Germanicus ; et cela sans attendre que Tibère se fut prononcé. Livie connaissait le dévoûment de Plancine, et, dans les grandes occasions comme dans les petites, ne négligeait pas de l'employer. Aussi, lorsque Germanicus fut envoyé en Orient, avec des pouvoirs souverains, l'Impératrice avait elle eu garde d'oublier sa fidèle amie. On rappela le proconsul de Syrie et, Calpurnius Pison, l'époux de Plancine, reçut l'ordre d'aller le remplacer. De la sorte, Livie s'assurait des mouvements d'Agrippine. Elle attachait aux pas de sa rivale une surveillance implacable et grâce à laquelle on ne verrait plus se renouveler, en Orient, les manœuvres de popularité, impunément pratiquées naguère sur les légions de Germanie. Plancine avait là-dessus sa leçon faite ; elle emportait des instructions secrètes et, dès

son arrivée en Syrie, affecta de ne rien ménager, ni le rang supérieur d'Agrippine, ni sa personne, dont elle ne parlait qu'avec dédain. Elle se plaisait à rechercher les suffrages de l'armée : assistait à cheval aux exercices des cohortes, et s'efforçait d'inspirer aux chefs militaires cette idée : qu'en prenant ainsi le pas, elle agissait d'intelligence avec l'Empereur.

Curieux spectacle, ces haines de Cour, transportées si loin de leur théâtre naturel ! De tout temps, Rome avait pu constater que la présence des femmes de proconsul dans les gouvernements de leurs maris, n'était bonne qu'à désorganiser le service ; et cette fois, deux femmes ennemies jurées se trouvaient aux prises, toutes les deux également hautaines, passionnées, jalouses de leurs prérogatives. Entre hommes, on aurait pu s'entendre : Germanicus avait la douceur qui séduit, et Pison, très-irritable, très-brutal, n'était point un méchant. Mais les femmes y mirent bon ordre. Germanicus mourut « *muliebri fraude* » accusant Plancine de l'avoir empoisonné ; et de cette mort, Calpurnius Pison porta la peine.

Nous étions en Orient, rentrons dans Rome. Pison est allé rejoindre Germanicus parmi les Ombres ; mais entre ces deux femmes tragiques,

entre ces deux Furies, la querelle continue. Agrippine enflamme ses amis, ameute ses clients, dénonce, pousse aux procès criminels, aux arrestations, à la guerre civile; car Livie, pas plus que Tibère, n'échappe à ses accusations. En attendant, sa vengeance réclame Plancine. A la nouvelle de la mort de Germanicus, l'horrible Pison, pour fêter un si joyeux événement, a célébré des Sacrifices, offert aux Dieux des actions de grâces dans les temples. Cet abominable sacrilége, Pison l'a payé de sa vie; mais Plancine, elle, n'a rien payé, et pourtant son crime n'était pas moindre. N'a-t-elle point pris part au scandale; ne l'a-t-on point vue dépouiller, à l'instant, le deuil de sa sœur pour revêtir des habits de couleur claire? D'ailleurs, si le mari a donné le poison, c'est la femme qui l'a préparé avec l'aide de la stryge Marcilla. Donc, il faut que Plancine meure, ainsi le veut Agrippine, et Plancine mourra, si la mère de l'empereur ne se charge de la sauver.

Livie comprit ce qu'elle avait à faire et marcha droit. Pour Tibère, la question était délicate; il savait les bruits répandus sur lui et sur sa mère par Agrippine, qui les accusait l'un et l'autre d'être de complicité dans le crime. Assiégé de démonstrations calomnieuses, qui la nuit venaient

éclater jusque sous les murs de son palais, où ce cri : rends-nous Germanicus! l'empêchait de dormir; il aurait voulu laisser son libre cours à la justice; mais Livie, à force d'insister, triompha de sa résistance. Il céda, et Plancine fut renvoyée de la plainte par égard pour l'intervention de l'impératrice mère : ainsi prononça le verdict du Sénat. Plancine était sauvée, du moins pour le moment, car l'expiation, qui cette fois vainement l'avait cherchée, treize ans après, devait l'atteindre. Menacée de nouvelles poursuites, et, sa toute-puissante protectrice n'étant plus là pour la défendre, elle en finit, de sa propre main, avec la vie.

Quantité de traits prouvent, non moins que celui-là, combien Tibère poussa loin ses condescendances envers les créatures de sa mère.

A la camarilla de la vieille Livie appartenait également une personnalité fort excentrique, un de ces types d'aristocratique impertinence qui du reste ne disparaîtront jamais de ce monde et dont, vers le début de notre siècle, la Cour d'Autriche offrait encore de si plaisantes reproductions. Je veux parler de cette sérénissime Urgulanilla que l'amitié de sa souveraine avait élevée au-dessus des lois et qui ne manquait pas une occasion d'affirmer ses droits de prédominance et de bon-plai-

sir. Invitée à se rendre devant le Sénat pour y témoigner dans un procès, — sommation à laquelle obéissaient les Vestales mêmes, — elle répondit qu'elle ne se dérangerait point, et que, si le Prêteur voulait l'entendre, il n'avait qu'à venir. Intenter à si haute et si puissante dame une action civile, n'était pas une simple histoire. Lucius Pison s'y risqua pourtant avec l'intrépide aplomb d'un homme que sa considération personnelle met au niveau de ceux et de celles que la faveur des impératrices place au-dessus des lois. Il s'agissait d'une revendication d'argent; Urgulanilla — cela va sans dire — dédaigna la citation et s'en alla porter plainte chez sa souveraine, laquelle donna tort à Lucius Pison, et déclara qu'on n'en usait point de la sorte avec une dame de sa Cour. Pison laissa gronder Livie et continua d'instrumenter; alors Tibère paraissant, arrêta que de toute façon, Urgulanilla aurait à se soumettre, et qu'elle se présenterait au tribunal. Mais pour donner à sa mère un témoignage public de bon-vouloir, il ajouta qu'il viendrait lui-même en personne, assister Urgulanilla devant le Prèteur. En effet, à l'heure dite, il sortit de son palais accompagné de ses gardes qui le suivaient à distance respectueuse et ce ne fut pas pour le peuple un médiocre étonnement de voir l'Empereur, cau-

sant et flânant, s'acheminer vers l'audience, d'un pas grave et ralenti. C'est que Tibère entendait laisser à sa mère le temps de la réflexion et son calcul eut plein succès. L'Impératrice, mieux avisée, coupa court à l'incident, et par un des officiers de sa Maison, fit remettre la somme au Prêteur. Ainsi, se termina le litige, au plus grand honneur de Tibère qui, sous les dehors du justicier imperturbable, aimait parfois à laisser voir au peuple l'homme de tact et d'esprit. C'était d'ailleurs, à tout prendre, une âme vigoureuse, cette Urgulanilla ; quand son neveu Plautius Silvanus fut décrété d'accusation pour avoir assassiné sa femme, elle lui envoya le poignard afin qu'il eût à se soustraire par le suicide à l'opprobre d'une accusation. Mutilia Prisca et son amant Posthumus, le futur empereur Galba, combien d'autres on en citerait de ce cercle intime qui durent à la vigilante influence de Livie, les honneurs, la richesse et la sécurité de leur existence?

XVII

Livie touchait à ses quatre-vingts ans, et son activité restait la même. Elle avait une de ces natures foncièrement saines que le temps respecte,

lui qui se plaît à briser souvent les plus robustes. Nulle infirmité, jamais de maladie; elle attribuait cet heureux équilibre à certain vin de la côte d'Istrie (le Picinus), qu'elle buvait à l'exclusion de de tout autre, bien qu'il eût, disait-elle, un goût très-âpre, — merveilleux élixir de longue vie, dont un régime absolument végétal complétait l'efficacité. L'impératrice mère ne vivait que de légumes et de fruits. On cultivait dans ses jardins une espèce de figues qui portait son nom, et que Pline trouve excellentes. Il parle aussi d'un pied de vigne gigantesque ombrageant de son immense frondaison les vastes arcades de Livie, et donnant douze muids de moût. — L'esprit sans cesse en éveil, oisivement affairée de politique, s'occupant à la fois d'intrigues et de bonnes-œuvres, instituant des écoles pour les orphelines de race noble, bâtissant des portiques, mère d'empereur, maîtresse de maison, prêtresse du temple d'Auguste, elle s'affirmait par tous les côtés, et sa popularité n'avait point d'égale. Voici pourtant, qu'un jour, le bruit se répand que Livie est gravement malade. Aussitôt la ville s'émeut, les Forums se remplissent d'une foule inquiète, avide de nouvelles « Madame se meurt, Madame est morte ! »

Le fait est qu'elle n'en mourut pas. Informé du danger, Tibère, qui se trouvait alors en Campanie

revint à Rome en grande hâte, et, devant l'entrevue si pathétique de cette mère et de ce fils, — qui dès cette époque se détestaient cordialement, — Pluton, désarmé, lâcha sa proie.

Les manifestations publiques avaient accompagné la crise; ce fut bien autre chose lorsqu'il s'agit de célébrer le rétablissement. Cérémonies votives, fêtes religieuses, l'hommage s'éleva jusqu'à l'apothéose. Par décret du Sénat, Livie eut le droit, toutes les fois qu'elle paraîtrait au théâtre, d'aller prendre place au rang des Vestales. Il était aussi question de lui dresser un temple et des autels en Espagne, quand Tibère, fort à propos, enraya le mouvement. On dira ce qu'on voudra; ce tyran avait du bon. Tacite a beau surcharger le tableau, pousser au noir, telle est la puissance de la vérité, qu'elle éclate aux yeux, malgré l'effort du grand artiste. Énormément de sens commun, d'équité, de sagesse, un vaste fonds de patience et de modération, je défie les plus chauds partisans de Tacite, de nier chez Tibère ces qualités, qui se dégagent virtuellement de l'ensemble du portrait, si atroce qu'il soit d'ailleurs.

Tibère connaissait bien les hommes de son temps, et les connaissant, il les méprisait ; ce qui, pour un gouvernant est un malheur; mais en revanche, quel

philosophe, ce mélancolique de Caprée, n'acceptant des honneurs que la part qui lui revient ! On a dit depuis « L'État c'est Moi. » Lui disait : les Princes passent et l'État reste. Il tenait pour une des plus monstrueuses inventions de la vanité humaine, cette façon de diviniser, après leur mort, des êtres entachés de toutes les misères de notre pauvre espèce. « Il était inflexible dans son dédain pour les honneurs, écrit Tacite, et son bon-sens répudiait tout ce qu'on lui offrait en ce genre. « Il n'employait que dans ses correspondances avec les rois et dynastes d'Orient, le nom d'Auguste, qui pourtant était bien le sien, par droit d'hérédité, et paraîssait toujours hésitant sur le titre à s'attribuer. « On n'est, disait-il, empereur qu'en présence de ses soldats, et seigneur que de ses esclaves, prince tout court vaudrait mieux : *princeps*, premier, le premier entre ses concitoyens ! » Son discours prononcé au Sénat, à l'occasion de la dédicace d'un temple dont la province d'Espagne le voulait gratifier, témoigne des clartés d'esprit qu'il avait là-dessus. « Je ne suis qu'un être périssable, ce que je fais, ce que je laisserai ne saurait être que d'un simple mortel, et je n'entrevois pas de plus belle gloire que celle de remplir dignement la première place dans l'État. Que la Postérité dise de moi que j'ai bien mérité

de mes aïeux, bien pourvu à vos intérêts; qu'on m'a toujours trouvé calme dans le danger, imperturbable dans le gouvernement, et je ne réclame rien davantage; que ce soient là mes temples, mes statues, je n'en connais pas de plus durables, car devant les autres édifices de pierre ou de marbre, la foule passe indifférente comme devant des sépultures, lorsque plus tard les jugements ont varié; et c'est pourquoi j'implore mes contemporains et les Dieux, afin qu'ils m'accordent: ceux-ci, le calme et les connaissances nécessaires à mon œuvre de justice; et ceux-là, quand je ne serai plus, le sympathique souvenir que mes actes et mon nom auront mérité. »

Un homme qui pensait, parlait et se comportait de la sorte, devait assurément passer pour un trouble-fête, au milieu d'une pareille Cour et d'un pareil peuple. Auguste, le plus vain des tyrans sous son masque de paterne simplicité, avait mis à la mode cette espèce de candidature à l'immortalité. Monarque, princes et princesses, tout le monde en voulait; c'était à qui, de son vivant, passerait Dieu ou Déesse, et Rome applaudissait à ces métempsychoses qui lui procuraient des cérémonies, et se passionnait à ces intermèdes, comme elle se passionnait pour les combats du Cirque et tous les autres jeux de la vie

et de la mort. Avec leurs démonstrations joyeuses ou funèbres, les populations du Midi n'en finissent jamais. Quand Rome perdit Germanicus, elle ne voulait plus être consolée ; quatre mois durant se prolongea cette affliction éperdue; quatre mois pendant lesquels il ne fut question ni de politique, ni d'affaires, et les Dieux savent seuls jusqu'où seraient allées ces lamentations, si le morose empereur, un beau matin, n'eût décrété qu'il était temps d'enrayer ce deuil, et de courir aux fêtes de Cybèle ; ce qu'on ne se fit pas dire deux fois. « Les princes sont mortels, il n'y a d'éternel que l'État; donc, que la vie reprenne son cours accoutumé, et, comme c'est aujourd'hui la fête des Mégalésiens, tâchons un peu de nous distraire ! » De même, lorsque mourut Livie, on entendit sa voix s'élever et dire : assez ! aux condoléances qui recommençaient à se perpétuer. Il s'efforça de ramener, autant que possible, les panégyristes à la raison; modéra les excès de zèle et ne permit pas que sa mère fût divinisée, ainsi que le Sénat le demandait en masse.

« Elle-même, écrivait-il, avait d'avance protesté contre de tels honneurs ; » C'était plutôt de la part de Tibère une affirmation de principes, car ce que nous savons du caractère de Livie permet de douter que l'illustre défunte se fût

en effet prononcée de la sorte. L'Impératrice n'obtint que plus tard d'être placée au rang des Dieux, ce que le fils, dans son froid bon-sens avait refusé de laisser faire, un petit neveu, l'empereur Claude, dans son pédantisme, l'accomplit. Convenait-il que l'aïeule de la dynastie, n'eût point son temple et ses autels.

En fait de consécrations, Livie-Augusta les eut toutes. Elle eut celles de la beauté, du pouvoir et de la fortune, elle eut aussi celle de l'âge. Nous l'avons vue à quatre-vingt-deux ans tomber malade et gravement. Elle se releva ; plus de six ans encore, elle assista vivante au spectacle des choses de ce monde, qu'elle devait ensuite, comme divinité, considérer d'un œil moins facile à s'émouvoir.

Le spectacle allait s'assombrissant ; Drusus mourait au plein de la jeunesse, — Drusus l'unique fils de Tibère, l'héritier de son trône, et pendant ce temps la remuante Agrippine et ses fils, manœuvraient pour la ruine de la famille régnante. C'était comme un réveil du sang des Jules ; la sève remontait aux branches, et le bois sacré commençait à rendre des oracles.

XVIII

Tibère, battu de la foudre, consumé de chagrins, de misanthropie, avait décidément pris le chemin de Caprée. Sur ce roc solitaire que le flot mouillait de tous côtés, le vieillard tâchait d'oublier. Il régnait toujours, cependant; servitude affreuse, à laquelle ces maîtres du monde romain ne pouvaient se soustraire que par la mort! Ou le trône, ou le monument! point de milieu. Cette adorable retraite de Caprée, qu'il eût tant goûtée au sein d'un groupe d'amis, de philosophes, il lui fallait s'y rembûcher comme une bête fauve, montrant ses griffes et ses crocs, amoncelant les ossements humains sur le seuil de son antre, et condamné qu'il était à vivre par la terreur, pour ne pas mourir par la trahison!

Là fut le secret des tardives cruautés de Tibère; s'il eût, dans Séjan, au lieu d'un scélérat, rencontré un ministre capable de gouverner, sous son nom, pour le bien de l'État, que de forfaits épargnés à cette fin du règne? Il y a dans les actes sanglants qui marquent les dernières années du séjour à Caprée, je ne sais quelle furie d'un désespoir sans bornes. Partout trahi, déçu, le vieillard

à la fin sort de ses gonds ; sa misanthropie qui n'était que d'un tyran, somme toute assez débonnaire, et fort enclin aux belles-lettres, — sa misanthropie se change en fièvre chaude. Le mélancolique cesse de voir en noir, il voit rouge ; tue à distance, et ces exécutions, auxquelles il n'assiste plus ont quelque chose d'abstrait, comme quand nous disons, « tuer le Mandarin. » Il frappe à coups redoublés pour tous ses sentiments méconnus, pour tous les efforts de sa politique, pour tous les bons mouvements de son âme rendus impuissants par la bassesse, la perfidie, la cupidité, la méchanceté des hommes. La coupe d'amertumes était pleine, la trahison de Séjan la fit déborder. Dès lors s'ouvrit l'ère des proscriptions, sorte de sacrifice *in extremis* aux Dieux infernaux.

En attendant, il goûtait ses premières délices de Caprée, jouissait de l'île fortunée dont l'enchantement le plus doux était de lui procurer l'oubli. Se souvenait-il seulement d'avoir encore sa mère ? depuis dix ans, elle et lui ne s'étaient revus qu'une fois en Campanie, où Tibère, passant, vint pour quelques jours. Livie, à l'heure de sa mort, ne comptait pas moins de quatre-vingt-huit ans, mais Tibère en avait soixante-dix ; à cet âge, on ne se déplace guère ; d'ailleurs, l'hypocondrie, le

souci des affaires le dévoraient. Il voulut d'abord se rendre près de l'auguste égrotante; puis, remit au lendemain, et si bien différa, qu'il fut trop tard. Même pour les funérailles, il ne parut point. Rome attendit, elle eût attendu davantage; mais la nature qui ne s'émeut de rien et ne respecte aucun cadavre, n'admettait point d'attermoiement. Force fut donc de procéder, sans la présence de l'Empereur, lequel n'intervint du fond de sa retraite que pour mettre à la raison les sénateurs qui s'étaient chargés de mener le deuil en son absence. Cette attitude de Tibère, ainsi que sa mercuriale, furent généralement peu goûtés des Romains. Les mécontents parlèrent d'ingratitude et d'impiété. Tacite met le mot sur la chose : « *Nihil mutata amœnitate vitæ.* » Foncièrement désagréable de caractère, le bonhomme entendait ne démordre en aucun cas de ses habitudes, et puis, circonstance bien atténuante, il avait soixante-dix ans, souffrait de corps et d'esprit et s'était, vis-à-vis de lui-même, engagé par serment à ne plus jamais rentrer dans Rome une fois après en être sorti.

Rome néanmoins se montra magnifique dans ses hommages. Malgré l'absence de Tibère et son humeur maugréante, les démonstrations éclatèrent. Celle qu'on ne pouvait déifier fut proclamée

Mère de la Patrie, et le Sénat décréta qu'un arc de triomphe s'élèverait à sa mémoire ; honneur que jusque-là aucune femme n'avait partagé, et que Livie recevait pour avoir, selon l'Exposé des motifs, « sauvé la vie à nombre de ses concitoyens, nourri, établi en quantité des jeunes garçons et des jeunes filles pauvres. » L'heure fut donc solennelle où les restes mortels de la première impératrice des Romains allèrent dans le mausolée se mêler aux cendres d'Auguste, et les larmes n'y manquèrent pas ; il y en eut beaucoup de sincères, d'autres qui l'étaient moins. Tant de gens assistaient à ce deuil et semblaient le porter dans le cœur, qui ne pardonnaient point à l'illustre dame d'avoir mis au monde cet empereur Tibère, abatteur entêté des vieux priviléges héréditaires, toujours et partout enclin à préférer le mérite à la naissance, et dont le bras pesait si lourd sur l'antique aristocratie.

« Une femme, en toute chose, plus comparable aux Dieux qu'aux hommes, et qui savait n'employer sa puissance que pour détourner le péril de vos têtes et faire avancer les plus dignes. »

Ainsi parle de Livie son contemporain Velleïus Paterculus : laissons de côté les exagérations de circonstance et concluons de cet éloge que Livie était ce que nous appellerions de nos jours une

admirable dame patronnesse. Elle avait les vertus, le charme de l'emploi et pratiquait la charité en souveraine. Remarquons que l'Histoire ne nous dit pas un mot des toilettes de cette impératrice, ni de ses bijoux ; tandis que tous s'accordent à célébrer la façon dont elle usait d'une fortune colossale : main ouverte aux petits comme aux grands et ne comptant avec personne, grande dame ayant partout ses pauvres, à la Cour comme ailleurs, et du cercle de son affection n'excluant pas les plus infimes. Son affranchie Andromède, une naine, l'adorait pour ses bontés; ses esclaves la portaient aux nues, et de récents témoignages nous prouvent qu'ils n'avaient pas tort. Il y a quelques années, dans un immense columbarium, on découvrit les cendres d'innombrables serviteurs ayant appartenu à sa Maison ; esclaves des deux sexes, affranchis, employés de toute espèce et de tout rang, ils avaient par millions apporté là leur brin de poussière dûment classée, étiquetée, grâce aux bons soins de l'auguste maîtresse. En considérant la sépulture, on songe à ce que devait être le palais quand cet essaim, enfoui depuis des siècles, dans la ruche morte, vivait, bruissait, foisonnait autour du diadème.

XIX

Tout cela, sans doute, ne fait pas que Livie fût une sainte, et ces vertus privées, dûment et commodément pratiquées au rang suprême, ne sauraient cependant racheter les crimes par lesquels ce rang suprême fut conquis. Il est vrai qu'on peut dire, à l'excuse de cette âme, à la fois bonne au pauvre monde et passablement scélérate, que ni l'époque où elle vécut, ni la place où le choix d'Auguste l'avait mise, ne se prêtaient à la culture du sens moral. Environnée de haines et d'intrigues, elle usa des armes dont ses ennemis se servaient contre elle. Oui, mais ces ennemis acharnés, implacables, qui les alla chercher, les défia? Pour cette fille d'un simple chevalier, pour cette compagne errante d'un soldat d'aventure, ce n'était point assez de partager l'empire du monde avec Auguste, il fallait encore que son fils à elle héritât du trône des Césars. Esprit dominateur et capable de tout, même de céder quand il s'agissait de préparer la victoire, soixante-sept ans elle soutint la lutte. Sa personnalité occupe deux règnes: toujours et partout la bien accueillie sous Auguste, impor-

tune, encombrante sous Tibère. Après avoir, depuis son mariage, c'est-à-dire, pendant une période de cinquante-deux ans, travaillé à fonder le règne de son fils, elle eut ensuite, pendant les quinze années qui lui restaient à vivre, à se démener, à déblatérer contre ce règne, « écroulement de ses espérances. »

Tacite, féroce envers Tibère, lui fait pourtant la part très-belle quant aux deux premiers tiers de sa carrière. Les cruautés, les débauches ne seraient, à l'en croire, venues que sur le tard; d'où il suit que l'homme mûr, le politique, ayant bien mérité, Némésis n'aurait à demander des comptes qu'au seul vieillard. Livie, alors, nous offrirait l'exemple du contraire; criminelle d'abord, elle aurait terminé ses jours dans la pleine satisfaction du but atteint. Tacite va plus loin, il veut que ce soit purement et simplement par égard pour cette mère vénérée que Tibère ait gardé tant de modération pendant la première partie de son règne, et que ses mauvais instincts aient dû, pour éclater, attendre qu'elle fût morte. Il est vrai que l'auteur des *Annales* ne cite aucun fait à l'appui de cette prétendue bonne influence d'une personne représentée ailleurs sous les traits d'une horrible empoisonneuse. Livie fut le tracas, le chagrin, le désespoir du règne de Tibère ; et cela

devait être : la noble dame avait calculé faux ; dans ce fils qu'elle comptait gouverner à son gré, Livie avait trouvé son maître.

Plongez jusqu'au cou dans le crime, creusez des galeries souterraines, faites métier de taupe, pour venir finalement vous heurter le front contre l'obstacle ! Le Destin a de ces leçons toujours renouvelées, mais dont quiconque ne profite. Livie n'était déjà point la première à qui cette histoire d'ambition maternelle déçue fût arrivée, et nous allons voir à peu de distance le même exemple se reproduire, avec le dénouement tragique en plus; Agrippine, elle aussi, prendra de longue main la cause de Néron; à ce jeu de l'intrigue et du crime, elle apportera plus encore que Livie, laquelle au moins sut réserver sa pudeur de femme, la fille de Germanicus ne réservera rien; par le fer et par le poison, par l'adultère et par l'inceste, elle poursuivra son idéal d'absolue domination. Eh bien ! et après ? les mêmes démêlés, la même histoire, moins consolante pourtant, sinon plus neuve !

Tibère, d'abord, éconduit Livie, avec toute sorte de révérences, puis, n'en pouvant plus, lève le pied pour se débarrasser de ses obsessions. Moyen de comédie ! Néron emploie le procédé tragique, tue Agrippine, mais la situation ni la mo-

ralité ne diffèrent. O nature humaine incorrigible et misère de l'ambition, à ne la prendre que sur ses hauts sommets ! Tous les mensonges, tous les meurtres, toutes les infamies secrètes ou publiques pour un but qui fatalement vous échappe !

XX

Livie n'est pas un caractère. Ceux qui prétendent qu'elle avait en vue de réconcilier les deux grandes factions aux prises par ses œuvres, d'unir et de fusionner le sang des Claude avec le sang des Jules, lui font très-gratuitement honneur de la politique de Tibère. Livie n'eut jamais l'esprit tourné que du côté de ses intérêts. Si l'intrigue est le commencement de la politique, elle ne dépassa point le vestibule du temple ; une fois installée, elle s'y tint et pour la vie. Auguste, bien que sous le charme, la forçait à transcrire, sur le moment, tout ce qui se disait dans leurs entretiens intimes, ce qui prouve qu'il n'y avait guère à se fier à la parole de Livie.

Cette Romaine-là me rappelle une certaine Florentine de notre seizième siècle. Catherine de Médicis était comme Livie, née avec d'immenses appétits de domination qui ne furent

jamais satisfaits. Incapables de s'imposer aux circonstances, elles eurent toutes deux l'art de les prendre par le dessous, habiles à tracer des circonvallations, à creuser des mines, et sachant, au besoin, s'effacer pour reparaître au moment favorable. Plonger du regard dans l'avenir, saisir les connexions qu'il peut avoir avec le présent, entrevoir le fruit dans le germe : facultés viriles également absentes chez l'une et l'autre, les résultats mesquins, les petits profits, voilà ce qui les contente. Vous ne les verrez ni se hâter, ni rien résoudre ; leur caractère est d'observer, de laisser courir les choses ; leur politique, d'en tirer avantage sans jamais se découvrir que le moins possible : leur jeu d'imiter le chat qui pelote, puis tout à coup de sauter sur la proie et de l'étouffer. Livie demeura fidèle à ce programme.

Sa lutte avec la fille d'Auguste nous l'a montrée au plein de son activité, de sa puissance et de ses maléfices. La femme honnête et la courtisane se rencontrant dans un de ces conflits tragiques dont l'Histoire offre tant d'exemples, — la courtisane fut vaincue. C'était justice ; disons mieux, c'était dans l'ordre naturel ; entre la beauté, la grâce, l'élégance, l'esprit de frivolité, de vanité, de moquerie, et la froide, sévère, implacable raison, le combat ne saurait être longtemps douteux. L'aus-

térité, la dignité, le calme des sens finiront toujours par l'emporter. Seulement, ayons pour certain que l'exemple n'en sera pas plus moral ; car dix fois sur douze, l'honnête femme, pour mieux assurer sa victoire sur la courtisane, emploiera des armes déshonnêtes, et je ne vois guère en quoi les Dieux et les hommes auront à se réjouir lorsque, tout compte fait, l'hypocrisie, la calomnie, l'esprit d'audace et d'intrigue seront venus à bout de l'esprit de désordre et de luxure. Les faiblesses humaines, — et les plus charmantes, — vengées par la scélératesse qui se donne carrière sous le masque de la vertu, quelle conscience tant soit peu douée du sens moral, un pareil spectacle peut-il satisfaire ? Telle fut pourtant la comédie montée à son propre bénéfice par l'impératrice Livie. La fille d'Auguste y succomba, victime plus digne encore de compassion que de mépris : car les fautes qui se rattachent à l'amour doivent moins peser dans la balance que les crimes issus de l'ambition et de la haine.

Mais, patience, Julie ne meurt pas tout entière : elle lègue son sang et sa vengeance à sa fille, chez qui l'emportement et la furie vont remplacer l'inconséquence et la légèreté de la mère ; puis, pour que la trilogie soit bien complète et que le châtiment ait son cours ; à cette première Agrip-

pine succédera la seconde : celle des Mémoires d'où sortiront à leur tour les *Annales*. Tout vient donc à point dans l'Histoire, et Livie, après avoir eu du terrible justicier plus qu'elle ne méritait, semble n'avoir désormais qu'à se recommander aux équitables réhabilitations de la critique moderne, qui verra ce qu'elle peut faire pour elle.

HORACE

HORACE

I

Madame de Maintenon se plaignait de son monarque inamusable ; l'esprit humain est meilleur prince : plus il vieillit et moins son goût se montre difficile, les redites en aucun genre ne l'épouvantent. Nous hantons les théâtres, sachant d'avance de quoi il retourne ; ce qui s'invente et se publie n'offre à notre curiosité qu'une sorte d'intérêt relatif, car pour du nouveau, il n'y en avait plus, hélas! déjà du temps d'Auguste. Virgile, Horace, Ovide, empruntent à la Grèce, et leur art, si merveilleux qu'il soit, ne consiste déjà plus qu'à nationaliser dans Rome, à faire servir à l'instruction comme à l'agrément de la société contemporaine, des idées et des formes librement conçues et créées d'*original* sous un ciel étranger. Térence copie Ménandre, Shakespeare dévalise les chroniqueurs Barbares et les nouvellistes Italiens ; puis vient Molière, qui prend son bien où il le trouve. chez le voisin Rabelais

et chez l'étranger Tirso de Molina : pères nobles et raisonneurs, jaloux tuteurs et pupilles futées, jeunes dissipateurs et vieux avares, servantes effrontées, valets fripons le nez au vent, masques de fieffés coquins et de parasites célèbres jadis sous les noms de Dave et de Parménon, et qui s'appelleront désormais Scapin, Mascarille et Sganarelle.

Oui, certes, tout a été dit ; mais il y a façon de tout redire, et même de reprendre à nouveau les chefs-d'œuvre. En veut-on un exemple? Je citerai *l'Amphitryon* de Molière. Voilà une pièce, à coup sûr, des plus réussies qui se puissent voir; l'action en est d'un tour habile, et vous y sentez à chaque scène la main d'un maître imperturbable à se gouverner à travers les incidents les plus risqués. Quant au style, c'est la perfection, jamais le vers libre n'atteignit à ce degré de consistance dans la souplesse et le négligé apparent. Il semble donc qu'en un pareil sujet vouloir s'aventurer après Molière serait la prétention d'un impertinent ou d'un fou. Eh bien! le croirait-on? un homme s'est rencontré de notre temps, qui n'a point reculé devant cette idée prodigieuse de refaire *l'Amphitryon* de Molière, et le plus beau de l'histoire, c'est que cette idée, au lieu de prêter au rire, prête à

l'admiration. Il est vrai que le coupable s'appelait Henri de Kleist. En France, on le connaît trop peu; c'était un génie, et bien au-dessus de Tieck, de Zacharias Werner, de tous les dramaturges de l'école. Au théâtre, il avait l'invention et le don si rare de savoir remuer à la fois une action, des personnages et des idées. Pour lui, toute passion, en tant qu'elle confine à l'idée fixe, est une maladie et veut être étudiée au double point de vue psychologique et pathologique. Étant donné par exemple le caractère le plus sain, le plus vaillant, son observation saisit aussitôt le côté sensible, vulnérable, et vous montre comment, l'esprit le mieux constitué en arrive à perdre conscience de soi, à ne plus se dominer, comment dans un éclair d'hallucination et de somnambulisme, un héros peut avoir peur et fuir lâchement devant la mort. Dans ses romans et ses nouvelles, même originalité; avec cela, l'expression toujours nette et vibrante, une forme sans ornements, une précision mathématique. Qu'on se figure un Mérimée romantique et dont le scepticisme serait par instants traversé d'éblouissements surnaturels[1]; mais le désespoir amer, implacable, ne tardait pas à le ressaisir.

1. Voir à la fin du volume la Note XIII.

Ardent patriote, nos victoires l'avaient frappé d'incurable langueur; en attendant l'heure du suicide, il écrivait *la Bataille d'Hermann*, pour exciter ses compatriotes à traiter Napoléon comme jadis le chef teuton avait traité Varus. Arrivons à *l'Amphitryon* :

Mon nom qu'incessamment toute la terre adore
Étouffe ici le bruit qui pouvait éclater :
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore.

Ainsi, au dénoûment de la comédie de Molière, le grand monarque Louis XIV, déguisé en olympien, s'évertue à dorer la pilule à son féal sujet le marquis de Montespan, époux de sa royale concubine. Impossible de se montrer plus magnanime et plus galamment persuasif; Amphitryon néanmoins goûte peu l'apologue, nous le voyons froncer le sourcil aux gens de Cour qui le complimentent et s'éloigner sans prononcer un mot, trait sublime de Molière, qui par là sauve la dignité de son héros, et laisse à Sosie le soin de terminer gaiement la pièce :

Sur telles affaires toujours
Le meilleur est de ne rien dire.

Maintenant comment un poëte s'y prendra-t-il

pour renouveler le sujet? Il ne changera rien à la donnée, — les personnages, l'action, resteront les mêmes; seulement, il y fera pénétrer l'idée mystique, du mysticisme en pleine comédie païenne! Ne préjugeons pas. Songez à l'un des plus divins mystères de la religion.

L'adultère ici n'est plus en cause; Alcmène conçoit dans la pureté; le fruit de ses entrailles, Hercule, étant le fils, non pas d'un homme, mais d'un dieu. Jupiter dépouille sa physionomie d'olympien, coureur de ruelles, pour revêtir l'idéal divin du panthéisme, et dans la scène des explications avec Alcmène c'est l'Ame du monde qui parle par sa voix : « Et ne l'adores-tu pas dans l'univers, son œuvre immense? Ne sens-tu pas autour de toi sa présence partout, dans la pourpre du soir glissant à travers le feuillage silencieux, dans le murmure de la source, dans la chanson d'amour du rossignol? Est-ce en vain que la montagne qui se dresse vers le ciel, en vain que la cataracte qui gronde en se précipitant du haut des rocs, te parlent de lui? Et lorsque le soleil éclate dans sa gloire, lorsque frémissants, ivres de joie, tous les êtres créés célèbrent sa puissance, ne descends-tu pas dans le sanctuaire intime de ton âme pour le bénir et le prier? » Et plus loin, la glorifiant, il l'appelle sainte : « Vous

êtes celle qu'une ceinture de diamants défend de toute approche, celle dont l'immortel qu'elle a reçu s'éloigne en la laissant immaculée et pure! » Goethe disait : « C'est le mystère de la divine conception enté sur le mystère de l'amour, et il ne s'agit en effet de rien moins que d'une interprétation du mythe dans le sens de la révélation chrétienne. »

Nous venons de voir comment un poëte de race sait, d'un tour de main, rajeunir son sujet; d'autres nous enseigneront comment on le gâte. Qui ne connaît dans Horace la IXe ode du livre III : *Donec gratus eram tibi*, un petit chef-d'œuvre en vingt-quatre vers, dont Scaliger racontait qu'il aimerait mieux l'avoir composé que de posséder la couronne d'Aragon? Ponsard imagine un beau jour de la traduire à la scène; c'était son droit, qu'en a-t-il fait? Une incolore paraphase. « Quand on viole l'Histoire, il faut lui faire un enfant, » s'écriait brutalement le vieux Dumas. Les chefs-d'œuvre du génie humain nous appartiennent et forment un fonds commun où nous pouvons puiser à notre gré; libre à chacun de s'en inspirer, de les transformer, à la condition qu'il apportera une idée. Meyerbeer avait entrepris de mettre en opéra *Tartuffe*, et nous connaissons de cette œuvre un morceau, — la scène du IVe acte entre

Elmire, Tartuffe et Orgon, d'abord caché sous la table, — qui prouverait que, si l'auteur des *Huguenots* allait ainsi familièrement s'asseoir à la table de Molière, c'est qu'il avait en lui de quoi payer son écot; mais toucher à l'un des plus rares bijoux de la poésie antique pour en faire bourgeoisement un lever de rideau, presqu'un vaudeville, quelle triste profanation !

Ce n'est pas un Alfred de Musset qui jamais eût donné dans un tel piége. Cette ode pourtant le tentait, l'attirait. Novalis veut que sous l'eau diamantine des pierres précieuses d'un écrin se dérobent d'invisibles démons guettant de là le cœur des femmes : certains vers, certaines mélodies, ont pour les âmes poétiques des fascinations de ce genre; il ne vous suffit pas de les retourner au soleil, d'en admirer les facettes et le miroitement, vous en voudriez l'emplette et la possession. Il semble que, si vous y mettiez du vôtre, vous en jouiriez mieux, et vous voilà glissant sur la pente. Nombre de traductions exquises, faites par de vrais poëtes, n'ont pas eu d'autre origine. Ne vous y fiez point trop cependant, et pensez à des imitations bien plutôt qu'à d'exactes versions serrant de près le texte. Je me représente Alfred de Musset venant de relire l'*ode à Lydie*; tout à son ravissement, il ferme le livre, et, de mémoire,

écrit ces vers, nés de sa rêverie et dictés par sa propre muse :

Lorsque je t'avais pour amie,
Quand nul garçon plus robuste que moi
N'enlaçait de ses bras ton épaule arrondie,
Auprès de toi, blanche Lydie,
J'ai vécu plus joyeux et plus heureux qu'un roi.

Et cela pour dire ce que le texte exprime en quelques mots : « Tant que je sus te plaire et que nul amant préféré ne tint dans ses bras tes blanches épaules, je vivais plus heureux que le roi des Perses. » C'est trop et c'est aussi trop peu, car ce roi mis à la rime, ce roi tout court, abstrait, ne rend pas toute l'expression : le roi des Perses, le Grand roi. Alfred de Musset, même en traduisant du latin, conserve son indépendance, son vers marche dans sa libre allure. Horace, écrivain condensé, distillant par gouttes d'or son élixir de poésie, ne saurait jamais être pour lui, comme pour La Fontaine, qu'un modèle d'occasion[1]. Ovide, à

1. Rapprocher de cette traduction l'imitation que La Fontaine a donnée de l'ode à Pyrrha :

Dans cet antre secret, tout parfumé de roses,
Philis, que faisiez-vous avec ce beau garçon ?
Il vous parlait, il sentait bon,
Ne s'est-il pas passé quelques petites choses ?

la longue, répondrait mieux à sa nature. Je cherche parmi les Latins et n'en trouve aucun qui me le rappelle davantage.

Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux,

est un motif d'Ovide, et d'ailleurs que de rapprochements : cette indolence aristocratique dans le faire et dans le maintien, ce goût de la beauté plastique, ces voyages à la recherche d'impressions d'art ! Rappelons-nous la tournée en Grèce avec le poëte Macer, en Sicile ses curiosités de dilettante. Plus que Virgile, à qui sur tout le reste il est si inférieur, Ovide a le sens de la statuaire et de la peinture. Lorsqu'il chante le combat des Centaures, il a présente devant les yeux la frise d'Alcamène. La Vénus Anadyomène, c'est par lui que nous la connaissons; par lui que nous savons qu'une copie de ce chef-d'œuvre ornait les appartements d'Auguste. *Doctus et operosus*, dit-il pour caractériser Myron, idéaliste statuaire de la force et de la beauté masculines.

Vénus au fond des mers dormirait ignorée,
Si l'art d'Apelle, un jour, ne l'en eût retirée...

l'homme qui a pu écrire ce vers, tout moderne,

n'avait pas un médiocre sentiment de la puissance créatrice attribuée à la sculpture, et quelle description plus charmante donner à la Vénus de Médicis ?

Ipsa Venus... Quoties velamina ponit,
Protegitur læva semireducta manu.

Ovide n'est pas seulement un poëte, c'est en même temps un artiste, et voilà pourquoi je le compare à Musset. L'auteur de *Rolla*, retrouvant partout ses souvenirs de Florence et de Venise, s'émeut à l'idée de Michel-Ange et de Raphaël, de Titien et de Véronèse, comme l'auteur des *Métamorphoses* à l'idée de Phidias, d'Apelle et de Myron; les marbres, les peintures, des pays qu'ils ont traversés fécondent leur inspiration, et se reflètent dans leur vers également pittoresque, fort et magistral sous son apparence relâchée.

Nul poëte ne fut plus traduit qu'Horace; pour nous en tenir à la France, il ne se passe guère d'année qui ne voie éclore une ou deux éditions nouvelles du maître favori. Latinistes de profession, journalistes, poëtes, sorboniqueurs et gens du monde, c'est à qui se distinguera dans cet exercice. Connaître son Horace à fond, en pouvoir discourir à brûle-pourpoint et le citer à tout

venant, est déjà, pour bien des esprits, une attitude; mais l'avoir quelque peu traduit, voilà le suprême du goût et de la culture. Les magistrats de tout temps ont pratiqué chez nous cette religion. Un homme sérieux qui *sacrifie aux Muses* n'en connaît même pas d'autre ; sous la Restauration, un pair de France allant à la campagne n'eût point manqué de l'avoir en poche; Louis XVIII faisait de lui sa gourmandise, et le dégustait comme un de ces fins morceaux qu'il aimait à cuisiner entre amis. Dilettante, moins forcené que Scaliger, Louis-Philippe n'eût peut-être pas échangé sa couronne contre la satisfaction d'avoir écrit la neuvième ode, mais il faisait également du lyrique romain un cas tout particulier, et c'est au cœur même du Sénat de Napoléon III que le traducteur le plus récent scandait ses ïambes et ses hexamètres[1]. Étrange fortune que celle de ce fils d'affranchi : après avoir vécu joyeusement parmi les plus grands seigneurs, il continue à se maintenir à travers les âges en toute faveur et tout crédit près des classes dirigeantes. Poëte de la bonne compagnie, tel est Horace; qui sait si l'absence de passion, que volontiers on lui reprocherait, ne l'a pas énormément servi? La passion

1. Le comte Siméon. (Voir à la fin du volume la Note XIV.)

gêne le goût, porte scandale : la passion, c'est le diable, ou pour le moins le diable au corps; qu'elle parle un peu haut dans un livre, et le prélat aura des scrupules. Or, des scrupules, il faut se garder d'en éveiller; les grandes clientèles ne s'acquièrent qu'à ce prix. Horace possède le secret de nous mettre d'accord avec nous-mêmes; sa philosophie est le royaume des accommodements, des transactions; il a des indulgences pour toutes les petites perversités auxquelles sont enclins les plus honnêtes gens. On le traite en enfant gâté. Ses badinages libertins, ses impiétés, ne tirent pas à conséquence; il s'écriera, par exemple, en bafouant les rites sacrés des Juifs, qu'il ignore parfaitement ce que c'est que d'avoir une religion quelconque, et cette pointe de voltairianisme anticipé n'effarouchera personne. Il y a des choses que l'esprit humain prend bien, en dépit du danger qu'elles comportent; d'autres qu'il prend mal, en dépit du bien qu'elles renferment; d'autres qu'il ne prend pas du tout, et devant lesquelles, bonnes ou mauvaises, il passe sans regarder. Les vers d'Horace sont au premier rang des choses qui réussissent d'abord, et qui réussissent ensuite par cela seul qu'elles ont réussi. Le Moyen Age ne s'y est pourtant pas trompé. Tandis que son poëte prend pour guide aux régions mystiques

l'idéaliste et divin Virgile : *Virgilio dolcissimo padre!* ses moines vilipident Horace, l'appelant « un pourceau d'Épicure, » et fulminant contre ses lieux communs de morale lubrique; puis, vient la réaction avec le XVIe siècle mythologique et artiste, — les Ronsard, les Belleau, tous les Cellinis de l'ode et de l'odelette, — comme avec le classique et sentencieux XVIIe siècle. Que serait Boileau sans Horace? Il lui prend tout, moins la grâce légère et l'attrait piquant. L'Art poétique des Latins se codifie à l'usage de notre Parnasse français, et nous faisons connaissance avec ce genre de satire aimable qui va s'inspirant, non plus des haines vigoureuses, mais de toute sorte de petits contre-temps de la vie ordinaire : un fâcheux qu'on rencontre et qui ne vous lâche plus; un mauvais dîner auquel on vous invite; un voyage de Rome à Brindes; le poëte satirique, qu'on se représente généralement comme un accusateur public, y dépose ses foudres et devient un simple humoriste. A la vérité, sous cet enjouement se retrouve parfois bien du sarcasme; la pièce sur la mort de Tigellius, par exemple, n'en a pas moins sa valeur satirique; si ce n'est là du Juvénal, c'est de l'Aristophane, de la comédie excellente et de tous les temps :

Omnibus hoc vitium est cantoribus.

Aujourd'hui encore le portrait palpite d'actualité. Qu'importe ce que pensent de lui les Tigellius, les Pantelius et les Démétrius? Il n'en veut qu'à l'opinion des esprits cultivés, supérieurs : les Mécène, les Octave, les Virgile, les Messala, les Pollion, les Servius, à la bonne heure! avec ceux-là du moins on n'en est pas réduit à n'avoir pour sujet de conversation que des comédiens et des danseurs; l'entretien s'élève, on touche aux questions de philosophie et de morale : « O nuits! ô soupers des dieux! la causerie commence non à propos des villas ou des maisons d'autrui, ni pour savoir si Lepos danse bien ou mal, mais nous dissertons de ce qu'il n'est point permis d'ignorer : est-ce dans les richesses ou dans la vertu que réside le bonheur? est-ce l'intérêt ou l'honnêteté qui resserre les nœuds de l'amitié? quelle est la nature, quel est le but du bien? » La Grèce le tient, le possède tout entier, vous saisissez dans ces beaux vers comme un écho des banquets de la grande période athénienne, de ces *symposions* où siégeaient les Périclès, les Socrate, les Anaxagore, les Phidias, les Ictinus, et que présidait Aspasie. « Pendant ce temps, mon voisin Servius

trouve moyen de nous narrer de vieilles fables, et si quelqu'un vante l'opulence inquiète d'Arellius, il nous raconte l'histoire du rat de ville et du rat des champs :

> Autrefois le rat de ville
> Invita le rat des champs, etc.

Un tableau de genre merveilleusement troussé, et qui se termine par un apologue qu'on dirait mis à l'adresse de notre La Fontaine, telle est la satire d'Horace. Elle ignore les emportements, les virulences, et nous morigène en riant ; jamais le moindre apostolat ; une ironie plaisante, le persiflage bon enfant d'un homme qui sait la vie et se connaît lui-même à fond ; ce qui souvent lui donne une assez triste idée de ses semblables et l'empêche de dauber sur leurs vices comme ferait un Caton, un Asinius Pollion, ou tel autre ayant les qualités morales de l'emploi. La scène avec Davus, où l'esclave, usant des privautés que lui donnent les Saturnales, apostrophe et gourmande son maître, n'est point d'un simple lyrique ; j'ai nommé plus haut Aristophane, ce dialogue touche presque à Molière : « Je suis ton esclave, sans doute, mais toi, malheureux, tu obéis à d'autres et t'agites comme une figure de bois que des ficelles étran-

gères font mouvoir. Quand tu restes planté là comme une borne devant un tableau de Pausias, en quoi vaux-tu mieux que moi, lorsque le jarret en avant, ébahi, j'admire devant une boutique des images de combat tracées à la brique ou au charbon? Davus est alors un drôle et un paresseux; mais toi, chacun te prise comme un rare connaisseur. Je suis un vaurien quand je me laisse allécher par la fumée d'un fin gâteau, et mon dos paiera ma convoitise, — comme si ton intelligence et ta vertu te défendaient contre de pareilles tentations et t'empêchaient de te livrer à ces bombances qui te vaudront la gastrite, la goutte et l'hydropisie! On bat l'esclave qui, la nuit, dérobe une grappe de raisin, mais celui-là n'a-t-il rien de servile qui vend son patrimoine pour satisfaire sa gloutonnerie! »

Nous venons d'entrevoir Mécène, nous le retrouverons tout à l'heure; il convient donc, dès à présent, de bien fixer le personnage et de nous tenir en garde contre les duperies traditionnelles. Ce Mécène tant chanté, tant célébré, et dont le nom sert à qualifier tout fameux protecteur des arts, ce descendant des anciens rois, avait aussi ses petits et vilains côtés. Tacite le traite fort mal, et le portrait que nous trace de lui l'honnête Suétone n'est guère attrayant qu'à demi : à

l'en croire, ce Mécène authentique et typique ressemblerait fort à bien des Mécènes présents. Il aimait Horace et Virgile, mais il aimait surtout le danseur Bathylle et le chanteur Tigellius, cet espèce de ténor, bête, important et vaniteux, qui refuse de chanter quand on l'en prie, et n'a jamais à la bouche que des noms de rois et de tétrarques. Il protégeait les poëtes, mais il se connaissait beaucoup mieux en riches pierreries qu'en beaux vers. Pline nous assure que c'était principalement ce que nous appellerions, aujourd'hui : une *illustre fourchette*, et qu'il inventa certains plats de haut goût, très-renommés dans son temps. L'ami d'Auguste ne se contentait pas de mettre la main aux affaires du gouvernement, il mettait aussi la main à la poêle et travaillait avec son cuisinier, pour la plus grande joie de ses convives ordinaires, gens d'humeur bouffonne et commode, farceurs et baladins dont l'auteur de l'*Énéïde* et le poëte des *Odes*, ne grossissaient que rarement le nombre. Car Virgile avait un mauvais estomac, et Horace était obligé de ménager ses yeux. Ceci n'infirme en rien la tradition reçue, et tendrait simplement à montrer que, tout Mécène qu'il fut, Mécène fut un Mécène comme les autres, en ce sens que la première part de ses munificences revint aux Tigellius et aux Bathylle.

et que Virgile et Horace n'en eurent que la seconde, que dis-je, la seconde? Suétone a mis la dixième! Il n'importe, c'eût été si facile à Mécène de diminuer encore la somme de ses largesses, qu'on lui doit une grande reconnaissance d'avoir fait ce qu'il fit, puisque tous les deux eurent, grâce à lui, l'honnête sécurité de l'existence, et que, poëtes et philosophes, n'en doivent pas demander davantage.

Det opes, det vitam, æquum mî animum ipse parabo.

Horace eut sa maison des champs, et Virgile, à qui la guerre civile avait enlevé son patrimoine, reçut d'Auguste, sur la recommandation de Mécène et sans qu'il en coutât d'ailleurs une sesterce à celui-ci, un très-louable dédommagement : *Deus hæc otia fecit!* Notons encore que cet idéal du protecteur des beaux-esprits composait des vers détestables; sa prose ne valait point mieux, il avait la parole efféminée comme ses mœurs, et son gracieux prince aimait à se moquer des boucles ambrées de son discours frisé au fer : μυροβρεχεῖς *cincinni*.

Mécène habitait sur l'Esquilin, un palais entouré de jardins splendides [1], du haut desquels les

1. Virgile, que ses goûts de retraite et d'étude, et aussi des

yeux jouissaient tour à tour du panorama de Rome et de cette perspective des monts Albins et Sabins, incomparable en ses jeux de lumière et de coloration. Là se réunissait la cohorte empressée des amis et des amuseurs, poëtes, baladins, chanteurs et virtuoses de tout genre. A la mort de Mécène, ce palais, — don gracieux d'Auguste à son favori, — fit retour à l'empereur, et ce fut Tibère, l'enfant d'adoption et le successeur désigné, qui vint y loger sa bouderie, en attendant que Néron y menât sa fête, et joyeux spectateur de l'incendie allumé par ses soins, entonnât de sa belle voix de ténor, le fameux hymne sur la guerre de Troie, en des lieux tout vibrants encore des souvenirs de Virgile et d'Horace.

II

Quel que soit le sujet qu'il traite, Horace conserve sa belle humeur; sa Némésis n'a jamais entendu siffler un serpent et ne connaît ni les flagellations vengeresses, ni les nocturnes épouvantes. Si vous n'aimez les désappointements,

exigences de santé retenaient à Naples et en Sicile, chaque fois qu'il visitait Rome, se logeait dans le voisinage de ces jardins, dont l'air convenait mieux à sa poitrine délicate.

défiez-vous de ses velléités fantastiques comme dans la pièce où la sorcière Canidie est en jeu. Un grand fracas au premier plan et point d'horizon à la scène; sur le devant toutes les horreurs de la nécromancie thessalienne, et pour fond au tableau une figure de Priape incongru. Autre part, c'est une anecdote qui finit par un calembourg; ce que c'est pourtant que d'envisager les choses à distance de siècles! Un certain Persius ayant maille à partir devant le tribunal du préteur Brutus avec un nommé Rutilius Rex, — autant dire Rutilius Roi, — s'écrie, de guerre lasse, pour clore le débat : « Brutus, toi dont la race ne sait point ménager les rois, tâche donc d'étrangler celui-ci! » — Et les scoliastes trouvent cela divin!

> L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
> N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Oui, mais quand il n'y a pas de rimes? Et de pareils jeux d'esprits, dont on ne voudrait pas dans un couplet de vaudeville, font encore les délices d'honnêtes gens qui vous traitent de *fantaisiste* quand vous leur parlez de Novalis ou de Shelley[1]!

1. Le nom de Shelley sonne ici bien d'accord; qui jamais mieux que lui pratiqua l'*odi profanum vulgus et arceo?* Tout

Car il est bien entendu qu'aux yeux des sublimes politiques de son temps, un poëte, fût-il Lamartine, n'est jamais un homme sérieux; mais que mille ans plus tard, vienne un professeur qui le commente, l'annote et découvre d'ineffables beautés jusque dans ses moindres quolibets; ce pédant-là passera pour une forte tête, capable au besoin de rédiger une Constitution.

Pour bien juger les Anciens, il faudrait pouvoir être à notre aise vis-à-vis d'eux comme nous le sommes vis-à-vis des Modernes. Malheureusement, cette liberté d'allure n'est point permise. Quand nous abordons pour la première fois Tacite et Cicéron, Horace et Virgile, nous ne les lisons pas, nous les *expliquons* sous l'influence d'un pédagogue imbu des mille superstitions du desservant qui vit de son autel, et lorsqu'ensuite, à la maturité de l'âge, il nous arrive de les reprendre, c'est toujours avec un vieux fonds d'idées préconçues.

Horace reste, dans les *Odes*, l'esthéticien parfait que nous montrent les *Satires*. Il a voyagé entre temps, connu, goûté les Grecs, sait par cœur tous les grands modèles : Alcée, Sapho, Anacréon, et les imite, non point en écolâtre et

penseur est un solitaire, un isolé parmi la foule, *a phantom among men*, disait-il, s'enfuyant vers les hautes cimes, les glaciers pleins de précipices, chercher la liberté, la délivrance !

en dilettante, mais en maître, en Romain jaloux de donner à la lyre de son pays des qualités musicales et rhythmiques qui lui manquaient. En ce sens, nul n'a mieux réussi : quelle besogne correcte et curieusement ouvragée que la sienne! Il emprunte aux Grecs leur art sans rien abdiquer de son caractère national, et dans les difficultés qu'il s'impose pour naturaliser ces formes nouvelles, entre toujours la préoccupation de flatter l'oreille des Romains. Son expression garde invariablement l'empreinte d'excellente et solide latinité, et les *atticismes* dont s'émaille parfois la strophe, dénotent le tact le plus fin du convenable et du permis. Horace est moins un poëte qu'un artiste : ce qui domine chez ce lyrique, c'est l'esthéticien, et ce qui prime l'esthéticien, c'est l'homme pratique.

Il cultive la poésie à deux fins, joignant l'utile à l'agréable, selon un des préceptes de sa philosophie mondaine, et c'est ainsi que l'ode aura pour lui plus d'un emploi, et qu'il la fera très-habilement servir à payer ses dettes de reconnaissance envers les grands personnages qui l'honorent de leurs bienfaits. Ces sortes de panégyriques étaient, nous le savons, dans l'étiquette du temps, Horace pouvait s'y livrer sans mériter d'être accusé de platitude : d'ailleurs, disent ses

apologistes, « il aimait tant son indépendance! »

Certes, oui, il l'aimait et la préférait aux fonctions les plus enviées! Une lettre d'Auguste, que Suétone nous a conservée, ne permet aucun doute à ce sujet. « Autrefois, écrit à Mécène le maître du monde, je pouvais suffire à ma correspondance avec mes amis, mais aujourd'hui que mes occupations et ma mauvaise santé m'en empêchent, je voudrais bien t'enlever notre Horace. Mon désir serait qu'il cessât de vivre chez toi en parasite et vînt prendre place à ma table royale et me servir de secrétaire. »

Horace n'avait nul goût pour cet emploi; sa flânerie, son mode d'existence y répugnaient; d'autre part, il ne se sentait aucun souci de se brouiller avec un si puissant empereur, dont la colère l'aurait eu bientôt mis en disgrâce près de l'illustre et cher Mécène. Le péril fut conjuré, mais on peut supposer que telle ode, ici et là, décochée à propos, n'aida point médiocrement à la circonstance. Horace conserva donc la faveur du maître et se maintint à la Cour en bonne posture, sans rien faire de ce qu'on lui demandait, ce qui est le comble de l'habileté. Loin d'en vouloir à son poète, Auguste ne perdait pas une occasion de lui envoyer une parole aimable : « Notre Septimius te dira quel bon souvenir je te garde, car

c'est en sa présence même que j'ai parlé de toi. S'il a plu à ton orgueil de mépriser notre amitié, nous n'en prendrons pas de revanche. »

Souvent, chez Horace, le souffle est absent ; la pièce tourne court après avoir au début ouvert des ailes d'hippogriffe. Ce vers délicat, exquis, lorsque soigneusement vous l'écossez, ne vous laisse, en somme qu'un précepte mesquin, mais que tout cela est dit avec grâce, et même quand l'image manque de vérité, quand le sentiment se dérobe et que le grand poëte fait défaut, quel artiste ! En lisant certains romans contemporains, certaines impressions de voyage, étonné de vous laisser prendre à des choses si mal écrites, ne vous est-il jamais arrivé de vous demander : « Mais après tout, qu'est-ce donc que le style ? Voici un ouvrage qui n'en a pas l'ombre, un ouvrage absolument sans littérature, et qui cependant m'intéresse et malgré moi force mon attention. » Rien de plus fréquent que ces sortes de repentirs succédant à quelque vulgaire lecture. Sans nul doute, vous avez été surpris, entraîné ; mais à ce livre, que vous venez de dévorer d'un trait, une fois que vous l'aurez fermé, vous n'y retournerez plus ; autant en emporte l'oubli. Le style seul a le charme qui dure, et c'est par son style qu'Horace est immortel.

Ce bouquet exquis, comment le faire ensuite respirer aux autres? Dans quel transparent et précieux cristal verser la rare essence? De la prose ou du vers, quelle forme conviendra le mieux ?

« Il est certain, écrit Voltaire, qu'on ne devrait traduire les poëtes qu'en vers ; j'avoue qu'il n'y a qu'un grand poëte qui soit capable d'un tel travail, et voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux épars, çà et là, dans des Recueils, mais ces essais nous font voir du moins qu'avec du temps, de la peine et du génie, on peut, parmi nous, traduire heureusement les poëtes en vers. »

Voltaire, s'il vivait de nos jours, remarquerait que nous sommes en Europe le seul pays qui n'ait point érigé cette théorie en pratique absolue. Les Italiens, les Anglais, les Allemands, ignorent ce que c'est que de traduire en prose les poëtes, et cela va même si loin que, lorsque dans leurs études de critique une citation se présente, c'est toujours sous sa forme poétique et dans son rhythme originel : le sonnet de Pétrarque reste un sonnet, l'ode d'Horace[1] reste une ode, et la plupart du temps la transformation s'opère sans dommage.

1. Voir à la fin du volume la Note XV.

Les romantiques eurent à leur moment d'illustres états de service dans ce genre. Il est vrai qu'ils s'appelaient légion ; et parmi ces vaillants ouvriers occupés, qui avec Dante, qui avec Shakespeare, qui avec Goethe, se trouvait plus d'un maître capable de conceptions originales, et n'en faisant pas moins à son poste œuvre excellente de traducteur. Il n'y a vraiment que notre cher pays pour voir de semblables classifications s'imposer aux gens ; partout ailleurs un poëte est libre sur ses terres et s'y gouverne comme il lui plaît. Ici, nous distinguons mille variétés dans l'espèce, il y a les lyriques, les élégiaques, les mystiques, les bucoliques et les satiriques. J'ai connu ainsi dans mon enfance un brave homme de maître d'école qui s'évertuait à noter le chant des oiseaux, afin d'en arriver plus tard à les classer selon les diapasons de leurs voix. Composer des odes, rimer des fables et des contes est un art, traduire Horace ou Virgile est une besogne « qui ne saurait être accomplie par un grand poëte, » et, pour peu que vous conserviez quelques doutes à cet égard, on vous citera l'abbé Delille, qui borna son talent à traduire les Anciens et les Modernes [1].

1. Voir à la fin du volume la Note XVI.

Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
O Smynthée Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant...

Celui-là par exemple était fait pour traduire Horace. Si j'étais un fidèle, un dévot, je ne cesserais de regretter qu'un tel monument n'existe pas, et ce qui pousserait au comble mon désespoir, ce serait de penser que Paul-Louis Courier a pu mourir, lui, de même sans rien nous léguer de ce genre. Une traduction en vers par André Chénier, une version en prose de Paul-Louis, quel double idéal !

III

La vie d'Horace n'a rien de romanesque ; telle qu'elle est, pourtant, on y sent comme l'influence d'une divinité protectrice dont il s'intitule « l'enfant gâté. »

Un jour qu'il jouait tout enfant, il s'égare loin du champ de son père, et le voilà, perdu dans la montagne, qui tombe accablé de fatigue sous un arbre et s'endort d'un profond sommeil. Nulle bête sauvage ne trouble son repos, des colombes seules arrivent, qui le couvrent de

verte ramée, le symbole est partout dans l'Antiquité ; ne faut-il pas que l'idée abstraite parle aux yeux, tombe sous les sens : autour des lèvres de Platon volent des abeilles; l'oiseau de Paphos berce le sommeil de Flaccus au doux battement de ses ailes. Et Virgile, comment son berceau n'aurait-il pas également sa légende? Sa mère, pendant sa grossesse, fit un rêve : il lui sembla qu'elle accouchait d'un rameau de laurier qui soudain, touchant le sol, prit racine et s'épandit en arbre magnifique. Un peuplier que, selon l'usage religieux, elle planta ensuite aux relevailles, grandit de même d'un essor sans pareil, si bien qu'on le nomma l'arbre de Virgile, et que les femmes grosses y vinrent en pélerinage. J'adore cette poésie de la nature, toujours présente chez les anciens. La source vive, l'écho parlent, une fleur qui s'épanouit, un oiseau qui s'envole, une abeille qui murmure ; autant de présages ! A côté du laurier, signe de souveraineté suprême, que d'emblèmes charmants : Adonis meurt et son sang colore la rose qui, de blanche qu'elle était, à l'instant devient pourpre ; et des larmes de sa mère naît l'anémone ; Aspasie s'en va languissante, une méchante petite lentille sur la joue gauche, tout au coin du menton, la rend triste et découragée, l'art des médecins n'y peut rien,

elle se trouve laide, horrible, brise son miroir et veut se laisser mourir de faim; Aphrodite alors dépêche sa colombe, — une de celles dont nous voyons Horace recevoir la visite, — l'oiseau prend les traits d'une nymphe et conseille à la belle affligée d'aller détacher, de la statue de la déesse, les roses qui la couronnent, puis d'écraser ces fleurs sur le damné petit signe. Aspasie obéit, et, s'il faut en croire ce que raconte Élien, cette cure lui valut la gloire d'être la merveille des beautés de la Grèce.

Horace était né sous le consulat de Torquatus et Cotta, le 8 décembre de la soixante-cinquième année avant Jésus-Christ, à Venusia, vieille colonie militaire où son père possédait un petit bien. Enfant unique, il perdit sa mère de bonne heure, et ne parle dans ses vers que de son père, lequel avait consacré à l'élever sa modeste fortune, acquise dans le maniement des deniers publics. Il était percepteur et commissaire des ventes à l'enchère. Dédaignant l'institution locale, il amène son fils à Rome et le confie aux soins d'Orbilius, professeur en crédit près des plus hauts personnages du Sénat. Horace se rendait à l'école accompagné d'un esclave qui portait ses livres, et ce fut là, de ses premières classes, un aristocratique souvenir qu'il se garda bien d'oublier par la

suite. Tout ce que son caractère eut d'honnête, de viril, Horace le tenait de son père, un de ces hommes qui prêchent d'exemple et vous enseignent la vertu par leurs actes et non simplement par leurs discours. Quelle noble et vigoureuse nature ressort de ces portraits que le poëte nous trace de lui dans les satires ! A cette période de corruption universelle, à ce déclin de la République, les hommes de vieille austérité, de tempérance, devenaient rares, et celui-ci nous rappelle un Caton.

Pour les sciences, l'éloquence, Athènes était encore alors la grande école ; Horace vint y compléter ses études et suivit les cours des rhéteurs à la mode, en compagnie des plus brillants coryphées de la jeune noblesse romaine. Parmi les relations qu'il sut lier à cette époque, plusieurs devaient survivre même aux orages de la guerre civile. Dans la Rome de César et d'Auguste, le grec était la langue des beaux esprits et du beau monde à peu près comme au dernier siècle notre langue française en Europe, et le génie du lyrique latin s'exerça d'abord à scander des vers grecs. La Grèce d'ailleurs lui rappelait la terre natale, cette Basse-Italie, possession jadis hellénique, couverte de cités et de temples, de jardins et de bois sacrés dont les échos se souvenaient des

chants d'Homère et de Théocrite. Le meurtre de César interrompit ces paisibles travaux ; le monde romain trembla de rechef sur sa base, tout ce que que la grande cité avait de jeunes patriotes dans Athènes se leva sur-le-champ pour la république contre la monarchie menaçante, et courut se ranger autour de Brutus et de Cassius. Horace avait vingt-deux ans. Placé d'emblée à la tête d'une légion, sur la recommandation de ses amis, il accompagna Brutus en Asie-Mineure. « De rudes temps m'arrachèrent à cet aimable lieu. » Il fallut quitter les bords de l'Ilissus et les murmurants platanes pour voler aux champs de Philippes.

Déplorable fut ce premier pas; en voyant les braves mordre la poussière, la peur le prend, il jette son bouclier, s'échappe, revient à Rome. Il était de sa personne trop obscur et trop mince était la part qu'il avait prise à la guerre pour que la vengeance d'Octave et d'Antoine, les duumvirs, s'occupât de lui. Il vécut dans la grande ville sans être inquiété. Son père était mort, son patrimoine était devenu le butin des soldats, l'avenir s'annonçait triste et sombre ; ses yeux n'entrevoyaient que la misère. Plus l'aisance d'autrefois l'avait accoutumé au bien-être, plus il devait souffrir des âpres nécessités du présent

et s'ingénier à trouver moyen d'en sortir. « Lorsqu'après Philippes je me retrouvai chez moi sain et sauf, mais fort démonté, écrit-il trente ans plus tard, la pauvreté me poussa à faire des vers; mais aujourd'hui que je possède tout ce que mon cœur souhaite, je serais un grand fou de forger des strophes au lieu de me solacier en rêvassant sur mon lit de repos. »

Poëte par nécessité, les vers ne furent pourtant pas un gagne-pain pour Horace, il avait sauvé de l'héritage paternel quelques débris qui l'aidèrent à subvenir aux plus pressants besoins; mais son talent fut la clé d'or qui lui ouvrit la porte des grands, et par là le conduisit à la fortune. Le Forum et la Curie gardaient le silence, aux mouvements de la vie politique avaient succédé les émotions de la vie littéraire; Auguste allait au-devant de ces tendances nouvelles, faites pour occuper les esprits et dédommager la société romaine de la liberté perdue. La poésie grecque ne se sépare pas de l'activité nationale, elle prend part aux jeux du peuple comme à ses victoires, la poésie et l'art romains sont affaires de Cour et de bel air; quand la liberté voile son front et quitte Rome, les Muses, dansant et chantant, y pénètrent.

Des quelques deniers qui lui restaient, Horace commença par s'acheter une place de scribe chez

le questeur, nous dirions aujourd'hui de secrétaire au ministère des finances, et dans les loisirs de l'emploi composa des satires. A Lucilius, l'inventeur du genre, on reprochait sa rudesse de ton; Juvénal, plus tard aura les fortes haines, l'hyperbole; la satire d'Horace n'est qu'enjouement, esprit, abondance, grâce, ciselures et pur langage! A d'autres les colères fameuses, le trait grandiose et burlesque à la fois! il ne s'indigne ni ne s'effarouche, et se contente de nous peindre les agitations de la place publique, les jeux du cirque, le tumulte de la voie sacrée, le train quotidien de l'existence. Dans cet art, Horace n'a point d'égal. A peine, en ouvrant le livre, au parfum qui se dégage vous reconnaissez le poëte des gens de goût de tous les siècles, l'auteur favori des mondains sans enthousiasme. Odes, épîtres et satires respirent la même philosophie, aimable, ingénieuse, sensuelle. Les Muses, jusque-là reléguées sur les hauteurs de l'Hélicon, il les attire à nous, les domestique, et sous ses doigts experts et délicats la lyre, pour la première fois, détend ses cordes.

Asinius Pollion, Varius, Virgile, qui l'avaient à l'instant adopté, ne tardèrent pas à le conduire chez Mécène. Horace avait alors vingt-sept ans; petit, souffrant des yeux et d'un extérieur mé-

diocre, ce ne fut point sans embarras qu'il aborda la présence de cet homme d'État, le dispensateur accoutumé des faveurs princières. L'entretien dura peu. Horace raconta diverses aventures de sa vie, et Mécène répondit, selon son habitude, quelques mots mesurés et froids. Ensuite, un certain temps s'écoula, comme si le confident d'Auguste eût, au milieu de ses occupations, oublié le poëte; puis, au bout de neuf mois, Mécène, un beau matin, se ravisa. Horace, mandé près de lui, accourut et devint à dater de ce jour l'ami de la maison.

Entre ces deux natures de poëte courtisan et de courtisan grand seigneur, bien des affinités devaient exister; toujours est-il qu'ils se lièrent étroitement et que cette amitié ne cessa qu'avec la vie. « Je t'aime plus que moi-même, » écrit quelque part Mécène au poëte, et Horace lui répond : « Je ne veux pas que tu meures sans moi; où tu iras, je te suivrai, car notre existence à tous les deux est indissolublement unie. » Assurance qui circule beaucoup en ce monde, mais dont il plut cette fois au Destin de faire une vérité! « Où tu iras, j'irai! » Il voulait le suivre en Grèce, où Mécène devait accompagner Octave dans son expédition navale.

Ibis liburnis inter alta navium,
Amice, propugnacula.

« Qu'adviendra-t-il de moi, à qui la vie est chère si tu vis, et lourde si tu meurs? Poursuivrai-je, comme tu l'ordonnes, un repos qui ne m'est doux qu'avec toi, ou faut-il prendre part à cette guerre avec le courage qui convient aux hommes braves? » En dépit de ces belles paroles, il resta dans Rome attendant l'issue de la terrible lutte. Arrive la nouvelle des premiers succès, Horace s'en inspire pour composer la neuvième épode, qu'il adresse également à Mécène. Il rappelle à son ami le joyeux banquet par lequel ils célébrèrent, quelques années auparavant, la victoire décisive d'Octave sur Sextus Pompée, « ce fils de Neptune » qui menaçait, lui aussi, d'asservir la grande cité, — et de tous ses vœux hâte le jour où de plus belle, avec Mécène et dans son haut palais de l'Esquilin, aux sons des flûtes et de la lyre, en buvant les meilleurs vins du cellier, il fêtera le nouveau triomphe de César; mais le sort ne s'est pas encore prononcé, Octave n'a point encore écrasé son adversaire. Le dieu de la guerre tarde bien, Horace l'apostrophe : *Io triumphe!* Il se représente alors la bataille livrée et gagnée au moment même où il écrit; César Octave n'a point

de rival dans l'Histoire : ni le vainqueur de Jugurtha, ni le destructeur de Carthage, ne lui sont comparables. Il voit l'ennemi en fuite, poursuivi sur terre et sur mer, troquant ses manteaux de pourpre contre des vêtements de deuil, et pourtant, se dit-il, la nouvelle de l'heureux événement n'est point encore arrivée, la certitude irrécusable n'a point succédé tout à fait à l'espérance, une place reste aux soucis, à l'angoisse; il tremble pour César. Cependant les rapports connus de tous sur la situation rassurent son courage, il se reprend à la gaieté, et termine par un joyeux appel au sommelier :

Curam metumque Cæsaris rerum juvat
Dulci Lyæo solvere.

Ce chant, que les commentateurs s'obstinent à citer comme un hymne de gloire sur la journée d'Actium contient, on l'a vu, bien des réserves. Ce n'est là qu'un de ces chaleureux épanchements que durent provoquer chez les poëtes, ainsi que chez tous les partisans d'Octave, les récits parvenus à Rome des premiers succès de terre et de mer. L'inquiétude, l'effroi, percent encore assez pour que le poëte s'efforce de noyer dans le vin les fâcheuses pensées. Quand Horace

écrivit ces vers, Antoine et ses légions étaient debout; de là ces retours patriotiques sur l'abaissement du triumvir, *emancipatus feminæ*, de ce guerrier romain qui ne rougit pas de se placer sous les ordres d'eunuques orientaux, d'un Pothin et d'un Mardion, *spadonibus servire rugosis potest*. Il ne s'agit encore jusqu'ici que d'émouvoir dans Rome l'opinion publique en faveur d'Octave, de l'exciter contre Antoine et d'aviver les ressentiments de tout un peuple contre le général romain qui s'en va conduire une armée romaine sous le joug d'une sorcière égyptienne et de ses eunuques.

Autre chose est de l'ode XXXVII du livre I.

Désormais plus d'hésitation; la bataille est gagnée. Le fils du grand Tullius dépêché par Octave, le consul Marcus Cicéron en a publié la nouvelle devant le peuple assemblé et du haut de ces rostres où jadis Antoine, que la Némésis vengeresse vient d'atteindre, fit clouer la tête et la main du prince des orateurs. Ce victorieux Octave était vraiment un bien habile homme de choisir ainsi dans son messager un personnage dont le nom seul allait réveiller, partout dans le peuplele, souvenir d'attentats commis par le vaincu et contre le vieux forum romain et contre la littérature nationale. On sait comment plus tard le tout-puissant monarque se défendit dans ses Mémoires

d'avoir pris la moindre part à cet assassinat politique.

Horace, en poëte prudent, attendit, pour mettre au jour son chant de victoire, que la guerre fût complètement terminée. L'année suivante seulement et lorsque la mort d'Antoine et de Cléopâtre eut apposé le sceau définitif à la cause d'Octave, l'Alcée des bords du Tibre jeta son cri de délivrance au plein d'une atmosphère rassérénée et dégagée de tout ferment de guerre civile.

Fatale monstrum, quæ generosius
Perire quærens, nec muliebriter
Expavit ensem, nec latentes
Classe cita reparavit oras.

Comment nier l'honneur qui revient à Cléopâtre de ces strophes échappées à l'inspiration d'un ennemi, d'un poëte étroitement lié avec l'intimité d'Octave et sachant mesurer ses paroles ? Nulle récrimination infamante, pas un mot de cette trahison tant reprochée envers Antoine, pas une allusion à ces prétendues tentatives de captation exercées sur le cœur et les sens du neveu de César, et dont les Dion Cassius et les Florus nous importunent. Il n'est pas jusqu'à ce *fatale monstrum* qui ne porte en soi l'idée d'une grandeur surnaturelle, l'idée d'une de ces puissances

intermédiaires dont se servent les dieux pour l'accomplissement de leurs secrets et terribles desseins. Aux yeux d'Horace, ce monstre fatal est une grande reine préférant le trépas à la honte, et qui, tombée d'un trône qu'elle eût voulu encore élever plus haut, accepte fièrement sa déchéance et dérobe son noble corps au triomphe d'Octave, forçant ainsi le vainqueur à n'enchaîner que son image. Ces beaux vers honorent aussi bien le poëte que Cléopâtre, et le ton libre et généreux de cette ode, la grandeur d'âme qu'elle respire du début à la fin, rachètent bien des défaillances.

IV

S'il est vrai, comme on le répète, que l'existence soit un combat, l'instant de la liaison avec Mécène fixerait le point où s'arrête pour nous la vie d'Horace ; plus aucun événement digne d'intérêt ou de remarque. Il aime à fuir la ville et son tumulte ; Mécène lui donne un bien à la campagne. Non loin de Rome est Sabinum, vallée ombreuse, qu'une chaîne de monts boisés abrite du nord et du sud ; un ruisseau y bouillonne frais et limpide, la Digentia, chère aux baigneurs. Aux vergers abondent les fruits, les chênes séculaires

répandent l'ombre; sur les versants paissent les troupeaux. La plus haute de ces collines se couronne des ruines d'un temple, derrière lequel Horace, couché dans l'herbe, le coude appuyé sur un chapiteau, écrit cette charmante épître à Fuscus Aristius sur les félicités champêtres :

« Je t'écris ceci près du temple ruiné de Vacuna, fâché que tu ne sois pas auprès de moi, et content de tout le reste. »

A la maison de maître se reliaient cinq fermes exploitées par de bons tenanciers, et qui donnaient au poëte un revenu fort honorable. Là, dans ce petit Ferney, vivait Horace, moins fastueux, moins bruyant que Voltaire, à qui par maints côtés il ressemble tant[1], mais non moins tranquille et non moins libre.

Pour tous ces hommes de rêverie et de sentiment : Tibulle, Virgile, Horace, la vie des champs était devenue un besoin; tous avaient, plus ou moins, payé leur tribut à la guerre; *fait leurs dix ans,* comme nous dirions aujourd'hui. Tibulle s'était distingué en Aquitaine, sous Messala, Horace était à Philippes, et s'il ne s'y montra point un héros, il n'en éprouva pas moins le rude choc de la journée. Après tant de luttes civiles, de

1. Penser au Voltaire des poésies légères.

secousses, de catastrophes et de commotions, tout ce monde d'artistes et de penseurs, — satiriques, bucoliques, élégiaques, — n'aspirait plus qu'au repos; il leur fallait les Lares paternels, le pan de ciel et le coin de terre à la campagne; la source vive, les arbres, les troupeaux. Hélas! ces biens, les vétérans des cohortes victorieuses se les étaient partagés, ils appartenaient désormais à des légionnaires peu commodes; on sait quel accueil le centurion Arrius réservait à Virgile, et comment le doux chantre des *Églogues*, n'eut que le temps de se jeter dans le Mincio et de s'enfuir à la nage, pour échapper aux mauvais traitements. Théocrite, ignoré, méconnu de ses concitoyens, s'adressait à Hiéron, tyran de Syracuse, qui prenait sous sa protection le pauvre poëte affamé; les nouveaux déshérités firent de même, invoquant, qui, Messala, qui, Asinius Pollion et Cornelius Gallus, qui, Mécène, et consacrant ensuite à les chanter, une vie de bien-être conquise par leur tout puissant patronage.

Meum Tibur! Avez-vous jamais erré par la campagne de Rome à la recherche de ces paysages du passé? Qu'en reste-t-il? Rien, si vous vous attachez à des vestiges particuliers, tout, si votre regard sait animer les perspectives, son-

der, peupler les horizons. La maison d'Horace a disparu, de ce qui fut jadis à Tivoli la villa de Mécène, vous n'en trouverez pas une pierre ; mais la nature est immortelle, et les dieux ne s'en vont pas. Les montagnes de la Sabine ont encore leurs teintes d'un bleu sombre, les monts Albins leur pourpre violacée, et parmi ces tombeaux, ces décombres, dont les lignes s'accusent en vigueur au déclin du jour, quelles figures plastiques, quelles formes ! Du fond de cet océan de solitude émergent des bas-reliefs vivants ; paysannes superbes qu'on prendrait pour des canéphores coiffées de marbre avec leur mouchoir blanc carrément fixé sur leur tête, petits mendiants noirs de soleil et de poussière, vrais bronzes du musée de Naplès. Voulez-vous voir le dieu Pan, regardez ce pâtre enfoncé jusqu'au ventre dans les hautes herbes et qui, sa peau de chèvre sur le dos, les yeux brillants, la lèvre sarcastique, tourne vers vous sa face à barbe de bouc. Et ce robuste compagnon qui garde ses buffles à cheval et ne fait qu'un avec sa monture ; tenez, suivez son mouvement, il se penche en avant comme pour fouiller l'horizon, sa tête alors couvre entièrement celle de l'animal, vous avez le Centaure.

V

La ville importunait Horace; il détestait également et les bassesses dont les quémandeurs l'entouraient, et les flatteries que les grands personnages attendaient de lui. Il ne voulait pas qu'on le vît le matin faire antichambre chez Auguste ou chez Mécène. Bien avant de connaître Mécène, n'avait-il pas célébré le bonheur de celui qui, exempt des tortures de l'ambition, s'arrange de manière à ne vivre que pour soi?

« Je parcours seul la ville et vais comme il me plaît, où il me plaît; je m'informe de ce que coûtent les légumes, le miel; le soir, je flâne par le cirque, le marché, j'écoute les devins, puis je rentre retrouver mon plat de pois chiches ou de lentilles; ensuite, je gagne mon lit sans me dire que j'aurai à me lever le lendemain pour aller servir aux autres de caution; jusqu'à dix heures, je reste au lit, puis me lève après avoir lu ou écrit quelque chose soit pour mon agrément, soit pour m'instruire, et je vais à la promenade, à moins que je ne me frotte d'huile et ne fasse de la gymnastique jusqu'à ce que la chaleur et la fatigue me forcent à m'interrompre; alors, je laisse le champ et la paume pour le bain. »

Il a beau dire à son Mécène qu'il ne le quitte que pour quelques jours; une fois parti, la campagne d'abord, puis les eaux, on ne le revoit plus.

Ses yeux étaient son grand chagrin; à vingt-huit ans, lui-même se traite de chassieux. A ce mal se joignait une affection nerveuse qui rendit nécessaire l'emploi des bains sulfureux, et, le voyage à Baïa n'ayant point réussi, Antonius Musa prescrivit la cure d'eau froide. Cette irritabilité nerveuse le frappait par moments d'une sorte d'incapacité, d'ennuis sombres, et lui faisait préférer sa retraite à la fiévreuse activité de Rome et de la Cour.

Auguste, nous le savons, se posait volontiers en amateur des arts. Si ce n'était là un goût bien prononcé, c'était du moins une attitude. Sa politique étant de pousser la société romaine vers les distractions et les plaisirs de l'intelligence; il lui convenait de patronner publiquement les poëtes et les artistes. Le général La Fayette raconte dans ses *Mémoires* une conversation où Napoléon s'étant mis sur le chapitre d'Auguste, partit de bel enthousiasme jusqu'à le déclarer « le modèle d'un véritable grand homme, » élan d'ailleurs fort naturel et qui s'explique par les affinités mêmes des deux caractères. Chez l'un comme chez l'autre

de ces despotes, l'aventurier était doublé d'un comédien, d'un virtuose passé maître dans l'art d'exploiter l'abaissement des hommes au profit de son ambition et de ses convoitises de pouvoir absolu ; mais le plus fort des deux fut Auguste, parce qu'il savait se contenir, se modérer :

> Je suis maître de moi comme de l'univers.

Corneille a dit le mot. Cet avantage, Napoléon ne l'eut jamais. Il sortait de son rôle ou s'y laissait prendre au lieu de se tenir en dehors, au-dessus, comme le fondateur de la monarchie romaine, dont le personnage ne se dément pas, et qui s'en va de ce monde en exhalant à ses amis, avec son dernier souffle ce mot caractéristique de l'acteur parfait et satisfait : *plaudite, cives!*

Cette vocation de la toute-puissance, que le grand Jules César portait empreinte sur son front, Auguste ne l'avait pas. Ses moyens sont petits, misérables; ce qu'on pardonne à l'ambition de l'oncle, à son courage, à sa magnanimité, ne saurait être pardonné à l'esprit de ruse et d'hypocrisie du perfide neveu. Ce caractère double donne tout à soupçonner; quand l'accusation parle, on l'écoute comme si c'était la justice. Qui empêche, en effet, de mettre sur le compte de son

fondateur, les désastreuses conséquences du régime, de rendre le premier usurpateur responsable, non pas seulement de ses propres scélératesses, mais des monstruosités commises par ses successeurs? « Il apporta la paix, dit Tacite, mais une paix sanglante, *pacem sine dubio post hæc, vero cruentam*. Une paix troublée par deux défaites effroyables, par des conjurations toujours renouvelées et toujours atrocement réprimées, *interfectos Romæ* Varrones, Egnatios, Iulos. » Ce rôle, Mécène et Agrippa le lui avaient appris, et pendant quarante ans, à force de le répéter, il en était arrivé à le posséder si bien, qu'il le jouait absolument de nature. Ses vices, ses vertus, sa modération : comédie ! Qu'il proscrive Cicéron ou pardonne à Cinna, il n'a dans l'âme ni haine, ni clémence ; la seule peur le fait agir ; cette peur, dont parle Montesquieu, et qui lui conquit la faveur des légions, heureuses d'avoir, pour une fois, un chef à tenir sous l'intimidation. Au lendemain d'Actium, après tant de bouleversements, de cataclysmes, restaurer soudainement le calme et l'ordre, cela devait passer pour un rêve, et ce rêve, il le réalisa par la terreur. « Que les bons se rassurent et que les méchants tremblent. » On nous a chanté cette antienne ; les méchants étaient alors les vaincus de Pérouse,

de Philippes et d'Actium, tous ceux qui se ressouvenaient de l'ancien ordre de choses ; les bons étaient les ralliés, les panégyristes du fait accompli, les coureurs de places et de dotations. Horace avait trop chaleureusement déserté à Philippes pour ne pas être de bonne foi dans son adhésion à l'empire. Aussi quel enthousiasme en son lyrisme : « Comme la mère appelle son jeune fils absent de ses vœux et de ses prières et ne détourne pas ses yeux du rivage... Ainsi, en proie aux fidèles regrets d'une tendresse profonde, la Patrie cherche César. Car désormais, par toi, le bœuf erre tranquille dans les campagnes, Cérès nourrit, féconde les campagnes, les marins volent sur la mer apaisée, la bonne foi n'est plus mise en cause, les chastes foyers ne sont plus souillés par les adultères, les mœurs et la loi ont banni le vice honteux, les accouchées sont glorifiées par des enfants qui ressemblent à leurs pères, et le châtiment toujours accompagne la faute... chacun vit sa journée sur ses propres collines et marie la vigne aux arbres solitaires ; puis, joyeux, s'en retourne à son vin, et te fête comme un dieu à son repas. On t'offre des prières et les libations des coupes ; on mêle aux Lares ta divinité comme fait la Grèce qui se souvient de Castor et du grand Hercule. Oh ! puisses-tu, chef débonnaire, donner

de longs jours de calme à l'Hespérie! Nous le disons à jeûn dès le matin, et nous le disons, émus de vin, quand le soleil plonge dans l'Océan! »

Je laisse au lecteur à distinguer la flatterie du sentiment vrai; Horace n'est jamais un plat courtisan, dans cet hymne en l'honneur de la paix, qu'il scande amoureusement, on sent qu'il en respire le motif dans l'atmosphère, mais que d'hyperbole aussi dans sa louange, par exemple quand il s'écrie « les chastes foyers ne seront plus souillés par les adultères! » Et cela au moment où la fille même d'Auguste étale aux yeux du monde le spectacle de ses désordres. Revenons au fameux *plaudite cives!* et tachons de nous entendre sur le sens de cette exclamation, car en poussant le mot trop loin, on risquerait d'aller contre la vérité. Auguste, parlant ainsi, n'avait aucune envie de faire une épigramme *in extremis*, de jeter le masque. Quand on a passé toute son existence à se concilier l'opinion publique, on ne livre pas de la sorte, en mourant et de gaieté de cœur, le secret de son hypocrisie. Le mot existe pourtant, reste à l'interpréter, et voici, selon toute apparence, quel fut le sens que l'illustre moribond lui attribuait. La vie humaine est un grand drame, la vie humaine est une comédie, cela se disait dans l'antiquité comme cela se répète encore de nos jours: quoi de

plus simple qu'un prince, au lit de mort, se soit demandé s'il avait bien joué le rôle, qu'en ce drame ou cette comédie, lui avait assigné le Destin, et qu'après avoir, pendant quarante-quatre ans représenté son personnage d'empereur, il ait quitté ce monde en murmurant ce vers, proverbial, du théâtre athénien.

VI

Flatteur habile et mesuré, Horace, tout en se tenant à distance, eut bientôt gagné la faveur du maître.

« Sais-tu, lui écrivait Auguste, que je t'en veux de ne m'adresser aucune de tes épîtres. Crains-tu donc que la postérité te reproche d'avoir été mon ami[1] ? »

A quoi le poëte répondait par la fameuse Épître sur la poésie grecque et romaine, mais sans

1. Épistolier et calligraphe, Auguste aimait aussi les petits vers. Son plaisir était, pendant le bain, de ciseler des épigrammes; il avait composé de la sorte tout un volume. De tant de jolies pièces, la postérité n'en devait posséder qu'une seule; la citer serait difficile, et j'invite les curieux à l'aller chercher dans Martial, qui la rapporte pour excuser, par l'exemple d'un grand prince, les obscénités ordinaires de son style.

abandonner sa chère solitude, ni consentir à se rapprocher davantage de l'empereur, qui le voulait absolument pour secrétaire.

L'idée régnait alors dans le monde romain que la monarchie était désormais la seule forme de gouvernement qui fût capable de sauver l'empire et la société. La République, ses discordes et ses guerres civiles avaient tellement fatigué les hommes, qu'Auguste, apportant le calme et la paix, leur apparaissait comme un dieu. Horace accepta de plein gré ce nouveau régime. L'ancien tribun des soldats à l'armée de Brutus tourna bride à ses opinions, de même qu'à Philippes il avait déserté le champ de bataille. Cela s'appelle obéir à l'impulsion, céder au courant des idées. Et puis, comment voulez-vous qu'on déteste un tyran qui ne touche à vos biens que pour les augmenter, vous laisse aller et venir à votre guise, adore votre esprit et n'a pour votre personne que des égards et des prévenances? Tout ce qu'on lui demande, à cet heureux, c'est d'accorder sa lyre à certaines grandes occasions et de chanter le divin Auguste sur le mode triomphal.

Nous avons vu l'ode sur Actium, d'autres fois il s'agira de célébrer le retour des jeux séculaires, la restauration des temples après une inon-

dation du Tibre, ou de comparer au lion et à l'aigle de Jupiter, Tibère et Drusus, fils adoptifs de l'empereur. A vrai dire, ces sortes de flatteries étaient alors la chose la plus simple. Virgile non plus ne s'y ménage pas. Il suffit qu'un Asinius Pollion devienne père pour que l'enfant soit aussitôt déclaré fils des dieux et doive ramener sur la terre l'Age d'or, *Saturnia regna,* — ni plus ni moins. Pourquoi donc Horace se gênerait-il, et qui l'empêchera de se demander quelle divinité est venue, sous la forme humaine d'Auguste, venger le meurtre de César et donner la paix au Monde? Ces dithyrambes n'étonnaient personne; l'hyperbole était dans l'air, Horace l'exploita et, comme on dirait familièrement aujourd'hui, s'en fit de bonnes rentes pour vivre et se tenir en joie à la campagne.

L'ami de Mécène ne fut cependant point à titre égal l'ami d'Auguste, et laissa toujours entre lui et le souverain une ligne respectueuse de démarcation qu'il ne franchissait pas. Sa devise a traversé les âges : il suit discrètement « la voie du milieu. » Le calme dans le plaisir, le plaisir dans le calme, il ne connaît d'autre sagesse, et cette philosophie est de nos jours encore celle de tous ses dévots. A trente-cinq ans, il prenait du ventre et ne mourut qu'après avoir vu disparaître

tous les poëtes de la période : Quintilius Varus, Properce, Tibulle et Virgile.

VII

L'âme de la poésie virgilienne, c'est l'idée de Rome ; Rome, puissance universelle, invincible, impérissable ; jamais le vers de Virgile ne porte plus haut que lorsqu'il a ce sentiment à rendre :

> Tu regere imperio populos, Romane, memento !

De même chez Horace la voix du passé parle encore, quoique moins spontanée, moins abondante et généreuse. Sous l'ironie et le scepticisme palpite l'émotion, l'idée de Rome a survécu, elle rayonne, éclate dans le *Carmen seculare :*

> Alme sol, possis nihil urbe Roma
> Visere majus !

Les poëtes qui suivront ne sont plus que de leur temps. Heroïsme, grandeur, ils oublient tout, ne chantent que leurs plaisirs et leurs débauches. Ovide, lui, n'est plus que de son temps ; c'est bien là décidément l'Enfant du Siècle ! Le régime des Césars lui va ; ses instincts, ses goûts,

sa dépravation s'en arrangent; toute grandeur publique est oubliée; s'il revient au passé, c'est qu'une invocation, un détour, un ornement poétique l'y ramènent; ne demandez à sa muse que des vers érotiques, plus tard dans l'exil de Tomi naîtront les cantilènes éplorées. En attendant, il ne connaît que le plaisir et se vautre le plus galamment du monde dans la corruption politique et morale de son temps. Libertin, il se fait précepteur de libertinage; professe l'art d'aimer, prêche la grande chère courte et bonne :

> Felix quem Veneris mutua certamina perdunt,
> Di faciant, leti causa sit ista mei !

Cette grande Rome, inhumaine, égoïste, ne pouvait que se démoraliser au contact de la culture hellénique. La Grèce asservie énerva Rome, et, par ses arts, ses enchantements, amena l'ère des Césars. L'esclave avait des philtres, des voluptés, des magies, pour vaincre à son tour et changer en bêtes ses tyrans.

VIII

Les extravagances ne se comptent plus, les

jours, comme les nuits, ne forment qu'une suite de folies, d'horreurs : *Cuncta undique atrocia aut pudenda confluunt.* Le scandale est mis au concours, la monstruosité fait prime, c'est la frénésie de l'impossible. On ne s'habille que de soie, et la soie se vend littéralement au poids de l'or, on se baigne dans les essences les plus rares, on emploie aux plus vils usages les vases murrhins. Tantôt c'est une fantaisie qui passe par la tête de l'empereur de voir rassemblées sur un seul point dix mille belettes; le lendemain, c'est dix mille chats qu'il lui faut pour se distraire un quart d'heure. Et ces coqs vivants auxquels on arrache la crête, ces grives et ces paons dont on fouille la cervelle, ces perroquets et ces faisans qu'on décapite, histoire de rire ! A ces carnages d'animaux, à ces féroces lâchetés, se mêle un souci particulier d'avilir l'espèce humaine.

On invite ses parasites, on les affame, pour offrir ensuite à leur voracité des victuailles de cire et d'albâtre, ou bien, après les avoir gorgés de boissons et de viandes, on les fait transporter dans une salle close où, quelques heures plus tard, ils se réveillent au milieu d'une terrifiante compagnie d'ours, de tigres, de lions et de serpents à sonnettes. L'absurde, le bouffon le dis-

pute au tragique, et la même journée qui se terminera par une illumination d'hommes brûlés vifs voit des agriculteurs fantaisistes arroser de vins exquis leurs arbres fruitiers et promener dans les pâturages des troupeaux de moutons et d'agneaux teints de pourpre. Un savant allemand a écrit un livre sur cette espèce de pompadourisme antique. J'y renvoie ceux de mes lecteurs qui seraient tentés de me reprocher mon goût du pittoresque et mes curiosités. Toutes les décadences se ressemblent : le XVIIIe siècle, comme libertinage, n'a rien inventé, et quand le cardinal de Bernis et son digne compagnon Casanova mettaient leur gloire à suborner des religieuses, ils imitaient ces grands seigneurs de Rome qui ne cherchaient plus que des vestales, non par amour, — ne profanons pas ce mot, — mais par désœuvrement et pour flétrir, souiller quelque chose d'humain qui pouvait encore être resté pur.

Flétries, perdues de vices, toutes l'étaient ; pas une de ces belles et superbes créatures qu'une immonde lèpre au dedans ne rongeât. Aux femmes d'autrefois, aux Virginie, aux Volumnie, aux Cornélie, aux Portia, comparez une Julie, une Messaline, une Agrippine. La puissance, le luxe, les avaient affolées ; ce qu'elles voyaient au

théâtre, ce que leur montraient la sculpture, la peinture, entraînait leurs imaginations, les poussait au délire des sens.

« La vierge ploie ses membres aux danses ioniques; dressée à l'impudeur dès sa tendre enfance et nubile à peine, elle rêve aux amours les plus éhontés; bientôt, au repas, pendant que le mari vide sa coupe, elle guette de jeunes adultères, et sans même choisir celui à qui, les lumières éteintes et à l'écart, elle prodiguera furtivement les faveurs défendues. »

Ainsi parle Horace[1]. Et se récriant aussitôt, la rougeur au front, il poursuit :

« Elle n'était pas née de tels parents, la jeunesse qui souilla la mer du sang punique, qui défit Pyrrhus et le grand Antiochus et le terrible Annibal ! C'était la mâle race de soldats rustiques instruite à retourner la glèbe avec des houes sabines et sous la discipline d'une mère sévère,... mais que n'altère pas le temps destructeur? Nos pères étaient pires que nos aïeux, nous sommes plus mauvais que nos pères, et notre postérité vaudra moins encore ! »

1. *Ode aux Romains*, VI, liv. III.

IX

Jouir discrètement, se tenir loin de l'embarras, de l'excitation des affaires, tel est, selon Horace, le terme suprême de notre existence. Sa théorie ne brille ni par la profondeur, ni par l'élévation. Dans les choses de la vie comme dans l'art, c'est une abeille effleurant toutes les fleurs et composant son miel de leur suc.

Repos, loisirs, ébattements, joyeusetés faciles, il n'y a que cela qui compte; pourquoi changer de climat, qui de nous réussit à se fuir soi-même? Célébrer les agréments de la vie champêtre est un plaisir dont il ne se lasse point; il chante les vieux arbres, la fontaine transparente, *splendidior vitro*, puis retourne aux plaisirs de la table, aux doux festins, à ces bons entretiens qui se prolongent bien avant dans une belle nuit d'été, quand la lune argente les verts gazons où des nymphes court-vêtues que sa muse se complaît à décrire, les Phyllis, les Lydie, les Néère, dansent aux accords de la lyre les ballets de Vénus et des Grâces. Une grande fortune nous rend chagrins; celui-là dort tranquille, exempt de crainte et de cupidité, qui voit l'humble salière

paternelle briller sur la table étroite, et parlant à Iccius, il s'écrie :

« Dès que tu te trouves content, tous les trésors des rois n'ajouteraient rien à ton bien-être! »

Horace ne dédaigne ni le vin, ni l'amour; il ne lui déplaît point de passer pour un gai compagnon qui s'entend à vider son verre comme à chiffonner les jolis minois. Au début de l'ode sur Actium, il dira même, en viveur consommé, en suppôt de Bacchus : *Nunc est bibendum!* Mais ce n'est là que fanatisme de commande; sa beuverie n'a point de ces débordements orgiaques, et le disciple d'Épicure, quand il obéit à sa nature, n'offense jamais les bienséances.

Jouir de la vie, en jouir à fond ou la mépriser absolument, jusque vers la fin du second siècle de notre ère, c'est-à-dire, jusqu'à l'avénement des idées chrétiennes et de la philosophie néoplatonicienne, il n'y eut guère d'autre manière de penser parmi les gens cultivés de la société romaine. Comment cela n'eût-il pas été dans un état social où tout dépendait du bon-plaisir de l'empereur, et qui n'avait plus ni goût au travail, ni foi en un dieu, en un idéal quelconque? Horace ne se sentait point né pour les âpres vertus du stoïcisme; chez lui, l'individu comptait pour beaucoup, et sa principale étude fut d'en

développer sur tous les points, d'en parfaire et d'en caresser l'harmonie. Sa reconnaissance, ses sympathies de cœur avaient beau l'attacher à Mécène, il n'en quittait pas davantage son coin de terre à la campagne pour venir, dans la Rome impériale, vivre à côté de son ami. Le commerce des grands le fatiguait, toutes relations suivies, même avec ses plus intimes, lui devenaient une incommodité. Son caractère susceptible, irritable, se prêtait difficilement aux exigences du monde; il voulait bien écrire à ses amis, soit en vers, soit en prose, à la condition qu'ils le laisseraient vivre seul à sa guise. « Chacun pour soi et Jupiter pour tous ! » Les efforts de l'homme, son travail, le font sourire ; l'Histoire, à ses yeux, est un chaos, bien fou qui cherche à l'éclaircir, des deux côtés sont la fourbe, le crime, l'envie et la haine.

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Pour la république ou la monarchie, il ne s'échauffe non plus guère; il chante aujourd'hui la mort glorieuse de Caton, et demain les splendeurs d'Auguste. S'il préconise les vieux temps de Rome, les vieilles mœurs, s'il oppose à la simplicité, à la pauvreté d'un Cincinnatus, d'un

Régulus, le luxe et la mollesse de leurs successeurs, il s'exhale toujours de son vers je ne sais quel indescriptible souffle d'ironie et de persiflage. Ce bon vieux temps, avec tout son héroïsme, a quelque chose qui l'épouvante ; il veut bien admirer cette grandeur, pourvu qu'on le dispense de l'imiter.

X

En dehors des petites misères auxquelles nul ici-bas ne parvient à se soustraire complètement j'estime qu'Horace fut un homme heureux, un poëte content de son sort et jouissant de sa gloire *in petto*. Aucun souci politique, point de procès ; en matière de Religion, d'Histoire, la plus parfaite indifférence ; Horace n'a rien d'un tragique ni d'un épique. Tel que l'admiration des beaux-esprits le recommande, il traversera les siècles toujours relu, toujours cité, dégusté, savouré, mais n'aura jamais sa place parmi les grands, l'imagination lui manque. Horace n'invente ni ne crée ; ses fables et sa forme sont d'emprunt, son vers, comme celui de Voltaire, côtoie la prose. Le spirituel, le délicat, l'art exquis d'assembler des rhythmes, lui tiennent lieu d'enthousiasme et de passion.

Qui que nous soyons en ce monde, notre poésie est toujours plus ou moins faite à notre image, et le philosophe de l'*aurea mediocritas* ne saurait s'appeler Pindare ou Archiloque. Horace ne touche ni au sublime, ni à l'épouvante; ses plus terribles strophes ne vous effraient point; les vers contre Nelvius, contre l'empoisonneuse Canidie et la vieille femme amoureuse, sont au nombre de ses plus faibles pièces. Juvénal flagellant un Séjan, une Messaline, a bien d'autres colères, et les traits d'un Lucien ou d'un Voltaire sont enfiellés d'un poison plus âcre et plus subtil. La satire d'Horace est une personne qui sait vivre ; César peut l'inviter à sa table; celle-là ne cache aucun poignard sous sa robe, ce qui ne l'empêchera pas de saisir tel ou tel au passage et de vous le draper d'importance. Je mets les odes sur la même ligne; c'est de l'enthousiasme modéré.

« Qui prétend imiter Pindare s'élance au-devant du sort d'Icare ; il s'élève sur des ailes de cire, œuvre de Dédale, pour choir ensuite dans la mer. »

L'allusion semble à sa propre adresse; qu'il ait à célébrer les victoires d'Auguste, à glorifier Rome, l'essor lyrique fait défaut, le génie cède la place au talent habile à prodiguer les

élégances, à substituer à l'émotion absente mille trésors de style et de réminiscences mythologiques. Voyez, dans l'ode contre Antoine et Cléopâtre, de quel manteau d'allégorie s'enveloppe sa colère. Tantôt Pâris s'enfuyant avec Hélène aperçoit tout à coup Nérée qui, surgissant du milieu des flots, lui prédit la ruine d'Ilion, dont cet enlèvement criminel sera la cause ; tantôt Junon, en plein Olympe, prend la parole pour célébrer le triomphe du peuple romain. On conçoit ce que ces sortes d'allégories devaient avoir d'électrisant pour les contemporains, et combien de beautés *locales* renfermaient ces odes, qui depuis se sont exhalées. Passer ainsi à tout instant du palais des dieux dans la maison d'Auguste n'était point jeu facile, il y fallait une grande dextérité. Là-dessus Horace est sans reproche, l'artiste est tel chez lui qu'au besoin il va vous faire du Pindare ou quelque chose qui sera du Pindare pour le vulgaire, mais où les yeux des clairvoyants surprendront la marque de fabrique ; je veux parler de ce trait humoristique dont Horace souligne ses plus fiers dithyrambes. Ainsi par exemple, lorsqu'il s'écrie : « J'ai construit un monument plus durable que l'airain, » et finit par enjoindre à la Muse de couronner son front

du laurier de Delphes, ces beaux vers nous paraissent d'abord n'exprimer que le juste sentiment que le poëte a de lui-même ; mais prenez ensuite l'ode XXII du livre II, écoutez-le parler de sa métamorphose en oiseau, — aigle ou cygne, — et vous saisirez la fine pointe d'ironie. Il met dehors la vanité, et tout en même temps la plaisante avec une simplicité charmante et qu'il est impossible de ne pas admirer dans ces vers de la XXe épître, adressée à son livre :

Odisti claves, et grata sigilla pudico ;
Paucis ostendi gemis, et communia laudas.
Non ita nutritus.

Ces épîtres, quelques-unes des satires, sont des morceaux de genre merveilleusement réussis ; il sait animer, dramatiser les moindres événements, une invitation qu'il n'a pas acceptée, une lettre à laquelle il a négligé de répondre. Son dialogue avec Lydie, cette scène de deux amants qui ne se querellent que pour se réconcilier est un petit cadre divin ; cela se respire comme une rose fraîche épanouie, et dans ses chansons à boire et ses chansons d'amour, dans ses *lieds*, quelles mélodies ! quelles strophes ! Horace s'est calomnié, et ne fut jamais ce pourceau d'Épicure entrevu par les moines du Moyen Age sur la foi du

poëte lui-même. On connaît la légende tracée en manière d'épilogue par un saint homme de bénédictin au dernier feuillet d'un manuscrit : « Ici se termine l'œuvre du divin Flaccus, le plus fameux ivrogne et débauché qui jamais ait existé. » Un Trimalcion, un coureur de filles, un sac-à-vin, lui, ce dilettante épuré, sans cesse occupé à tenir en juste équilibre les désirs, les appétits sensuels et les aspirations de l'intelligence ? allons donc !

XI

On aime à se représenter la vie d'Horace comme un harmonieux composé de bien-être physique et moral. Il eut ses poétiques heures, ses jours charmants, pleins de soleil et pleins d'azur, où l'amour et l'amitié lui firent fête. Celui qui fut l'ami de Mécène, de Virgile et de Tibulle, qui posséda cette intelligence raffinée, ce sentiment délicat et profond des beautés de la nature, et qui toujours demeura fidèle à son goût pour la solitude, celui-là n'était point un homme ordinaire, et, s'il lui arriva de pécher, on peut lui pardonner ses erreurs.

Il y a deux poëtes chez Horace, l'un qui du

front cherche à toucher les astres, l'autre qui modestement se meut sur le terrain de la réalité. Des deux, choisissez le second.

Il nous présente ses amis, nous initie à ses occupations, nous entretient de ses joies, de ses peines ; la rencontre avec son fâcheux sur la voie Sacrée, son voyage de Rome à Brindes sont de la comédie et du roman modernes.

« Déjà la nuit se préparait à couvrir la terre de ses ombres et à semer les étoiles dans le ciel : dans le forum d'Appius, esclaves et bateliers s'interpellent. — Aborde ici, ohé ! tu en as embarqué trois cents, c'est bien assez ! — Pendant qu'on fait payer et qu'on attelle la mule, une heure entière se passe. Les vilains moucherons et les grenouilles de marais nous empêchent de dormir ; batelier et passager, ivres de mauvais vin, chantent à l'envi leur maîtresse absente. Enfin, le passager fatigué commence à s'endormir, et l'autre, attachant à une pierre les traits de la mule, qu'il laisse paître, se couche sur le dos et ronfle. Le jour se levait déjà quand nous sentons que la barque n'avance pas ; un de nous, dont la tête s'échauffe, saute à terre, et d'une gaule de saule cingle la tête et les reins de la mule et du batelier. Nous ne débarquons qu'à la quatrième heure, et nous baignons nos

visages et nos mains dans ton onde, ô Feronia! »

En lisant cette scène, on pense à Cervantès ou à Molière; on songe aussi à Téniers, dont le pinceau ne la reproduirait pas plus vivante. Horace, dans la peinture de ces petits tableaux réels, a toujours le mot qui porte; ce qu'il dit n'est point seulement bien dit, c'est trouvé. Styliste incomparable, il écrit sa pensée au burin, et l'expression fixée devient proverbe et sera transmise, d'âge en âge, sans que le pur et solide métal s'en altère. Cueillir les roses du printemps, ne point redouter la mort, et, dans le rapide espace de la vie, savoir modérer ses espérances; douce philosophie, humaine et pratique sagesse dont il semble que les colombes de Vénus et les rossignols des bosquets de Colone lui mettent l'expression sur les lèvres! « Entre l'espoir et le souci, la crainte et la colère, considère chacun de tes jours comme s'il était le dernier, l'heure qui viendra par surcroît, inespérée, sera la bienvenue. »

Grata superveniet quæ non sperabitur hora.

Ainsi lu, relu, médité, commenté, appris par cœur, Horace est un maître sans égal, un poëte que nous, Barbares, nous comprenons comme le

comprit, l'apprécia l'Antiquité. Et cette admiration ne saurait périr tant que survivra en ce monde un groupe d'hommes intelligents et polis, de femmes cultivées, voulant jouir honnêtement de l'existence, et — loin de la politique et des questions irritantes du moment — n'envisager les choses qu'au seul point de vue des lettres et de l'art.

NOTES

NOTE I

Page 4.

Mécène, l'ami et le protecteur d'Horace, devait accompagner Octave dans ses expéditions navales en Grèce, et nous voyons que le poëte eut l'idée de se joindre à lui.

Ibis Liburnis inter alta navium,
    Amice, propugnacula ;
Paratus omne Cæsaris periculum
    Subire Mæcenas, tuo!
Quid nos, quibus te vita si superstite
    Jucunda ; si contra, gravis?
Utrumque jussi persequemur otium.
    Non dulce, ni tecum simul?
An hunc laborem mente laturi decet
    Qua ferre non molles viros?
Feremus, et te vel per Alpium juga,
    Inhospitalem et Caucasum,
Vel Occidentis usque ad ultimum sinum.
    Forti sequemur pectore,
Roges, tuum labore quid juvem meo
    Imbellis ac firmus parum?
Comes minore sum futurus in metu,
    Qui major absentes habet :
Ut assidens implumibus pullis avis
    Serpentium allapsus timet.

En dépit de toutes ces belles paroles, il resta dans Rome néanmoins; attendant avec anxiété l'issue de

la terrible lutte. Enfin arrive la nouvelle des premiers succès. Horace s'en inspire pour composer sa neuvième épode, qu'il adresse également à Mécène. Il rappelle à ses amis le joyeux banquet par lequel ils célébrèrent, quelques années auparavant, la victoire décisive d'Octave sur Sextus-Pompée, « ce fils de Neptune, » qui menaçait, lui aussi, d'asservir la grande cité, et de tous ses vœux hâte le jour où, de nouveau, avec Mécène et dans son haut palais de l'Esquilin, aux sons des flûtes et de la lyre, et en buvant les meilleurs vins du cellier, il fêtera le nouveau triomphe de César :

Quando repostum Cæcubum ad festas dapes,
    Victore lætus Cæsare,
Tecum sub alta, sic Jovi gratum, domo,
    Beate Mæcenas, bibam,
Sonante mistum tibiis carmen, lyra,
    Hac Dorium, illis Barbarum?
Ut nuper, actus cum freto Neptunius
    Dux fugit ustis navibus,
Minatus Urbi vincla, quæ detraxerat
    Servis amicus perfidis.

Cependant le poëte ne saurait oublier que les hommes, contre lesquels on combat, sont des Romains, un général romain qui, volontairement, ô crime! se sont placés sous les drapeaux et la puissance d'une femme.

Romanus, eheu! (posteri negabitis),
    Emancipatus fæminæ,
Fert vallum et arma miles et spadonibus
    Servire rugosis potest.

Interque signa, turpe, militaria
Sol aspicit conopium!

Mais le sort ne s'est pas encore prononcé, Octave n'a point encore écrasé ses adversaires, le dieu de la guerre tarde bien; Horace l'apostrophe :

Io triumphe! tu moraris aureos
Currus, et intactas boves?

Il se représente alors la bataille livrée et gagnée au moment même où il écrit. César-Octave le triomphateur n'a pas son pareil dans l'Histoire; ni le vainqueur de Jugurtha, ni le destructeur de Carthage ne lui sont comparables.

Io triumphe! nec Jugurthino parem
Bello reportasti ducem,
Neque Africano, cui super Carthaginem
Virtus sepulcrum condidit.
Terra marique victus hostis Punico
Lugubre mutavit sagum;
Aut ille centum nobilem Cretam urbibus
Ventis iturus non suis,
Exercitatas aut petit Syrtes Noto,
Aut fertur incerto mari.

Il voit l'ennemi en fuite, poursuivi sur terre et sur mer, troquant ses manteaux de pourpre contre des vêtements de deuil, et pourtant, se dit-il, la nouvelle de l'heureux événement n'est point encore arrivée, la certitude irrécusable n'a point succédé tout-à-fait à l'espérance, une place reste aux soucis, à l'angoisse. Il tremble pour César. Néanmoins, les rapports connus

de tous sur la situation raniment son courage ; il se reprend à la gaieté et termine par un joyeux appel au sommelier.

Capaciores, affer huc, puer, scyphos.
Et Chia vina, aut Lesbia,
Vel, quod fluentem nauseam coërceat,
Metire nobis Cæcubum.
Curam metumque Cæsaris rerum juvat
Dulci Lyæo solvere.

Ce chant, que les commentateurs s'obstinent à citer comme un hymne de gloire sur la journée d'Actium, contient, on le voit, bien des réserves. Ce n'est là qu'un de ces heureux épanchements que durent provoquer, chez les poëtes comme chez tous les partisans d'Octave, les récits parvenus à Rome des premiers succès des armées de terre et de mer, l'inquiétude, l'effroi pèsent encore assez pour que le poëte s'efforce de noyer dans le vin les fâcheuses pensées. Quand Horace écrivit ces vers, Antoine et ses légions étaient debout, de là ces retours patriotiques sur l'abaissement du triumvir « *emancipatus feminæ*, » de ce guerrier romain qui ne rougit pas de se placer sous les ordres d'eunuques orientaux, d'un Pothin et d'un Mardien. « *Spadonibus servire rugosis potest.* » Il ne s'agit encore, jusqu'ici, que d'émouvoir l'opinion publique en faveur d'Octave, de l'exciter contre Antoine et d'aviver les ressentiments de tout un peuple contre ce général romain, qui s'en va conduire une armée romaine sous le joug d'une sorcière égyptienne et de ses eunuques, et donne au soleil cette honte, de pou-

voir contempler les étendards romains flottant sur la tente d'une reine d'Égypte.

Autre chose est de l'ode XXXVII, 1er livre. Cette fois, plus d'hésitation, la bataille est gagnée. Le fils du grand Tullius, député par Octave, le consul Marcus Cicéron en a publié la nouvelle devant le peuple assemblé, et du haut de ces rostres, où jadis Antoine, que la Némésis vengeresse vient d'atteindre, fit clouer la tête et la main du prince des orateurs. Ce victorieux était vraiment un habile homme de choisir ainsi, dans son messager, un personnage dont le nom seul allait réveiller partout, dans le peuple, le souvenir des attentats commis, par le vaincu, contre le vieux forum romain et contre la littérature nationale. On sait comment, plus tard, le tout-puissant monarque se défendit, dans ses Mémoires, d'avoir pris la moindre part à cet assassinat politique[1]. Horace, en poëte prudent, attendit pour mettre au jour ses chants de victoire, que la guerre fut complètement terminée. L'année suivante, seulement, et lorsque la mort d'Antoine et de Cléopâtre eut apposé le sceau définitif à la cause d'Octave, l'Alcée des bords du Tibre jeta son cri de délivrance au plein d'une atmosphère rassérénée et dégagée de tout ferment de guerre civile.

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus, nunc Saliaribus
Ornare pulvinar deorum
Tempus erat dapibus, sodales!

1. Voir Egger, *Examen critique de l'histoire de la vie et du règne d'Auguste*. p. 16, et Stahr, p. 297.

Antehac nefas depromere Cæcubum
Cellis avitis, dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus et imperio parabat,

Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum, quidlibet impotens
Sperare, fortunaque dulci
Ebria, sed minuit furorem

Vix una sospes navis ab ignibus :
Mentemque lymphatam Mareotico
Redegit in veros timores
Cæsar, ab Italia volantem

Remis adurgens accipiter velut
Molles columbas, aut leporem citus
Venator in campis nivalis
Hæmoniæ : daret ut catenis.

Fatale monstrum quæ generosius
Perire quærens, nec muliebriter
Expavit ensem, nec latentes
Classe cita reparavit oras.

Ausa et jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, et asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum.

Deliberata morte ferocior;
Sævis Liburnis scilicet invidens,
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.

NOTE II

Page 5.

Virgile au VIII[e] livre de l'*Énéide* parle de Cléopâtre dans sa description du bouclier que forge Vulcain pour Énée, et dans cette description figure le récit de la bataille d'Actium.

Hæc inter tumidi latè martis ibat imago
Aurea, sed fluctu spumabant cærula cano :
Et circùm argento clari delphines in orbem
Æquora verrebant caudis, æstumque secabant.
In medio classes æratas, Actia bella,
Cernere erat : totumque instructo Marte videres
Fervere Leucaten, auroque effulgere fluctus.

Hinc Augustus agens Italos in prælia Cæsar,
Cum patribus, populoque, Penatibus, et magnis Dîs,
Stans celsâ in puppi ; geminas cui tempora flammas
Læta vomunt, patriumque aperitur vertice sidus.
Parte aliâ, ventis et Dîs Agrippa secundis,
Arduus, agmen agens ; cui, belli insigne superbum,
Tempora navali fulgent rostrata coronâ.

Hinc ope barbaricâ, variisque Antonius armis
Victor, ab Auroræ populis et littore Rubro
Ægyptum, viresque Orientis et ultima secum
Bactra vehit ; sequiturque (nefas !) Ægyptia conjux.

Unà omnes ruere, ac totum spumare, reductis
Convulsum remis rostrisque tridentibus, æquor
Alta petunt : pelago credas innare revulsas
Cycladas, aut montes concurrere montibus altos :

Tantâ mole viri turritis puppibus instant.
Stupea flamma manu, telisque volatile ferrum
Spargitur : arva novâ Neptunia cæde rubescunt.

Regina in mediis patrio vocat agmina sistro,
Necdùm etiam geminos à tergo respicit angues.

« Pour elle, continue le poëte, toute sorte de divinités montrueuses (Anubis aux cent têtes) combattent contre Neptune et Vénus et Minerve, qui soutiennent la cause des Romains, Mars et Bellonne aussi et les Dires et la Discorde planent dans les airs au-dessus de cette terrible lutte, leur ouvrage, et dont Apollon actien décide l'issue. »

Virgile se déclare du parti d'Octave, tout ce morceau est une profession de foi, mais loyale. Pas plus qu'Horace, il n'insulte la reine vaincue. Il a du ressentiment, mais point de mauvaise haine, un simple mot (*nefas*) lui suffit pour exprimer l'horreur que lui inspire le mariage d'Antoine avec l'Égyptienne, et, quant au reste, s'il maintient sa franchise de poëte, il ne violente pas l'Histoire. Il raille la nouvelle Isis commandant à des armées avec un cistre ! plaisanterie bien venue des Romains, et que plus tard Properce et Lucain reprendront ; mais son ironie ne l'empêche pas de rendre justice à la vaillante femme qui se bat en guerrière pour ses dieux et pour son époux, et ne fuit qu'au moment où l'Apollon actien bande son arc contre les ennemis de Rome.

Ovide, qui n'avait que treize ans lorsque mourut Cléopâtre, ne parle d'elle qu'au livre XI des *Métamor-*

phoses, dans ce passage où le Père des Dieux annonçant les hautes destinées promises à la Maison de Jules, désigne son rejeton, César-Auguste, comme le futur maître du monde, devant lequel tous les ennemis de la suprématie romaine courberont le front. Cléopâtre figure là comme un exemple d'ambition et d'orgueil révolté contre la souveraine domination de Rome.

Romanique ducis conjux Ægyptia, tædæ
Non bene fisa cadet ; frustraque erit minata :
Servitura suo Capitolia nostra Canopo !

Là aussi, Cléopâtre est assez malmenée, et pour sa folle ambition, et pour son excès de confiance dans son mariage avec Antoine, qui devait la faire régner sur Rome.

Cléopâtre avait sa place marquée dans le poëme de Lucain. L'entrevue avec César, après le meurtre de Pompée, fait le sujet du Xe livre. César, avec l'aide du jeune roi, frère de Cléopâtre, qu'il a retenu comme otage, vient de se rendre maître de la première insurrection des Alexandrins, provoquée par l'entrée des troupes romaines dans leur capitale. Cléopâtre imagine un moyen d'arriver secrètement jusqu'à lui, et se montre.

Juvénal ne parle d'elle que dans quelques vers; Stace se contente de la citer.

Parmi les prosateurs, nul certes, mieux que César, n'aurait eu qualité pour dire le vrai mot, et sur la

femme et sur la reine. Peut-être, s'il eût vécu, l'aurait-il fait? On n'a de Lui sur Elle qu'un témoignage illustre, au sujet de l'attitude d'alliée fidèle que prit tout de suite Cléopâtre, dans une des circonstances les plus fâcheuses où le grand Dictateur se soit trouvé. Je veux parler de cette lutte désespérée contre le soulèvement de tout un peuple, soutenue par son armée de terre et de mer, lors de la terrible insurrection d'Alexandrie, et qu'un génie tel que César pouvait seul entreprendre et mener à bonne fin. Lui-même a raconté cet épisode de sa vie militaire dans un écrit, chef-d'œuvre d'exposition et de beau langage, auquel la littérature romaine n'a rien à comparer.

« Les lieux et la saison, écrit Suétone, tout était défavorable; par un effroyable temps d'hiver, enfermé dans une ville insurgée, il lui fallait, avec des forces très-restreintes et pris à l'improviste, tenir tête à l'ennemi le plus puissant et le mieux approvisionné en ressources de guerre. »

Le récit de Tite-Live sur l'époque s'est perdu, et Velleïus Paterculus, contemporain de Tibère et de Séjan, tout en se félicitant pour la gloire de Rome du triomphe d'Octave, à la journée d'Actium, ne prononce pas cependant un seul mot d'insulte contre la reine; il va même jusqu'à célébrer son héroïsme, et le mâle courage avec lequel elle termine sa vie par la morsure d'un serpent.

Parmi les écrivains venus plus tard, les uns accusent Cléopâtre seule; d'autres, comme Macrobe, mettent tout sur le compte d'Antoine et de ses insatiables

appétits de jouissances. « *Eaque re captus de romano imperio facere vellet Ægyptium regnum.* »

Suétone est plein de ménagements dans les importantes Notices qu'il consacre aux rapports de la reine d'Égypte avec César et Marc-Antoine. On n'en peut dire autant de Florus, lequel, rédigeant son Histoire sous l'empereur Hadrien (un siècle et demi plus tard), y met une passion, une animosité évidemment puisées dans les documents qu'il compile, documents écrits au feu de la bataille, par quelque implacable adversaire possédé du besoin de grandir le vainqueur aux dépens des vaincus.

Antoine est accablé d'injures, il est « le brandon, le fléau de la période ayant suivi la mort de César, le bourreau des proscriptions; tandis que le doux Octave, se contentait, lui, de ne frapper que les meurtriers du grand Jules. Antoine à Philippes ne s'est point battu; lâchement il s'est tenu à distance: misérable imputation dont Plutarque fait justice, et qui n'a pu sortir que des Mémoires d'Octave. Antoine fut « l'écueil, l'obstacle, la pierre d'achoppement du noble Octave, toujours empêché d'asseoir sur des bases solides la paix du monde, jusqu'au jour où ce brouillon, ce vantard et ce débauché, succombant à ses propres vices, délivra ses ennemis, ses concitoyens, et finalement tout son siècle de sa présence et de la peur qu'elle inspirait. » La guerre contre les Parthes, n'est qu'une extravagante entreprise, sottement combinée et pitoyablement exécutée; « quelque peine d'ailleurs que se donne le brillant général *egregius imperator* » pour se rengorger dans sa défaite comme dans son triomphe.

Cléopâtre n'est pas représentée sous des couleurs plus favorables. Son crime n'est point seulement d'avoir ensorcelé, asservi Marc-Antoine, de l'avoir fait descendre de sa majesté d'Imperator romain, au rang d'époux d'une femme égyptienne. Elle a, en se donnant à lui, exigé de ce monstre, abruti par les ivresses des sens, qu'il lui apporterait en dot l'Empire romain, comme s'il était plus facile de vaincre les Romains que les Parthes. Avili par elle, il ne lui reste pas même le sentiment de sa dégradation; il se montre avec impudence le sceptre d'or dans la main, le cimeterre des orientaux à la ceinture; sur les épaules un manteau de pourpre, ruisselant de pierreries et le diadème au front. « Car c'est en roi qu'il prétend embrasser sa reine. »

Dans le récit de la catastrophe, la tradition historique est également mise sens dessus dessous. Octave, « sans désemparer » poursuit le couple fugitif, Paretonium et Peluse, les deux grandes défenses de l'Égypte, sont enlevées haut la main. Antoine se frappe à l'instant, la reine tombe aux pieds d'Octave qu'elle cherche à séduire, mais en vain. « Car la chasteté du jeune prince dépasse encore sa beauté. » Ce qu'elle voulait n'était point simplement l'existence que d'ailleurs on lui offrit spontanément; elle voulait régner. Et quand elle vit qu'il lui fallait renoncer à persuader son vainqueur, qui ne la conservait vivante que pour la faire servir à son triomphe, trompant la vigilance de ses gardes, elle se réfugia dans le mausolée, et là, revêtue des ornements royaux, après avoir prié près du sarcophage d'Antoine, elle appliqua les serpents sur sa veine et s'endormit du sommeil de la mort.

Tout cela respire l'atmosphère d'un autre temps que celui où Florus écrivait. A ce jugement porté sur Antoine et sur Cléopâtre, les Mémoires d'Auguste ont dû servir, et c'est à ces documents, aux récits également intéressés, passionnés, d'écrivains à la dévotion, à la suite, à la solde du maître que Florus, un siècle et demi plus tard, emprunte les couleurs et le style dont il peint ces derniers grands antagonistes dans la lutte suprême pour la toute-puissance.

NOTE III

Page 16.

« Antoine en cette défaite se trouva en plusieurs nécessités et détresses grandes tout à coup, dont la plus pressante était la faim : mais il avait cela de nature qu'il se surpassait soi-même en patience et en vertu quand il se trouvait en adversité, et, plus la fortune le pressait, plus il devenait semblable à un homme véritablement vertueux. Aussi était-ce un exemple merveilleux aux soldats de voir Antoine, qui était accoutumé de vivre en délices et en si grande affluence de toutes choses, boire facilement de l'eau puante et corrompue, manger des fruits et racines sauvages : et dit-on encore plus, qu'il mangea des écorces d'arbres et des bêtes dont par avant jamais homme n'avait tâté, en passant les monts des Alpes. »

(PLUTARQUE.)

NOTE IV

Page 89.

Ce motif, assez corsé pourtant, ne suffit pas à l'auteur du poëme *de Bello Alexandrino*. Le rhapsode Rabirius, qui connaît son public romain, profite de la circonstance pour *faire de l'horrible*. Cette scène qui ne pouvait se passer que dans l'intérieur du palais et n'avoir, avec Cléopâtre, qu'un seul témoin, son médecin Olympus, a lieu chez notre poëte, en plein marché, *coram populo*, et nous voyons quelques jours avant la prise d'Alexandrie, Cléopâtre assise sur un trône, se donner publiquement, officiellement le spectacle, ou plutôt la répétition générale de ce spectacle de tuerie.

Delectum locum quo noxia turba coiret,
Præberetque suæ spectacula tristia mortis!
Qualis ab instantis acies cum tela parantur,
Signa, tubæ, classesque simul terrestribur armis.
Est facies ea visa loci, cum sæva coirent.
Instrumenta necis vario congesta paratu.
Undique sic illuc campo deforme coactum
Omne vagabatur leti genus, omne timoris.
Hic cadit incumbens ferro, tumet ille veneno,
Aut pendente suis cervicibus aspide mollem
Labitur in somnum, trahiturque libidine mortis.
Percutit adflatu brevis hunc, sine morsibus anguis.
Volnere seu tenui pars inlita parva veneni
Ocius interemit. Laqueis pars cogitur artis
In ac intersæptam animam pressis effundere venis.
Immersisque freto clauserunt guttura fauces.
Has inter strages solio descendit ....

NOTE V

Page 100.

Énobarbus, Ménas sont bien les soldats de ce temps. — « Je cesse de m'attacher à ta croulante fortune, dit Ménas à Sextus Pompée en voyant son hésitation. — Qui cherche et ne sait pas saisir ce qui s'offre à lui, ne le retrouve plus ! » Quel tableau que cette scène dans Shakespeare !

(A bord de la galère de Pompée, près du cap Misène. — Musique — entrent deux ou trois serviteurs portant une table servie.)

PREMIER SERVITEUR.

Ils vont venir, camarade ; déjà plusieurs ont la plante des pieds presque déracinée : le moindre vent va les abattre.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Lépide est haut en couleur.

PREMIER SERVITEUR.

Ils lui ont fait boire leur rebut.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Quand les deux autres se piquent, il leur crie : Assez ! Et tout en les réconciliant avec sa prière, il se réconcilie avec la liqueur.

PREMIER SERVITEUR.

Mais il ne fait qu'envenimer la guerre entre lui et son bon sens.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Tout cela pour être compté dans la société des hommes

supérieurs ! Moi, j'aimerais mieux avoir un roseau dont je pourrais me servir, qu'une pertuisane que je ne pourrais pas soulever.

PREMIER SERVITEUR.

Être admis dans les sphères hautes sans y faire sentir son action, c'est ressembler à ces orbites où les yeux ne sont plus et qui font un vide pitoyable dans le visage.

(*Fanfares. — Entrent César, Antoine, Pompée, Lépide, Agrippa, Mécène, Énobarbus, Ménas et autres capitaines : tous se mettent à table.*)

ANTOINE (*à César*).

C'est ainsi qu'ils font, Seigneur ; ils mesurent la crue du Nil à une certaine échelle sur la pyramide, et ils savent, selon le niveau élevé, bas ou moyen de l'étiage, s'il y aura disette ou abondance. Plus le Nil monte, plus il promet : lorsqu'il se retire, le laboureur sème son grain sur le limon et la vase, et bientôt obtient moisson.

LÉPIDE (*d'une voix avinée*).

Vous avez-là d'étranges serpents ?

ANTOINE.

Oui, Lépide.

LÉPIDE.

Votre serpent d'Égypte naît de votre fange, par l'opération de votre soleil. de même votre crocodile.

ANTOINE.

C'est vrai.

POMPÉE.

Asseyons-nous, et du vin ; à la santé de Lépide !

LÉPIDE.

Je ne suis pas aussi bien que je le devrais, mais jamais je ne serai hors de raison.

. . . .

N'admirez-vous pas cette conversation d'Antoine et de Lépide, ce bavardage oiseux, banal, placé là pour occuper, amuser l'avant-scène, tandis qu'au second plan la vraie action se joue ?

MÉNAS (*à part*).

Pompée, un mot.

POMPÉE.

Dis-le-moi : qu'est-ce ?

MÉNAS (*à part*).

Quitte ton siége, je t'en supplie, capitaine, que je te dise un mot.

POMPÉE.

Attends ! tout à l'heure ! Cette rasade pour Lépide.

LÉPIDE.

Quelle espèce d'être est votre crocodile ?

ANTOINE.

Il est formé, Monsieur, comme lui-même, et il est aussi large qu'il a de largeur ; il est juste aussi haut qu'il l'est, et il se meut avec ses propres organes ; il vit de ce qui le nourrit, et dès que les éléments dont il est formé se décomposent, il opère sa transmigration.

LÉPIDE.

De quelle couleur est-il ?

ANTOINE.

De sa propre couleur.

LEPIDE.

C'est un étrange serpent.

ANTOINE.

C'est vrai, et ses larmes sont humides.

CÉSAR (*à Antoine*).

Cette description le satisfera-t-elle ?

MÉNAS (*bas à Pompée*).

Au nom de mes services, si tu veux bien m'entendre, lève-toi de ton tabouret.

POMPÉE (*bas à Ménas*).

Tu es fou ; de quoi s'agit-il ?

(*Il se lève et se retire à l'écart avec Ménas.*)

MÉNAS.

J'ai toujours eu le chapeau bas devant ta fortune.

POMPÉE.

Tu m'as toujours servi fidèlement... après.

(*Haut aux convives :*)

Soyez joyeux, Seigneurs !

ANTOINE.

Lépide, défiez-vous des bancs de sable, nous sombrons.

MÉNAS (*bas à Pompée*).

Veux-tu régner sur tout l'univers ?

POMPÉE (*bas à Ménas*).

Que dis-tu ?

MÉNAS.

Encore une fois veux-tu régner sur l'univers entier ?

POMPÉE.

Comment serait-ce possible ?

MÉNAS.

Accepte seulement, et tout pauvre que tu me crois, je suis homme à te donner tout l'univers.

POMPÉE.

As-tu beaucoup bu ?

MÉNAS.

Non, Pompée, je me suis abstenu de la coupe : tu es, si tu l'oses, le Jupiter terrestre ; tout ce que l'Océan enserre, tout ce qu'embrasse le ciel est à toi, si tu le veux.

POMPÉE.

Montre-moi par quelle voie.

MÉNAS.

Les partageurs du monde, les triumvirs sont dans ton vaisseau, laisse-moi couper le cordage, et quand nous serons au large, sautons-leur à la gorge, tout est à toi.

POMPÉE.

Ah ! tu aurais dû le faire sans m'en avertir ! De ma part ce serait une vilenie ; de la tienne, c'eût été un bon service. Tu devrais savoir que mon intérêt ne guide pas mon honneur, mais est guidé par lui. Regrette que ta langue ait

jamais trahi ton action. Faite à mon insu, je l'aurais trouvée bien faite, mais maintenant, je dois la condamner ; or, n'y pense plus et bois. (*Il revient près des convives.*)

MÉNAS (*à part*).

Puisque c'est ainsi, je ne veux plus suivre ta fortune éventée !!....

Et ce Ménas, l'aventurier Ménas, n'a-t-il pas raison, après tout, de planter là le chef qui voudrait tirer profit d'une trahison, mais sans y mettre la main, parce qu'il entend bien continuer de se donner les airs d'un honnête homme aux yeux du monde et à ses propres yeux ? — Au point de vue de la scène, même disposition des groupes dans la conspiration chez Brutus. (Voyez *Jules César*.)

DÉCIUS.

L'Orient est de ce côté : n'est-ce pas le jour qui pointe là-bas ?

CASCA.

Non.

CINNA.

Oh ! pardon, Seigneur, il se lève, et ces bandes grises là-bas qui échancrent les nuages sont les messagères du soir.

CASCA.

Vous serez forcés d'avouer que vous vous trompez tous les deux. C'est ici sur le point où je dirige mon épée que le soleil se lève, point qui est beaucoup plus au midi à cause de la jeunesse encore récente de l'année. Dans deux mois d'ici, il présentera ses feux plus haut vers le Nord, et l'Orient se trouve droit ici dans la direction du Capitole.

BRUTUS (*s'avançant*).

Donnez-moi tous vos mains les uns après les autres.

CASSIUS.

Et jurons notre résolution.

. . . .

Et voilà la scène engagée. De pareils traits prouvent que Shakespeare n'était point simplement un poëte de génie, mais qu'il entendait mieux que personne ce que nous appelons : le Théâtre.

NOTE VI

Page 100.

Pour bien connaître Énobarbus, c'est dans Shakespeare qu'il faut le voir. Le caractère presque tout entier est de sa main. Plutarque ne mentionne Domitius Enobarbus que trois fois dans la vie d'Antoine. Au xxvie chapitre, nous lisons qu'il fut chargé d'apaiser, au nom du triumvir, une sédition provoquée dans l'armée par un traité peu honorable avec les Parthes.

« Antoine, persuadé par Domitius et quelques autres, donna l'ordre à Cléopâtre de faire voile pour l'Égypte et d'y attendre l'issue des événements. » Ce paragraphe du chapitre xxvi semble avoir fourni à Shakespeare le motif de la septième scène de son troisième acte :

(*Le camp d'Antoine près d'Actium*).

CLÉOPATRE.

Tu t'es opposé à ma présence dans cette guerre, et tu as dit qu'elle n'était pas convenable.

ÉNOBARBUS.

Voyons? l'est-elle? Votre présence ne peut qu'embarrasser Antoine, le distraire de son cerveau, de son temps. — ce qu'il ne doit pas aliéner. Il est déjà accusé de légèreté et l'on dit à Rome que ce sont ses femmes et l'eunuque Photin qui dirigent cette guerre [1].

CLÉOPATRE.

Que Rome s'effondre et que pourrissent toutes les langues qui parlent contre nous, je porte moi aussi le poids de cette guerre et je dois au royaume que je préside d'y figurer comme un homme. Cesse de me contredire, je ne resterai pas en arrière.

ÉNOBARBUS.

Eh bien, j'ai fini : voici l'Imperator.

Après quoi il n'est plus question du personnage qu'au chapitre soixante-trois. « Ce fut aussi contre l'avis de Cléopâtre qu'Antoine se montra toujours favo-

1. « Après que César eut suffisamment fait ses apprêts, il fit publiquement décerner la guerre contre Cléopâtre et abroger la puissance à l'empire d'Antoine, attendu qu'il l'avait préalablement cédée à une femme. Et, disait davantage César, qu'Antoine n'était pas maître de soi, mais que Cléopâtre, par quelques charmes et poisons amatoires, l'avait soustrait de son bon sens, et que ceux qui leur feraient la guerre (à eux les Romains), seraient un Mardian eunuque, une Iras, femme de chambre de Cléopâtre qui lui accoutrait ses cheveux, et une Charmion, lesquels maniaient les principales affaires d'Antoine. » (PLUTARQUE).

rable à Domitius. » L'antipathie prononcée de Domitius pour le gouvernement des femmes — trait particulier du caractère dans Shakespeare — se trouve déjà dans Plutarque.

NOTE VII

Page 104.

« Or, y avait-il un jeune gentilhomme nommé Cornélius Dolabella, qui était l'un des mignons de César, et n'était point mal affectionné envers Cléopatra : celui-ci lui manda secrètement, comme elle l'en avait prié, que César *se délibérait de reprendre son chemin par la Syrie, et que dedans trois jours il la devait envoyer devant avec ses enfants*. Quand elle eut entendu ces nouvelles, elle fit requête à César, que son bon-plaisir fût de lui permettre qu'elle offrît les dernières oblations des morts à l'âme d'Antonius : ce qui lui étant permis, elle se fit porter au lieu de sa sépulture, et là, à genoux, embrassant le tombeau avec ses femmes, se prit à dire les larmes aux yeux : — O cher seigneur Antonius! je t'inhumai naguères étant encore libre et franche, et maintenant te présente ces offertes et effusions funèbres étant prisonnière et captive, et me défend-on de déchirer et meurtrir de coups ce mien esclave corps, dont on fait soigneuse garde seulement pour triompher de toi : n'attends donc plus autres honneurs, offrandes ni sacrifices de moi. Tant que nous avons vécu, rien ne nous a pu séparer d'ensemble : mais maintenant à notre mort je fais doute qu'on ne

nous fasse échanger les lieux de notre naissance : et comme toi, Romain, as été ici inhumé en Égypte, aussi moi, malheureuse Égyptienne, ne sois en sépulture en Italie, qui sera le seul bien que j'aurai reçu de ton pays. Si donc les dieux de là où tu es à présent ont quelque autorité et puissance, puisque ceux de par deçà nous ont abandonnés, ne souffre pas qu'on emmène vive ton amie, et n'endure qu'en moi on triomphe de toi, mais me reçois avec toi et m'ensevelis en un même tombeau : car, combien que mes maux soient infinis, il n'y en a pas un qui m'ait été si grief à supporter comme le peu de temps que j'ai été contraite de vivre sans toi.

» Après avoir fait telles lamentations, et qu'elle eut couronné le tombeau de bouquets, festons et chapeaux de fleurs, et qu'elle l'eût embrassé fort affectueusement, elle commanda qu'on lui apprêtât un bain, puis, quand elle se fut baignée et lavée, elle se mit à table où elle fut servie magnifiquement. Et cependant qu'elle dînait, il arriva un paysan des champs qui apportait un panier : les gardes lui demandèrent incontinent que c'était qu'il portait céans : il ouvrit son panier, et ôta les feuilles de figuier qui étaient dessus, et leur montra que c'étaient des figues ; ils furent tous émerveillés de la beauté et grosseur de ce fruit. Le paysan se prit à rire, et leur dit qu'ils en prissent s'ils voulaient : ils crurent qu'il dît vrai, et lui dirent qu'il les portât céans. Après que Cléopatra eut dîné, elle envoya à César des tablettes écrites et scellées, et commanda que tous les autres sortissent des sépultures où elle était, fors ses deux femmes : puis elle

ferma les portes. Incontinent que César eut ouvert ces tablettes et eut commencé à y lire des lamentations et supplications par lesquelles elle le requérait qu'il voulût la faire inhumer avec Antonius, il entendit soudain que c'était à dire, et y cuida aller lui-même : toutefois, il envoya premièrement en grande diligence voir que c'était. La mort fut fort soudaine : car ceux que César y envoya accoururent à grande hâte et trouvèrent les gardes qui ne se doutaient de rien, ne s'étant aucunement aperçu de mort; mais quand ils eurent ouvert les portes, ils trouvèrent Cléopatra raide morte, couchée sur un lit d'or, accoutrée de ses habits royaux, et l'une de ses femmes, celle qui avait nom Iras, morte aussi à ses pieds; et l'autre, Charmion, à demi-morte et déjà tremblante, qui lui raccoûtrait le diadème qu'elle portait à l'entour de la tête : il y eut quelqu'un qui lui dit en courroux : Cela est-il beau, Charmion? *Très-beau*, répondit-elle, *et convenable à une dame extraite de la race de tant de rois.* Elle ne dit jamais autre chose, mais chût en la place toute morte près du lit.

» Aucuns disent qu'on lui apporta l'aspic dedans ce panier avec les figues, et qu'elle l'avait ainsi commandé qu'on le cachât de feuilles de figuier, afin que, quand elle penserait prendre des figues, le serpent la piquât et mordît, sans qu'elle l'aperçût première; mais que quand elle voulut ôter les feuilles pour reprendre du fruit, elle l'aperçut et dit : Es-tu donc ici? et qu'elle lui tendit le bras tout nu pour le faire mordre. Les autres disent qu'elle le gardait dedans une buie, et qu'elle le provoqua et irrita avec un fuseau d'or, tellement que le serpent courroucé

sortit de grande raideur et lui piqua le bras; mais il n'y a personne qui en sache rien à la vérité. Car on dit même qu'elle avait du poison caché dedans une petite râpe ou étrille creuse qu'elle portait entre ses cheveux, et toutefois il ne se leva nulle tâche sur son corps, n'y eut aucune apercevance ni signe qu'elle fût empoisonnée, ni aussi d'autre côté ne trouva-t-on jamais dans le sépulcre le serpent : seulement dit-on qu'on en vit quelque frai et quelque trace sur le bord de la mer, là où regardait le sépulcre, mêmement du côté des portes; aucuns disent qu'on aperçut deux piqûres, en l'un de ses bras, fort petites et qui n'apparaîssaient quasi point. A quoi il semble que César ajouta foi pour ce qu'en son triomphe il fit porter l'image de Cléopâtre qu'un aspic mordait au bras. Voilà comme on dit qu'il en alla. Quant à César combien qu'il fut fort marri de la mort de cette femme, si eut-il en admiration la grandeur et noblesse de son courage et commanda qu'on inhûmat royalement et magnifiquement son corps avec celui d'Antoine, et voulut aussi que ses femmes eussent pareillement honorables funérailles. Cléopâtre mourut en l'âge de trente-huit ans, après en avoir régné vingt et deux et gouverné avec Antoine plus de quatorze. »

(PLUTARQUE.)

NOTE VIII

Pages 129 et 130.

CLÉOPATRE.

Et bien ! Iras, qu'en penses-tu ? marionnette égyptienne.

tu vas être exhibée dans Rome ainsi que moi! de misérables artisans avec des tabliers, des équerres et des manteaux crasseux, nous hisseront à la portée de tous les regards : leurs haleines épaisses, empuanties par une nourriture grossière, feront un nuage autour de nous, et nous serons forcées d'en aspirer la vapeur.

IRAS.

Aux Dieux ne plaise!

CLÉOPATRE.

Oui, cela est certain, Iras, d'insolents licteurs nous rudoieront comme des filles publiques, de sales rimeurs nasilleront sur nous des ballades! des comédiens expéditifs nous parodieront en impromptus et figureront nos orgies d'Alexandrie et je verrai quelque garçon criard singer la grande Cléopâtre, dans la posture d'une prostituée.

IRAS.

O Dieux bons!

CLÉOPATRE.

Oui, cela est certain.

IRAS.

Je ne le verrai jamais, car mes ongles, je suis sûre, sont plus forts que mes yeux.

CLÉOPATRE.

Certes, voilà les moyens de déjouer leurs préparatifs et d'écraser leurs projets sous le ridicule.

(*Entre Charmion*.)

Eh bien Charmion? mes femmes, parez-moi comme une reine, allez me chercher mes plus beaux vêtements : je vais encore sur le Cydnus à la rencontre d'Antoine... Vite Iras! Oui, ma noble Charmion, nous allons en finir, et

quand tu auras achevé cette tâche, je te donnerai congé jusqu'au jour du jugement.

(*A Iras*).

Apporte-moi ma couronne et le reste.

(*Sort Iras. Rumeur au dehors*).

D'où vient ce bruit. (*Entre un garde.*)

LE GARDE.

Il y a ici un homme de la campagne qui veut absolument être admis devant Votre Altesse.

CLÉOPATRE.

Qu'il entre. (*Sort le garde.*) Quelle noble action peut s'accomplir avec un pauvre instrument! Il m'apporte la liberté. Ma résolution est fixée et je n'ai plus rien d'une femme en moi! Désormais, de la tête aux pieds, je suis un marbre impassible, désormais, la lune variable n'est plus ma planète.

SHAKESPEARE : *Antoine et Cléopâtre.*)

Les Romains de cette période recrutaient surtout en Syrie et en Andalousie ce que nous appelons aujourd'hui *le corps de ballet :* danseuses, figurantes et autres prêtresses du temple d'Aphrodite. Ces jolis vers que nous avons essayé de traduire, sont attribués à Virgile par Lampride.

Au bruit rhythmé des tambourins,
Coiffée à la milésienne,
La ballerine syrienne,
Lascive fait ployer ses reins.

Ivre d'amour et demi-nue,
Elle arrondit ses divins bras.

Chantant et dansant sur le pas
De la taverne bien connue :

« Pourquoi fuir et passer ainsi
Par la rue, ardente, affairée.
Quand, de sa voix énamourée,
Le Plaisir vous appelle ici?

» Ne vaut-il pas mieux qu'on s'étende
A l'ombre du platane épais,
Sur les coussins soyeux et frais,
Parfumés d'ambre et de lavande?

» Si vous êtes sages, venez
Chercher ici l'oubli des choses;
Dans la coupe effeuillez les roses,
Et, de verveine couronnés,

» Livrez votre lèvre aux caresses
De la plus belle d'entre nous:
Laissez-la dénouer sur vous,
L'or et l'ébène de ses tresses.

» Et ne la quittez, blanche Hébé,
Que lorsque, sous sa main divine,
Le dernier souci qui vous mine,
De votre front sera tombé.

» Venez cueillir les anémones,
Venez rire et boire, en aimant;
Est-ce pour votre enterrement
Que vous garderez les couronnes?

» Les dés et les femmes d'abord,
Honni soit qui gémit et pleure!
— Vivez, aimez, vous dit la Mort,
Vivez, car je viens à mon heure! »

NOTE IX

Page 142.

On sait peu de choses du père de Livie, et ce peu de choses ne dit rien de bon. Un procès scandaleux, où Cicéron le défendit et qu'il gagna pourtant, nous le représente comme un homme de concussion et de rapine. Ce qui n'empêche pas Velleïus Paterculus de faire honneur à sa souveraine, d'avoir pour père, un si noble et si vaillant citoyen : *Livia nobilissimi et fortissimi viri Drusi Clodiani filia.* A l'époque de la mort de César, il était du parti républicain, et à ce titre, fut proscrit par Octave et les triumvirs ; à Philippes, Brutus le vit combattre à son côté. Trop fier pour aller, après la défaite, implorer la grâce du vainqueur, il imita l'exemple de son chef et se tua dans sa tente en se frappant de son épée. Au moment où, par cette mort héroïque, son père couronnait une existence moins que glorieuse, Livie, — née le 28 septembre de l'année 57, avant J.-C. — avait seize ans, et déjà elle était la femme de Tibère Claude Drusus Néron, lequel dépassait la cinquantaine.

Triste jeunesse que la sienne ! Depuis la mort sanglante de son père, quelques mois à peine s'étaient écoulés, lorsque le 16 novembre, dans sa maison du Palatin, elle accoucha d'un fils, celui-là qui devint plus tard l'empereur Tibère. Bientôt, éclatent les événements qui l'entraînent elle et son mari dans leur tourbillon.

Drusus Néron avait exercé la questure sous le grand Jules, et commandé, non sans honneur, la flotte de César devant Alexandrie, en récompense de quoi le Dictateur lui conféra la dignité de grand-prêtre et l'envoya à Narbonne et à Arles pour y diriger la colonisation ; mais, comme tant d'autres, le Claudien se montra, paraît-il, peu reconnaissant. César n'eut pas plutôt rendu l'âme, que Drusus passa au camp de ses meurtriers et proposa au Sénat de leur voter des récompenses. Nommé préteur par le Sénat, il prolongea ses fonctions illégalement lors de la première rupture entre Antoine et Octave, et finit, pendant la guerre qui suivit, par se joindre au consul Lucius Antoine, frère du triumvir, il se retira avec lui dans Pérouse. La victoire ayant tourné contre son parti, il gagna Préneste, puis Naples, s'efforça de soulever les mécontents et d'armer les esclaves. Nouvel échec et nouvelle fuite. Octave s'avançait triomphant; on se rendit en Sicile près de Sextus Pompée : autres affronts ; loin de l'accueillir à bras ouverts, Pompée lui refuse les honneurs des faisceaux, disant que sa préture ayant pris fin, il n'y avait plus aucun droit. De Sicile, Drusus fit voile vers la Grèce pour s'y rattacher à Marc-Antoine, dont les rapports avec Octave étaient on ne peut plus tendus.

La situation s'étant améliorée par le traité de Brindes, et la paix conclue aussi pour quelque temps avec Sextus Pompée, il profita des circonstances pour rentrer dans Rome.

De toutes ces traverses et de tous ces périls fut Livie, la jeune épouse menant avec elle son mignon Tibère, dont les cris risquaient à chaque instant de compro-

mettre les fugitifs et de dénoncer leurs cachettes à l'ennemi. En Sicile, en Grèce, elle accompagna son mari. A Lacédémone, une nuit, la bande fut prise dans un bois en plein incendie, et Livie ne parvint à s'échapper que ses habits en flammes et les cheveux brûlés. On peut croire que toutes ces angoisses ne firent qu'exalter le sentiment de tendresse qu'elle montra par la suite pour son premier né.

A ce moment du retour à Rome, Livie avait dix-huit ans. Sa beauté, les grâces de sa personne, l'intérêt qui s'attachait à son aventureuse destinée, ne tardèrent point à soulever dans la ville une certaine émotion, et bientôt, à la tête des plus ardemment épris, figura le jeune triumvir, très-accessible aux charmes de l'amour, et même fort galant, quoiqu'en disent les panégyristes de sa chasteté. Marié depuis peu et pour des motifs politiques à Scribonia, deux fois veuve et déjà mère, Octave ne ressentait qu'un goût médiocre pour sa femme; les plaintes de Scribonia, ses fureurs jalouses irritèrent en lui la passion, il s'adressa directement à l'époux de Livie, lequel ouvrit à ses projets une oreille qu'il eut peut-être été dangereux de trop vouloir tenir fermée. Quant à Livie, on allait au devant de ses vœux. Jeune, ambitieuse et superbe, elle quittait un homme âgé dont la carrière était finie, un simple particulier, pour l'héritier de César, pour Octave maître à vingt-quatre ans de la moitié du monde. La séparation eut donc lieu; Livie était à ce moment grosse de six mois, mais Octave ne voulait attendre, et la jeune femme vint s'asseoir au foyer de son nouvel époux. Heureux les forts, il n'est contre eux, droits, ni religion, ni scandale! Le premier mari,

(cet homme magnanime et de haute culture, pour parler comme le capitaine Velleïus,) se fit un vrai devoir d'occuper la place de père de famille à la cérémonie nuptiale, et la société romaine, très-susceptible et ne s'épargnant point aux vindictes publiques, eut ce fier courage de chuchotter à ce sujet une épigramme :

C'est signe de bonheur d'accoucher à trois mois!

L'alliance fut célébrée l'an 38, peu avant la deuxième guerre navale contre Pompée. Au banquet, un de ces jouvenceaux blonds et roses que, plus tard, on nomma des pages, et dont les nobles romaines goûtaient beaucoup la gentillesse et le babil, voyant Livie prendre place près d'Octave et loin de Drusus, l'ancien *consort*, qui siégeait à l'autre bout de la table, s'écria : « Mais tu n'y penses pas, maîtresse, c'est là-bas et non ici qu'est ton époux? »

Trois mois plus tard naissait Tibère. Octave a consigné le fait dans ses Tablettes :

« Aujourd'hui, ma femme Livie m'a donné un fils que moi, César, j'ai fait remettre à son père Néron. »

Ce Néron était-il bien le père? L'opinion soutenait le contraire, « *fuitque suspicio ex vitrico per adulterii consuetudinem procreatum.* » Cinquante-deux ans dura cette union, qui d'ailleurs fut des plus heureuses. « Auguste, jusqu'à la fin, ne cessa de l'aimer et de l'estimer ; » ainsi continue Suétone, que sur ce point nul témoignage de l'Histoire ne contredit.

Auguste eut en Livie une femme selon son cœur. Passionné d'abord pour sa beauté, il vécut plus tard sous le charme de ses vertus domestiques, de son es-

prit, de sa haute raison. Lorsqu'elle sentit que ses qualités physiques l'abandonnaient, son caractère, au lieu de se raidir, redoubla d'indulgence et d'aménité. Elle eut pour les faiblesses de l'époux des trésors de condescendance et n'en régna sur lui que plus sûrement. Un jour, comme on demandait à Livie la cause de cette influence à toute épreuve :

« Cela vient, répondit-elle, de ma modération et de ma probité. Tout ce qu'il a voulu, je l'ai fait avec joie, sans jamais chercher à m'entremêler dans ses affaires, ni lui témoigner la moindre jalousie à l'endroit de ses amours que je m'évertuais à paraître ignorer. »

L'histoire des Cours antiques et modernes est pleine de ces acquiescements pratiques. Du premier rang passer au second, mais n'abdiquer jamais ; ne point se retirer, s'interposer, grande maxime à l'usage des favorites qui veulent braver l'outrage des ans, et dont peut s'accommoder parfois aussi l'ambition d'une femme légitime !

Suétone n'affirme rien, mais il donne à supposer tout. Du reste, les écrivains latins ont de ces évolutions soudaines à déconcerter les plus intrépides ; au milieu d'un éloge des mieux sentis, ils se ravisent, se retournent et vous lancent un seau d'eau froide au visage du lecteur, tout chaud de leur enthousiasme. En pareil cas, un simple mot suffit : « *ut ferunt.* » *On raconte*, *je me suis laissé dire* : Il n'en faut pas davantage, et voilà l'honnête femme transformée en courtisane, en empoisonneuse, le héros devenu rufian. Tacite s'entend à jouer de cet air comme pas un. Parlant des jeunes princes Lucius et Caïus, il commence par attribuer leur fin prématurée à des causes

toutes naturelles, et ne vous quitte qu'après avoir, à son ordinaire, ouvert le champ aux conjectures. « *Lucium Cæsarem ad hispanienses exercitus, Caïum remeantem Armenia et ex vulnere invalidum, mors fato propera, vel novercæ Liviæ dolus abstulit.* » En propres termes : ils sont morts de leurs blessures, ou de la fièvre quarte, à *moins* que ce ne soit leur marâtre Livie qui, traîtreusement, les ait fait disparaître.

NOTE X

Page 147.

La position, malgré ses difficultés, ne déconcerta point la superbe Claudienne qui, d'ailleurs, allait avoir affaire à d'autres périls.

A peine relevé de son deuil de famille, Auguste se reprit à ses plans; l'intérêt dynastique lui commandait de couper court au veuvage de la jeune princesse en qui reposaient les dernières espérances de son sang. Il s'agissait de donner à Julie un nouvel époux, et son choix se porta sur Agrippa, le vainqueur d'Actium. Mécène fut l'instigateur de cette alliance avec l'homme que Jules César, grand connaisseur de ses semblables, avait légué à son neveu, comme camarade et compagnon d'armes, et dont le dévouement ne s'était jamais démenti. Sans lui, peut-être que la main d'Octave n'eût point osé s'étendre sur l'héritage du Dictateur; sans lui, la Monarchie universelle n'eût pas été fondée. Il avait fait toutes les campagnes de

terre et de mer, vaincu à Pérouse et dans les Gaules, battu Sextus Pompée, triomphé même d'Antoine. Ses immenses richesses, il les employait aux embellissements de Rome, heureux et fier d'orner la résidence de son ami, de son maître, auquel c'était sa joie d'obéir, comme c'était son bon-plaisir de commander aux autres. « *Aliis sane imperandi cupidus, parendique, sed uni, scientissimus.* » L'insigne préférence accordée d'emblée à Marcellus, un enfant qui ne se recommandait par aucun gage, l'avait d'abord assez mécontenté. Mais à la mort du jeune prince, Auguste, bien conseillé, eut un retour, et définitivement associa aux intérêts de sa dynastie, l'homme qui lui avait conquis l'empire du monde, et qui, d'ailleurs, était déjà de sa famille, ayant épousé en premier hymenée Marcella, fille d'Octavie. Agrippa, du même âge qu'Auguste, accomplissait sa quarantième année ; une réjouissante perspective de progéniture s'offrait aux yeux de l'Empereur. Caïus naît d'abord, puis Lucius, et tous deux aussitôt adoptés, sont investis du droit de succession à la couronne. Agrippa, toujours grandissant, marchait désormais l'égal d'Auguste ; si bien que dans ce soldat, ce politique hors de pair, le peuple s'accoutumait à voir l'héritier éventuel de l'empire au cas où César viendrait soudainement à quitter la place. Avec de pareils hommes, le mieux est de s'entendre, à moins de se sentir de force à les abattre. Livie prodigua les avances et rechercha pour l'aîné de ses fils, pour Tibère, la main de Vipsania, fille d'Agrippa, née d'un premier mariage. Puis, travaillée du besoin de s'introduire par tous les côtés dans la dynastie, de mêler le sang de Claude au sang de Jules, elle obtint, pour Drusus, une

nièce d'Auguste, la jeune Antonia, issue de la courte union d'Octavie avec l'amant de Cléopâtre. Cette alliance, qui valut à Rome Germanicus et l'empereur Claude, consolidait la position de Livie dans la famille de César; mais où le génie de la femme intrigante frappa, ou crut frapper son coup de maître, ce fut lors de la mort absolument inattendue d'Agrippa.

Livie touchait donc enfin au comble de ses vœux; à sa droite, pour son ambition, elle avait Tibère qui décidément règnerait un jour; à gauche, du côté du cœur et pour ses clandestines prédilections maternelles, elle avait Drusus, celui qu'on supposait l'enfant d'Auguste; Drusus, non moins vaillant, non moins doué, mais plus ouvert, plus franc et meilleur compagnon que Tibère, en qui l'âcre sang des Claude coulait sans mélange. C'était par ce côté que le Destin allait entamer son œuvre. En l'automne de l'an 745, Livie et l'Empereur visitaient leurs provinces du Nord, quand un douloureux message leur parvint. Drusus, victorieux, se mourait au fond de la Germanie des suites d'une chute de cheval. Tibère, de retour de sa troisième campagne de Pannonie, se trouvait à Padoue, à la rencontre de ses parents. A cette nouvelle, il part, traverse les Alpes et le Rhin, et ne rejoint son frère que pour le voir expirer dans ses bras. Un dernier devoir lui reste : ramener le corps dans sa patrie. A pied, en plein hiver, il conduit par l'Italie les funérailles qui ne sont, sur tout le parcours, qu'une sorte de pompe triomphale : « *funus triumpho simillimum* » écrit Sénèque! De nouveau s'ouvrait le mausolée des Jules; mais au lieu de Marcellus, un enfant, c'était un jeune héros, c'était un homme qui se présentait. Auguste

ressentit cruellement le deuil; la douleur de Livie fut immense, bien que sobre de démonstrations. Les plaintes, les sanglots d'une Octavie ne convenaient point à cette femme forte (*femina maxima*) — toujours Sénèque — qui savait, jusque dans ses misères, se souvenir que Rome ne la perdait pas de vue. Un sage de l'intimité d'Auguste, l'alexandrin Arius, l'aida beaucoup de ses consolations et souvent, dans la suite, elle reconnut la salutaire influence du moraliste sur les blessures de son âme.

A trois ans de distance, une autre épreuve l'attendait. Je veux parler de la retraite volontaire de Tibère et de cet exil auquel il se condamna de son propre mouvement, après s'être démis de toute situation dans l'armée et dans l'État. A la fleur de l'âge, au plein de son activité, de ses succès, Tibère, après deux consulats et deux triomphes, abandonnait brusquement la carrière, et Livie savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur le motif de cette détermination irrévocable. L'intrigue du mariage portait ses fruits; qui sème le vent recueille la tempête. « Son désastreux mariage avec Julie fut la cause vraie, intime, de sa retraite à Rhodes. » C'est Tacite qui nous le dit. Alliance funeste dont Livie pouvait se reprocher d'avoir été l'âme! Cette épouse répudiée par ordre, sa Vipsania Agrippa, Tibère l'adorait à ce point que, l'ayant un jour rencontrée, ses yeux fondirent en larmes, au grand mécontentement de Livie et d'Auguste, lesquels, ajoute Suétone, s'arrangèrent de manière à empêcher le fait de se reproduire. En revanche, il ne ressentait pour Julie que de l'éloignement. Peut-être l'avait-il trop bien connue quand elle était la femme d'Agrippa.

Parmi ses nombreuses aventures, qui dès lors faisaient bruit, on se racontait certain caprice que la fille de César avait eu pour le fils de Livie, un des hommes les plus beaux et les plus robustes de son temps. Tibère, taciturne et farouche, négligea les avances. En place du lion qu'elle voulait, la chasseresse au bois ne trouva qu'un sanglier se rembûchant, et quitta le jeu sans pardonner.

A cinquante ans, le grand homme de guerre et de gouvernement disparaîssait, laissant vide la première place auprès d'Auguste, et libre la main de sa fille Julie.

« Tibère, se dit Livie, héritera des deux, » ce qui advint.

Le plus récent historien anglais de la Rome impériale, Merivale, traite Livie d'intrigante consommée, *consummate intriguer*. Le choix des moyens en effet, lui importait peu, et son exemple est là pour nous montrer comment, par la persistance et l'habileté, sinon par le crime, on atteint chacun de ses buts. Trop d'habileté, pourtant, cette fois, nuisit, et l'excellente mère, en se dépensant de la sorte au profit de son fils, réussit à troubler son bonheur domestique, et par suite, à développer dans ce caractère naturellement sombre, cette hypocondrie atroce dont le Sénat et le peuple romain eurent plus tard à s'accommoder. Tibère aimait Vipsania, sa jeune femme, très-douée du côté de l'esprit et tenant de race, au dire de Cicéron. Elle avait eu pour mère, une fille de Pomponius Atticus. Et c'était cette honnête compagne, la mère de son fils Drusus, grosse dans ce moment, qu'il allait avoir à sacrifier aux menées tracassières de Livie, en proie à

cette seule idée de mettre Tibère aux lieu et place d'Agrippa en lui faisant épouser Julie. Auguste, vieux mari toujours sous le charme, voulut ce que voulait sa femme; il intervint au nom de la raison d'État, et Tibère, chapitré, harcelé, dut se conformer aux plans de Livie, obéir à l'ordre du souverain, qu'une longue habitude de soumission lui avait appris à respecter en courbant la tête. Ombrageux et défiant envers tout le monde, il se défiait d'ailleurs trop de lui-même pour pouvoir résister longtemps. Il céda, mais sachant bien et ce qu'il abandonnait et ce qui l'attendait. Ce fut avec des larmes plein les yeux qu'il remit à sa chère femme l'acte de divorce, puis se tourna vers celle qu'il se sentait incapable d'estimer et d'aimer jamais. D'un côté, ressouvenir amer, implacable rancune de l'outrage subi; — de l'autre, expérience anticipée, connaissance préventive, absolue d'un naturel vicieux, frivole, indomptable, — c'était, on le voit, se donner la main sous d'heureux auspices!

NOTE XI

Page 158.

Remarquons, en passant, ce goût particulier d'Auguste pour les petits billets. Épistolier et calligraphe, il les multiplie à tout propos. C'est de lui que les Césars modernes, en Autriche, doivent tenir l'usage qu'ils en font dans la pratique du gouvernement.

NOTE XII

Page 182.

Progrès ou décadence, cette statue du *Gladiateur* marque un pas vers le vrai historique, national, typique. A la beauté abstraite du pur hellénisme, à l'idéal de la forme humaine généralisée, succède l'individuel, le caractéristique. Ce guerrier mourant est bien un Dace, un Gaulois; sa moustache, la chaîne qu'il porte au cou, son large bouclier, sa trompe de combat, ses cheveux hérissés en broussailles et retombant touffus et bas sur la nuque, ne sont pas les seuls traits qui le distinguent; tout l'ensemble de la physionomie est d'un Barbare. La force brute domine, rien qui rappelle le gymnase et son entraînement modérateur; la peau, d'un grain plus rude et l'étoffe moins élastique, trahit l'âpre influence des climats du Nord, et la conformation de la tête ainsi que l'air du visage s'éloignent de la tradition grecque. Nous sommes sur la voie du naturalisme, du portrait. Lysippe et son école ont passé par là. L'homme réel va maintenant avoir son tour, et sans nul préjudice pour les dieux; car cet art auquel la reproduction exacte d'un Barbare mourant ne paraît pas une besogne indigne, est le même qui, de longs jours plus tard, créera l'Apollon du Belvédère.

NOTE XIII

Page 261.

C'est ainsi qu'il écrivait de Dresde, en parlant des pompes musicales de l'Église catholique : « Jamais je ne me suis senti si profondément ému au plus intime de mon être; notre culte, à nous autres, n'est rien, il ne s'adresse qu'à la froide raison, tandis que le Catholicisme enflamme tous les sens. Au pied de l'autel, dévotement agenouillé, priait un brave homme, et avec quelle ferveur! le doute ne l'assiégeait pas ; il croyait. Un indicible besoin me possédait de m'humilier à son côté et de fondre en larmes. Hélas! mon Dieu! un grain d'oubli, un seul, et je me serais fait catholique avec joie! »

NOTE XIV

Page 269.

Voltaire avait donc raison, seulement, il a dit qu'il fallait à cette besogne un grand poëte, et nous voyons le comte Siméon s'inscrire en faux contre cette opinion, qu'il traite de boutade, et protester dans la préface même d'une traduction en vers au nom des droits imprescriptibles de la médiocrité : « Sans doute nous pensons que le mieux est de traduire en vers les œuvres d'un poëte, mais nous sommes loin d'admettre qu'il

n'y ait qu'un grand poëte qui soit capable d'un tel travail. Un grand poëte ne l'entreprendra jamais; peut-on supposer un Dante, un Arioste, un Corneille, un Racine, occupés durant de longues veilles à pâlir sur une expression souvent impossible à rendre? Leur propre génie, leur inspiration personnelle, les excitent et les poussent; ils ne peuvent condamner au néant les grandes et poétiques conceptions qui fermentent dans leur esprit. Non, jamais œuvre pareille ne sera accomplie par un grand poëte; il laissera toujours à d'autres l'œuvre de la traduction. » J'avoue que le raisonnement me paraît singulier. Un grand poëte, dit-on, n'entreprendrait jamais un tel travail; quelle idée! Goethe passe généralement pour un assez grand poëte, et Schiller aussi, j'imagine; nous ne sachions pas cependant que cette grandeur ait empêché l'un de traduire le *Mahomet* de Voltaire, et l'autre de mettre en vers allemands la *Phèdre* de Racine. Marot traduisant les *Psaumes*, Corneille l'*Imitation*, ont dû pâlir plus d'une fois « sur une expression impossible à rendre, » et Racine, dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, oubliait son propre génie pour s'inspirer des Écritures.

Il n'importe, j'eusse aimé voir la muse d'un poëte parlant la langue de ce temps-ci s'exercer sur Horace. M. Leconte de Lisle a préféré s'en tenir modestement à la prose, ce qui n'empêche pas sa traduction d'être une œuvre d'art. On y sent l'honnêteté, le ferme propos, l'exactitude, et, d'un bout à l'autre, la main d'un homme habile à rendre, dans son mouvement et sa couleur, le texte dont il a d'abord pénétré l'esprit. Peut-être cette forme est-elle par instant un peu sévère; quant à moi, je ne m'en plains pas. Une bonne tra-

duction ne saurait être absolument impersonnelle : on prête à son modèle, on y met du sien, là est le *quid nimis* inévitable, et mieux vaut, en pareil cas, pécher par la dignité que par la gaudriole. Évitons surtout de faire d'Horace une sorte de Désaugiers, membre du Caveau. Plût à Dieu que M. Leconte de Lisle n'eût point d'autre tort! Le malheur veut qu'il s'entête dans une affectation qui semble inventée à plaisir pour l'agacement du lecteur. Qu'en traduisant Homère ou Hésiode on écrive *Ephaïstos* au lieu de Vulcain, *Aphroditè* au lieu de Vénus, *Arès* à la place de Mars, cela peut s'expliquer au besoin par certain sentiment d'ailleurs exagéré des restitutions historiques, bien que, tout le monde sachant que la nomenclature des dieux de la Grèce n'est point celle des dieux de Latium, il fût parfaitement inutile, sinon puéril, de venir tant appuyer sur ce sujet. Au point de vue de l'érudition, c'était ce qu'on appelle enfoncer une porte ouverte et taquiner toutes nos habitudes sans rien nous apprendre de nouveau; mais lorsqu'il s'agit d'un poëte latin, quelle raison d'être a cette fantaisie? Écrire le *Capitolium* au lieu du Capitole, le *Tiberis* au lieu du Tibre, *Roma* au lieu de Rome, voyez un peu la belle avance! C'est tout simplement se donner la satisfaction de manquer à la syntaxe des deux langues, car un substantif qui se décline ne comporte pas notre article, et pour être dans la vérité du système, il faudrait dire, non pas comme vous dites : « Nous avons vu le *Tiberis jaune*, » mais « Nous avons vu Tiberim jaune. » — « Il aimait à vivre dans la débauche à *Roma* et en savant à *Athenæ*. » Je cueille au hasard cette phrase de la VIIe satire du livre II, et me demande

ce que M. Leconte de Lisle penserait d'un de ses confrères qui, traduisant de l'anglais, écrirait : « Il aimait à vivre dans la débauche à *London* et en savant à *Venice.* » Et jugez maintenant de la contradiction, le même auteur qui s'ingénie à ne jamais prononcer que Mæcenas, Augustus, Virgilius, Horatius, intitule son livre « Œuvres d'Horace, » et nous annonce au dos du volume une prochaine édition des « Œuvres de Virgile. » Le suprême de l'art serait de faire qu'une traduction eût l'air d'être le texte même du poëte transporté de sa langue originelle dans celle de son interprète. M. Leconte de Lisle s'acharne au contraire à dérober cette illusion au lecteur ; il contourne sa phrase à plaisir, recherche les mots inusités ; bref, il a son système, et c'est là le point critique d'un travail qui porte à maint endroit la marque du savoir et du talent. D'ailleurs, tous ces noms propres, empruntés au vieux langage du seizième siècle, sont aujourd'hui trop entachés de ridicule ; qui les emploie a l'air de se moquer ; laissons donc Apollo, Juno et Cupido s'en aller du côté des *cascades*, et tenons-nous-en comme source à la langue d'André Chénier :

Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute.
O Smynthée Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant...

Celui-là par exemple était fait pour traduire Horace. Si j'étais un fidèle, un dévot, je ne cesserais de regretter qu'un tel monument n'existe pas, et ce qui pousserait au comble mon désespoir, ce serait de penser que Paul-

Louis Courier a pu mourir, lui de même, sans rien nous léguer de ce genre.

NOTE XV

Page 283.

Une traduction en vers d'André Chénier, une version de Paul-Louis, quel double idéal ! L'excellent comte Siméon l'eût-il seulement entrevu, lui, modeste à ce point qu'il se refusait à croire qu'une tâche à laquelle il se vouait avec tant de persévérance pût occuper des talents de premier ordre? Si la patience était le génie, l'auteur de cette nouvelle traduction en vers aurait des droits au laurier de Delphes. Dix ans de sa vie il s'y adonna tout entier, puis, son œuvre littéraire achevée, commencèrent les travaux de l'édition, car, pour mener à bout de telles entreprises, il faut deux conditions qui ne marchent pas toujours ensemble : le loisir et la fortune. « Vous êtes donc bien riche ? »

Ce mot d'une Phryné du siècle à son galant de la veille réclamant un nouveau rendez-vous pour la nuit prochaine, la Muse, trop souvent, hélas ! le répète à ses courtisans. Par bonheur, le comte Siméon était assez riche pour payer, non point sa propre gloire,— il avait pour cela trop d'esprit, — mais celle du poëte de ses plus délicates prédilections. L'ouvrage, incessamment surveillé, s'imprimait par ses soins en toute magnificence ; deux volumes avaient paru, morceaux

de choix, objets de luxe, lorsque, brusquement, la mort vint saisir cet honnête homme, qui s'en alla du moins avec la conscience d'avoir mis la dernière main à l'œuvre la plus chère de sa vie. Les satires, les épodes, les odes, il a tout versifié, tout annoté, multipliant les variantes jusqu'à ciseler en sonnet telle odelette déjà coulée en strophes ; « mais, ces odes variant de huit à vingt-quatre vers, il n'était pas toujours facile de les étendre ou de les resserrer dans les quatorze vers obligés du sonnet, sans rien ajouter au texte du poëte latin et sans rien en retrancher, il fallait quelquefois développer l'idée et quelquefois la rendre plus concise. »

NOTE XVI

Page 284.

Sa poétique est celle de Delille, comme sa rhétorique est de Fontanes. Il paraphrase et *périphrase*, ralentit le mouvement, cherche sa rime. La muse d'Horace, pendant ce temps, file et gagne au pied; il arrive pourtant, quelque peu essoufflé, mais toujours exact. Son vers, sans avoir grand éclat, se tient sur ses jambes ; ses rhythmes, insidieusement choisis pour laisser au traducteur un plus libre espace où se mouvoir, ont de la tournure et du nombre. Vous êtes en présence d'un bon esprit, familiarisé de longue date avec la tablature, et qui, très-versé sur le sens, vous intéresserait encore par le sincère et profond

amour de son sujet. C'est l'enthousiasme du vrai croyant, une admiration qui, du poëte, s'étend à l'homme et ne fléchit pas même devant certaines défaillances de caractère sur lesquelles il eût mieux valu ne pas insister. « Horace a vécu à une époque troublée par les guerres civiles, il s'était rangé d'abord parmi ceux qui pensaient défendre la liberté; dès qu'avec son admirable bon sens il eut reconnu que l'ambition des uns et l'aveuglement des autres ne servaient qu'à entretenir les discordes civiles, il n'hésita pas à se soumettre au chef heureux qui rendait enfin le repos au pays : » tant il est vrai qu'en ce bas monde il n'y a que le point de vue qui compte, et qu'un siége au Sénat, sous le dernier empire, était un merveilleux poste d'observation pour envisager favorablement diverses choses de l'antiquité romaine. « Celui qui rendit le pouvoir stable fut donc un politique habile; on oublie trop ce détail quand on attaque Auguste; la saine raison d'Horace entrevit bientôt la vérité, ses plus belles poésies sont la glorification d'un pouvoir tutélaire. » Molière, à tout cela, répondrait : — Vous êtes orfévre, monsieur Josse ! — Le comte Siméon a tellement le besoin de louer tout chez Horace, qu'il lui fait un mérite de n'avoir nommé dans ses vers aucune des grandes dames de l'époque, attribuant à la réserve, au parfait bon goût, une omission nullement volontaire, et que les mœurs de la société romaine lui commandaient. L'ancien monde n'admet au soleil, ne reconnaît que l'homme libre; la femme demeure à l'écart, et c'est à qui ne soulèvera pas le voile dont elle s'enveloppe. Le théâtre, la poésie lyrique, professent à son égard un égal respect.

Qui voyons-nous figurer dans les pièces de Ménandre, de Plaute, de Térence ? Des ballerines, des citharèdes, des aulétrides, un pur fretin d'esclaves et de courtisanes. Les temps ne sont point nés encore où les grandes dames accueilleront les dédicaces des poëtes. Les noms d'une Livie, d'une Julie, ne se prononcent pas ainsi tout haut devant le public, et j'ai peine à comprendre qu'un homme, si au fait de l'Antiquité que l'était le comte Siméon, s'étonne d'un détail de cette importance et le relève avec un tel feu.

APPENDICE

JULES CÉSAR

APPENDICE

JULES CÉSAR

Dans cette trilogie antique : *Antoine et Cléopâtre*, *Jules César*, *Coriolan*, Shakespeare semble avoir résumé le symbolisme de l'Histoire. *Coriolan*, mérite un travail à part, nous l'essayerons peut-être un jour; c'est la lutte des plébéiens contre le patriciat. On ne peut pourtant dire tout, et dans notre étude sur Cléopâtre, nous avons dû bien souvent, à regret, ne toucher que par allusion au grand drame qui sert de corollaire à l'Histoire. *Jules César* ferme la série; ce combat de la république et de la monarchie, dont la Révolution française a fait revivre le spectacle aux yeux des générations modernes, et qui se poursuit devant nous sans que nous en sachions le dernier mot — Shakespeare le met en action, le dénoue, le résume avec l'imposante simplicité d'un Eschyle. Ses personnages, quelle que soit la langue qu'ils parlent, la religion, les mœurs dont ils relèvent, le costume qu'ils portent — appartiennent à l'idéal humain —

et nous intéressent, parce que les causes qu'ils agitent, après dix-huit cents ans, n'ont cessé de nous passionner. A la lecture, comme à la représentation de cette tragédie philosophique, et si haut montée sur le cothurne, le sentiment nous vient que les choses en réalité n'ont pu se faire autrement que nous le voyons-là ; et cependant, ces personnages sont des idées ; mais dans quelles figures vivantes, humaines, s'incarnent ces abstractions ! Chez César, c'est le prince de tous les temps qui se manifeste, et nul grand citoyen n'exista jamais qui n'ait eu l'âme de Brutus. Quelle force dans cette idée survivant au héros qui la représente, dans cette opiniâtre et démoniaque influence d'une action invisible sur les événements de la politique ! « L'esprit de César crie vengeance par la bouche de ses vingt blessures ! » et c'est cet esprit qui, plus encore que les armes d'Antoine et d'Octave, aura raison de Brutus en venant troubler sa conscience. Aucun de ces épisodes malencontreux, qui trop souvent se rencontrent dans Shakespeare, n'interrompt le cours solennel de la tragédie ; les femmes même, Porcia, Calpurnie, ont l'accent rigide, la virilité ; tout le monde paraît n'avoir à cœur qu'un intérêt : l'État. Liberté ou servitude, que va-t-il retourner ? Tous sont à la partie, affairés, haletants, jouant leur tête. En dehors de la politique, un seul sentiment anime ces divers courages : l'amitié. Brutus et Cassius sont deux frères. Le plus noble trait du caractère d'Antoine est dans sa fidélité à son ami renversé, et c'est encore cette amitié pour César qui fait le plus douloureux du combat que les idées de vertu et de liberté se livrent dans le sein de Brutus.

I

Jules César est le premier des trois drames antiques de Shakespeare. Il prend sa date en 1602. *Antoine et Cléopâtre*, et *Coriolan*, ne viennent ensuite qu'à plusieurs années de distance. L'évolution fut donc tout à l'inverse de ce que nous voyons se produire chez Voltaire, qui, né parmi les Grecs et les Romains de la tragédie classique, ne soupçonna que sur le tard, et vaguement, quel parti se pourrait tirer d'un genre procédant de l'Histoire nationale, et par là s'adressant à la conscience même du pays. « Cette nouveauté pourraît être la source d'une espèce de tragédie qui, jusqu'à présent, nous a manqué, et dont le besoin se fait sentir. »

Shakespeare, avant d'aborder les Romains, avait épuisé la chronique d'Angleterre; évoqué, dramatisé avec leurs conséquences nationales, toutes les grandes catastrophes; recomposant le passé, incarnant les faits dans des figures tellement vivantes que ses tragédies resteront de l'histoire, non-seulement pour le peuple, mais pour quiconque étudie le jeu des passions et leur influence sur les événements. *Jules César*, comme les deux autres drames de cette série, fut emprunté au Plutarque de North. C'est à peine si l'on découvre trace d'invention dans la fable de ces drames plus étroitement encore rattachés à l'Histoire qu'aucune des pièces nationales. Shakespeare se contente d'organiser les matériaux, d'élever, par son dialogue, la simple narration au mouvement, à la couleur de la vie dramatique. Traits de mœurs, anecdotes, jusqu'aux moindres particu-

larités, jusqu'aux *mots*, tout est là fondu, amalgamé de telle sorte qu'il arrive, aux plus connaisseurs, de prendre pour du Shakespeare ce qui est de Plutarque même. Les présages annonçant la fin du dictateur, les prédictions du devin et d'Artémidore, la superstition de César au sujet des femmes stériles qu'on effleure sur son chemin à la course des Lupercales, la défection de Cicéron, les rapports d'existence entre Brutus et sa femme, l'épreuve que s'inflige Porcia; ses discours, ses angoisses, sa mort, pas un détail ne manque; ces mouvements, ces phénomènes qui précèdent la catastrophe vous tiennent haletant : les artifices de Décimus Brutus pour engager César à sortir, les divers incidents de la scène du meurtre, et plus tard la discorde au camp des républicains, l'entretien des deux généraux sur le suicide, l'apparition à Brutus de son mauvais génie, les fautes commises pendant la bataille, incertaine d'abord, reprise ensuite et perdue, la fin tragique et volontaire des deux amis, ce Cassius qui se tue avec l'épée dont il a frappé César, l'Histoire vous déborde, et le poëte n'en sera que plus merveilleux d'avoir su manipuler ces éléments de façon à produire une des pièces les plus virtuellement dramatiques qui se puissent jouer au théâtre.

Dirai-je qu'au premier coup d'œil cet art paraît n'en pas être un, tant les coupures et les adaptations sont pratiquées comme sans y toucher, tant les morceaux se rejoignent, adhèrent les uns aux autres, formant ce que j'appellerais l'Histoire libre dans le Drame libre [1].

1. Comment un pareil chef-d'œuvre ne figure-t-il pas au Théâtre-Français, alors qu'il en existe une traduction excellente de l'auteur des *Iambes*, et quand verrons-nous une administration supérieure.

L'action remplit un espace d'environ trois ans. Elle commence au milieu de cette fête des Lupercales, où Marc-Antoine offrait le diadème au dictateur. Plutarque observe que le caractère de César s'était, vers la fin, visiblement altéré. Shakespeare a tenu compte de l'indication, c'est pourquoi son Jules César ressemble si peu à celui des *Commentaires*. Le héros est relégué dans l'avant-scène; il faut le chercher dans les entretiens de ses amis qui nous le montrent tel qu'on l'a connu d'abord : simple, naturel, sociable, vivant avec ses légionnaires sur un pied d'égalité. De cette physionomie ouverte, sympathique, le César d'aujourd'hui n'a rien gardé, les victoires, le pouvoir, l'entourage l'ont gâté. Monté sur la cime, il hésite au seuil de l'usurpation. Adulé, applaudi, omnipotent, il n'a plus qu'à étendre la main pour saisir les insignes de cette royauté qu'il exerce de fait, et ce dernier acte l'effraie. Il en a toute l'ambition sans en avoir tout le courage. Il craint de s'être trahi pendant une attaque de haut-mal. En attendant, tous s'humilient à son passage, sa femme le traite en prince, le Sénat romain est *son* Sénat, et dans ses propres traits, dans ses discours, dans son costume, s'affirme la Majesté de

résolûment intelligente, couper court une bonne fois aux éternelles objections de la spéculation et du mauvais vouloir, éludant toujours et se dérobant par des *non possumus* systématiques? Le Théâtre-Français prétend avoir trouvé un tragédien; après avoir tant bien que mal réussi dans Oreste et Néron, ce tragédien voudrait voir un peu à s'essayer dans *Othello*. Mais on ne connaît et ne goûte là que l'*Othello* de Ducis, et quant à reprendre celui d'Alfred de Vigny, ou ce qui vaudrait mieux, à monter une traduction absolument moderne, l'État qui paye pour qu'on fasse à *Marion Delorme* une mise en scène de grand opéra, n'entre point dans ces questions d'art.

l'homme qui se sent, ou plutôt, veut faire croire qu'il se sent inviolable. Un malheur, dit-on, ne vient jamais seul. Une faiblesse en amène une autre. Avec les soupçons, les troubles d'esprit, les irrésolutions, arrivent les superstitions. Son orgueil s'en indigne, il se redresse, les combat, et tombe presque aussitôt dans une extrémité de confiance qui le perd. De là ces airs affectés de sérénité absolue, d'imperturbable équilibre, cette prétendue fixité d'étoile polaire, « sous laquelle se dérobent les désordres de son âme. »

César agrandit la puissance de Rome, et en même temps, à un égal degré, menace la liberté de l'État. Cet homme de génie, ce héros, il s'agit de le tuer; question, au demeurant, fort controversable, et qui prête aux scrupules de conscience bien autrement que le fait dont Hamlet meurt accablé. Si terrible qu'il soit, l'acte exigé du jeune prince de Danemarck répond à une idée de justice. Il ne l'invente pas, il en subit la loi fatale. Brutus, au contraire, agit volontairement, n'obéit qu'à son libre arbitre. Nulle voix de la tombe ne s'élève pour lui dicter sa conduite; en tuant César, il se venge, non pas du mal qu'on lui a fait dans le passé, mais du mal qu'on lui pourrait faire dans l'avenir. Son meurtre est un acte simplement préventif, il le sent; veut la fin, et renie le moyen, risque le premier pas, puis recule devant le second et le troisième.

Pour dire la vérité sur César, je ne me suis jamais aperçu que ses passions aient pris le pas sur sa raison. Mais c'est une chose bien connue que l'humilité est l'échelle de l'ambition à ses débuts, l'échelle que l'ambitieux grimpe la face de son côté, mais lorsqu'il a une fois atteint le faîte suprême, il tourne alors le dos à l'échelle, et regarde en haut les nuages, méprisant les vils degrés par lesquels il est monté. C'est ce que peut faire César;

pour qu'il ne le puisse, il faut donc le prévenir. » La justice humaine eut-elle jamais ce droit de procédure psychologique? Est-il permis à l'individu le plus honnête, le plus pur, de saisir et d'incriminer nos pensées, de frapper l'acte avant son accomplissement. Bacon a dit son mot là-dessus comme Shakespeare. « Dans un banquet auquel assistent Brutus et Cassius, cet argument est discuté. A la demande : s'il est légitime de tuer les tyrans? plusieurs ont répondu : Oui, par cette conviction que la servitude est le pire des maux; d'autres, cependant, se plaisent à rechercher si, pour le bien de la patrie, ou quelque grand intérêt à venir, il peut être permis de s'écarter de la justice? A quoi le thessalien Jason avait coutume de répondre qu'il faut savoir, au besoin, commettre l'injuste, quand le juste doit en résulter; ce qui, de toutes les propositions, est la plus erronée. De ce qui est juste dans notre temps, nous en sommes juges; mais qui peut se porter garant pour l'avenir? C'est affaire aux hommes de se conduire selon la notion du bien et du juste qui règne dans le présent, et de laisser l'avenir à la Providence divine. » Que Brutus n'attendait-il? Qui sait ce que la destinée aurait fait de César avant peu? Avec ce corps flétri, usé, ce tyran démasqué, la maladie, une révolution inattendue, pouvait en finir d'un jour à l'autre. Le crime — par combien d'exemples l'Histoire nous le montre — le crime tombe de son propre poids, et le gouffre où lui-même se rue aveuglément, rend inutiles et les conjurations et le coup de poignard d'un ami.

« Je tiens pour pure vérité, dit Schiller, et je mets en fait que le plus honnête, le plus pur, le plus noble des hommes, s'il se monte la tête pour un certain type imaginaire de vertu et de bonheur, en arrivera bientôt, par

simple enthousiasme pour son idéal, à commettre envers ses semblables des actes non moins arbitraires que ceux du plus égoïste des despotes. Attendu que le sujet de leur double aspiration réside en eux, et non point en dehors d'eux; et que l'homme qui modèle ses actions sur un type absolu qu'il nourrit au fond de sa conscience, n'est pas moins dangereux pour la liberté d'autrui que l'individu qui fait de son propre *moi* son dernier terme. » D'Oreste à Hamlet, de Brutus au marquis de Posa, à Guillaume Tell, vous retrouvez ce conflit, élément d'un effet tragique si puissant. Chez Brutus, nature énergique et résolue, la crise a bientôt fait d'aboutir; tout de suite la pensée et la volonté sont d'accord. Chez Hamlet, c'est le côté négatif du problème qui se développe, et nous assistons à la dissolution de l'individu sous l'action d'un esprit non moins audacieux, non moins vaste dans la théorie qu'il est impuissant dans la pratique. Brutus n'a pas eu le temps de se reconnaître, que le torrent l'emporte sans retour : le dieu habite dans son sein ; il ne s'appartient plus. Misère commune à tous ces Titans réformateurs de mondes; il tombe en proie aux influences du dehors, compte avec les préjugés les plus infimes. Lui, le stoïcien imperturbable, il se préoccupe tout à coup des ides de mars, prend, pour la voix de Rome elle-même, d'anonymes avertissements. «Il n'a plus dormi depuis que Cassius l'éperonna contre César. » Quel tableau de cette lutte dans ce passage saisissant : « Entre le premier mouvement et la consommation d'un acte d'épouvante, le temps qui se passe est comme un fantôme, un horrible rêve. Le génie et les organes physiques tiennent conseil; et la constitution de l'homme est comme un royaume en état d'insurrection. » A ce cœur que le trouble enténèbre, l'ange de l'humanité

vient frapper au nom des pieux et calmes souvenirs d'une existence jusqu'alors sans reproche. Il s'effraye du sinistre aspect de la conjuration « à laquelle la porte de sa maison va s'ouvrir », mauvais allié qu'un penseur pour ceux qu'on appelle des hommes d'action! Les conséquences du fait qui roule ce désordre en lui-même, il ne se les déguise pas, c'est « l'esprit de César qu'il voudrait pouvoir poignarder, et son cœur s'affecte à l'idée que le sang de l'homme va couler pour le principe. Le moment où le sacrifice vient d'être consommé nous montre la figure de Brutus dans toute sa grandeur. La scène de la catastrophe n'est que bruit, orage, furie, mais par quelles gradations le drame s'y achemine : l'inquiétude des conjurés, les avis perdus, les augures inutiles, et, avant tout, l'attitude olympienne de ce héros bien aimé fils des dieux, qu'il adjure alors que déjà la foudre gronde.

Je doute qu'une matière épique ait jamais été dramatisée avec un tel éclat, et le livre des Psaumes, à l'endroit du détachement des biens de ce monde, ne prêche pas plus haut que cette scène, qui nous représente la plus magnifique existence, s'écroulant tout à coup dans la pleine conscience des obstacles vaincus, des périls surmontés, du but atteint; le poëte, assurément, ne pouvait rencontrer thème plus digne de lui, ajoutons qu'une part d'honneur revient à Plutarque, si admirable dans la peinture de son héros à l'instant de la catastrophe : « Lorsque César eut pris place, les conjurés l'entourant, poussèrent vers lui un des leurs qui, très-humblement, le supplia pour le rappel de son frère exilé. Tous alors l'imitèrent, et, faisant mine de se joindre à sa supplique, s'emparaient de la main de César, et le baisaient au front et à la poitrine. César d'abord repoussa doucement leurs caresses et leurs prières; mais

enfin, se voyant toujours pressé davantage, il les rejeta violemment. »

On comptait sur la liberté, c'est la guerre civile qui recommence. La ville, qui, tantôt, acclamait un idéal de liberté tombe aux mains de la démagogie. Et tandis que les chefs de la conspiration livrent les provinces de l'Ouest à la dévastation, les généraux, de complicité avec le neveu du tyran immolé, trafiquent dans Rome de la vie et du patrimoine des citoyens. Amis, ennemis, tout y passe. Brutus, l'homme de l'idée et du droit, regrette alors, mais trop tard, de s'être mis à la tête de ces spéculateurs politiques. Sous la force naturelle des choses, sans laquelle il avait compté, il voit l'échafaudage de ses rêves s'écrouler; mais son caractère ne fléchit pas, et justifie ce mot fameux, suprême éloge dans la bouche d'un ennemi, et par lequel l'ouvrage se termine : « C'était un homme ! »

Si Brutus est le porte-respect de la conjuration, Cassius en est l'âme. « Cassius, écrit Plutarque, était un homme passionné et résolu, qui ne se gênait pas pour sacrifier le devoir à ses intérêts, et s'il faisait la guerre, voyageait, s'exposait au danger, c'était moins pour la liberté de ses concitoyens que pour le service de son ambition personnelle. » La gloire de César, disons mieux, son *avancement* l'offusque. C'est entre lui et le maître du monde une rivalité de corps de garde ; ils ont fait carrière ensemble, César l'a distancé, de là sa haine, haine de grand seigneur pourtant, et qu'on aurait tort de comparer aux bassesses de Iago. Cassius ne trahit pas, il se détache ouvertement, avoue son jeu. Brutus déteste la tyrannie, Cassius le tyran. Il n'admet pas que César, moins bon nageur que lui, César qu'il a vu malade dans son lit, et voit tout valétudinaire, puisse être ce colosse au pied duquel l'univers se

prosterne. On se le figure de taille élancée, l'air hautain, amer, la lèvre sèche, l'œil captateur et dur. Les hommes le recherchent, un seul évite sa rencontre : César, qui se défie de ce long visage amaigri, et selon le catéchisme des tyrans, aime mieux s'entourer de gens gros, à tête chauve, bien digérant et dormant bien. « L'homme est presque toujours le maître de son propre destin ; ce n'est point la faute aux étoiles, cher Brutus, c'est la faute à nous si nous sommes des êtres sans volonté. » Le démon de la vie publique le possède ; du repos, du plaisir, il n'en fait cas ; n'aime ni le jeu, ni la musique, et lorsqu'il rit, c'est pour se moquer de lui-même. Aussi, rien ne le détourne de ses plans, et les moyens ne l'effraient guère. Antoine, s'il ne tenait qu'à lui, serait tout de suite sacrifié. L'esthétique magnanimité de Brutus exige le contraire. — « Soit, que Marc-Antoine vive, mais souviens-toi que c'est par lui que finalement s'écroulera l'œuvre de la conjuration. » Grand connaisseur de ses semblables, Cassius s'entend à jouer du cœur humain, il saisit la corde vibrante, la pince jusqu'au grincement. C'est le recruteur par excellence. Il prend Brutus par les beaux sentiments, Cicéron par la vanité, et le superstitieux Casca, pendant la tempête et les désordres de cette nuit effroyable, dont il attribue les épouvantes au nécroman César.

La guerre civile a ses nécessités, Cassius les déplore et s'y résigne. En campagne, il prend l'argent où il le trouve, renvoie ses officiers, et subordonne les lois de la morale aux exigences pratiques du moment ; tandis que Brutus n'a foi qu'en la bonne cause, il ne compte, lui, que sur l'habileté de ses manœuvres. De là ces tiraillements, ces désaccords amenant la rupture, et, par suite, la réconciliation de cette admirable scène du Conseil de guerre, qui

vient rétablir chacun des personnages dans la vraie grandeur de son caractère. La nouvelle de la mort de Porcia ajoute à cette fin une émotion profonde, et tout de suite Cassius réclame sa part d'affliction dans le sort de son ami. Cet élan chaleureux, attendri, vous remet en sympathie avec l'ambitieux agitateur. « Comment ne m'avez-vous pas tué, s'écrie-t-il, moi qui ai dû si vivement vous exaspérer. » La réconciliation, toutefois, n'a de beau que son côté moral, comme tactique, c'est une faute. Cassius, en épargnant la vie d'Antoine, a commencé par payer cher l'alliance de Brutus, et maintenant, c'est la défaite de Philippes que va lui coûter sa réconciliation avec Brutus. Il le sent et le dit : « Rends-moi ce témoignage que j'ai la main forcée, et que de même que Pompée, autrefois, c'est contre mon gré que je vais jouer notre liberté dans le sort d'une bataille. »

Porcia est le reflet de Brutus; le côté sentimental, féminin de cette organisation inflexible. Rapidement dessinée, *enlevée* en quelques touches, sa figure complète ce type de de superbe et dangereux idéaliste, et s'y rattache, non pas comme le lierre au chêne, mais comme un vigoureux rejeton d'égale souche. La femme de Brutus n'a rien d'une Juliette; dans son amour tout intellectuel et moral, les ardeurs de jeunesse n'interviennent point. Ce n'est pas un tempérament, c'est un caractère. Pour le mieux retracer à l'antique, Shakespeare emprunte à l'historien l'anecdote de la blessure volontaire, dont la douleur virilement supportée mérite à l'épouse la confiance de l'époux. La voilà conjurée passive. Ici la femme reparaît. Elle, en se poussant de force dans le complot, lui en s'y laissant engager, se sont promis d'eux-mêmes plus qu'ils ne pouvaient tenir. Très-peu de rôles, étant si brefs, contiennent tant de vie; tout

dans cette nature est héroïque jusqu'à ses transes. Qu'on se rappelle l'émotion de Porcia, ses angoisses à l'heure décisive, lorsqu'elle envoie message sur message au Capitole. éperdue, haletante, sous le poids d'un secret qui l'étouffe. On la voit, on l'estime, on l'admire. « Qui d'entre vous a vu la vertu pour oser prétendre ainsi qu'elle est toujours laide et repoussante ? » disait le père Lemoine aux pharisiens de son temps. Contemplez Porcia, ce beau marbre. et voyez si le jésuite n'avait pas raison. Porcia se déconcerte, son cœur se brise, et c'est par le suicide qu'elle finit. Dès l'entrée en scène d'Antoine, Brutus a quitté Rome avec Cassius. Cette fuite cause le désespoir de la fille de Caton et sa mort, qui, par contre-coup, amène la ruine de Brutus. C'en est fait désormais pour le représentant d'un état politique à jamais disparu, — c'en est fait de tout retour possible vers les consolations de la vie de famille. « Nous sommes tous mortels, Messala, bien souvent j'ai réfléchi qu'elle aussi devait mourir un jour, et c'est de là que me vient à cette heure ma force de résignation. » Son chagrin réagit sur la marche des affaires; il devient distrait, oublieux, fantasque, lui qui naguère déclamait contre le suicide de Caton, et jugeait avec rigueur « les hommes assez lâches pour abréger le cours de leur existence par crainte de ce qui doit arriver ». il n'a d'autre recours qu'une mort volontaire. Ainsi se déchire au contact du réel, ce voile nuageux dont s'enveloppaient les abstractions de l'idéologue, et Brutus reconnaît, trop tard, l'existence effective, l'*objectivité* d'un ordre de choses moral vis-à-vis duquel, si nos pensées et nos sentiments sont libres, nos actes ne le sont point, et que nul beau raisonnement n'a qualité pour ennoblir le crime et réduire à néant ses conséquences. Les conjurés ont recherché dans Bru-

tus une sanction, un couvert d'honorabilité pour leurs projets, et Brutus, en donnant ce qu'on lui demande, perd l'entreprise, puisqu'avec le crédit de sa vertu il apporte son incapacité politique. Tout s'écroule. Les uns comme les autres roulent dans l'abîme ; mais ne croyons pas que Shakespeare en estime davantage ceux-là qui se sont abstenus. Son appréciation de Cicéron ne laisse aucun doute à ce sujet.

De cette liberté, le peuple romain était-il digne à cette heure, et au point de dégradation où l'Histoire nous le représente? Plutarque ne le pense pas, et Shakespeare semble adopter l'opinion de Plutarque. On a voulu faire de Shakespeare un monarchiste, comme on a essayé de faire de lui un catholique. Shakespeare est impartial. Il ouvre l'ère poétique moderne, mais en même temps, il a reçu du Moyen Age à débrouiller un immense héritage, dans lequel la foi monarchique entre pour beaucoup.

Nous avons parlé déjà d'Antoine, et tout à notre aise ; sa figure ne saurait pourtant être absolument écartée de cette discussion. N'est-ce pas lui qui prononce la fameuse harangue? Antoine est le plus radical des contrastes qui se puissent opposer à Brutus ; il représente la force intellectuelle joyeusement mise au service des sens. Le pouvoir, la gloire, ne viennent qu'en seconde ligne, ce ne sont là que des moyens. Le vrai but, l'unique, c'est jouir. Nous apprenons à le connaître, à la gauche de César qu'il accompagne en tous lieux, traduisant ses gestes, ses volontés, racontant, publiant, non point tant ce que le maître dit, que ce qu'il pourrait dire. Antoine est l'ami de César, tranchons le mot, son faiseur. Dans tout ce qui concerne la vie pratique, Brutus ne lui va pas à la cheville. Politique avisé, il possède aussi cette faculté d'émotion particulière

aux hommes de plaisir. La mort infâme de son général le remue au fond du cœur; et c'est cette pathétique indignation qui, mêlée aux efforts calculés de l'égoïste dont les plans semblent déjoués, aux hasards d'un tempérament rompu à toutes les audaces, c'est ce mélange heureux de passion et d'hypocrisie qui prépare, enlève son triomphe au milieu du peuple dans la grande scène du troisième acte. Que de fois n'ai-je pas entendu lord Brougham s'extasier devant cet admirable morceau! Comme tous les grands politiques anglais, lord Brougham savait par cœur Shakespeare, il en était nourri, et prenait plaisir à le montrer. « Vous aimez, nous disait-il souvent, à revenir sur les beautés poétiques de cette scène, et je vous approuve; mais il est un point qui me semble vous trop échapper, et sur lequel j'ai, peut-être, moi, des raisons toutes particulières d'insister. Je veux parler de la somme énorme d'éloquence *virtuelle* que tout cela contient, de la merveilleuse habileté *professionnelle* que déploie Antoine dans ce plaidoyer. Chef-d'œuvre de littérature, je vous l'accorde, mais chef-d'œuvre aussi d'art oratoire, et dont tout homme habitué à s'adresser aux foules, à les manier, devra éternellement se préoccuper. »

Parlerai-je du poëte Cinna que la populace veut mettre à mal et comme complice et comme rimeur. « Qu'on l'écharpe à cause de ses mauvais vers! » du conjuré Casca, un de ces humoristes aristocrates dont Shakespeare aime à reproduire le type, à ses seconds plans, et qui, sous un masque de rudesse et de gouaillerie, cachent beaucoup de cœur et de fermeté? Ce que Shakespeare savait de l'Antiquité, il le devait moins à un système d'études qu'à ses lectures constamment dirigées dans un sens poétique et moral. « Un papier du temps de César, remarque Voltaire,

à propos d'une phrase de Cassius, n'est point dans le costume », et il ajoute avec la tendre compassion du crocodile : « Mais il n'y faut pas regarder de si près, il faut songer que Shakespeare n'avait point eu d'éducation. » Voltaire se trompe, Shakespeare n'était rien moins qu'un ignorant; il était, au contraire, au niveau de toutes les connaissances de son temps. Ses anachronismes, lorsqu'il en commet, ce qui lui arrive assez souvent, se perdent dans le courant du dialogue sans intéresser l'action [1]; le vrai qu'il représente, c'est le vrai humain. Prenons les personnages de *Jules César*, transportons-les dans la vie moderne, et nous reconnaîtrons en eux des contemporains.

J'ai nommé tous les personnages, et j'allais oublier le peuple! océan qui fait fond au tableau, le peuple, partout le même, héroïque, humoriste, brutal, incapable d'une idée politique, masse d'individus où fermentent des appétits féroces, toujours prête à obéir à l'influence dominatrice qui lui insuffle d'en haut l'âme qui lui manque; proie révolutionnaire aux mains de Brutus, et réactionnaire aux mains d'Antoine; le peuple! entraînement, furie, inconséquence : « Bravo! Brutus, ta main a frappé le tyran, tu viens de nous rendre la liberté; fais-toi empereur! »

De cette liberté le peuple romain était-il digne à cette heure et au point de dégradation où l'Histoire nous le représente?

1. Une fois lancée sur cette piste, la critique n'a qu'à s'égayer, et des horloges qui sonnent, dans *Jules César*, et des *Côtes* de Bohême et de tant d'autres thèmes récréatifs. Voltaire en eut découvert bien davantage, s'il eût connu les comédies, qu'il n'ouvrit jamais; et qui, à titres de féeries et de contes bleus, abondent plus que tout le reste en licences géographiques et chronologiques.

Plutarque ni Shakespeare ne le pensent.

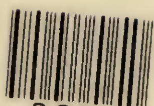
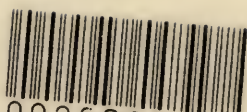
Un peuple arrivé à cet abaissement ne méritait plus que la servitude. Quels hommes que les Romains de cette période! Ils ont acclamé Pompée, et, quand César le jette à bas et triomphe sur ses dépouilles, ils acclament César. Brutus égorge César, ils ne se contentent pas d'applaudir Brutus, ils lui votent des statues, ils le veulent couronner : tant l'idée de victoire est déjà pour eux inséparable de l'idée de dictature. Brutus évidemment rêvait l'impossible, et Marc-Antoine est bien plus dans le vrai lorsque, parlant à cette vile multitude, il s'écrie : « Quelle catastrophe, citoyens ! Avec lui, vous, moi, nous tombons tous ! » Si dans ce ramas humain, la moindre étincelle eût survécue, la conception de Brutus se réalisait : tuer l'esprit de César sans tuer son corps; mais rien n'a survécu, et la mort du tyran reste inefficace. On a tué le corps, et c'est l'esprit qui revient : le fantôme, plus puissant que César lui-même. Comme dans ses drames empruntés à la chronique d'Angleterre, Shakespeare voit les choses d'ensemble, les guerres civiles de Rome lui fournissent ses éléments, qu'il manipule avec la puissance d'un Michel-Ange, ayant soin, pendant qu'il traite un épisode, que son tableau prenne vue de tous côtés sur la grande histoire. Nulle part n'éclate davantage cette idée de justice rétributive et de conséquence qui toujours le préoccupe.

César a fait tomber Pompée, et le voilà qui tombe à son tour victime des événements auxquels il doit son élévation. C'est sous le portique de Pompée que les conjurés se rassemblent, c'est au pied de sa statue que César est immolé ; de la guerre civile, sa mort résulte, de sa mort renaît la guerre civile, et nous voyons la prophétie d'Antoine s'accomplir. « L'esprit de César, chassant à la vengeance, sor-

tira la javeline au poing, pour déchaîner le chœur de la guerre. » Ensuite, dans *Antoine et Cléopâtre*, cette malédiction retombera sur Antoine en personne, juste châtiment de son ingratitude envers les républicains qui l'avaient épargné : Actium vengera Philippes ! Chasse à la vengeance, en effet, terrible et suprême revendication des choses ! Le monde à cette heure nocturne est comme une forêt que la meute infernale emplirait de ses aboiements. Les mânes de Pompée hurlent après César, le spectre de César poursuit Brutus, qui tout sanglant, la torche des Euménides dans une main, de l'autre ressaisit Antoine.

TABLE DES MATIÈRES

Fontainebleau. — Imprimerie E. BOURGES.


a39003

002690179b